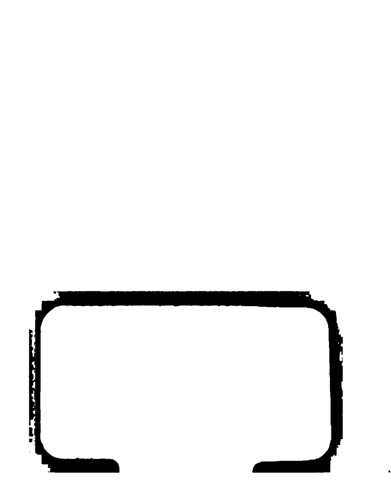
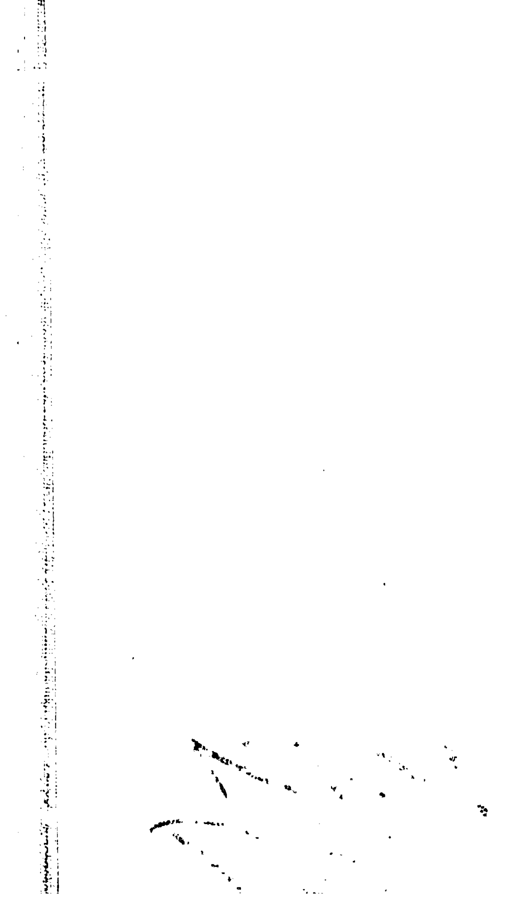
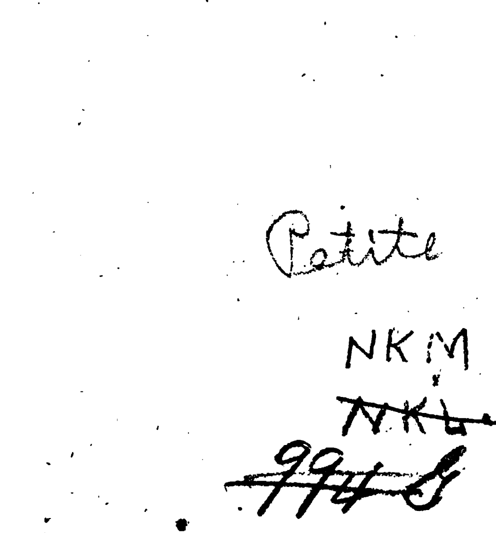







NKM
NKL

PETITE

BIBLIOTHEQUE

DES

THÉATRES.

1785

[Tome 4]

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,
Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

HORACE,

TRAGÉDIE

DE P. CORNEILLE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

A MONSEIGNEUR
LE CARDINAL,
DUC DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

Je n'aurois jamais eu la témérité de présenter à votre Éminence ce mauvais portrait d'Horace, si je n'eusse considéré, qu'après tant de bienfaits que j'ai reçus d'elle, le silence où mon respect m'a retenu jusqu'à présent passeroit pour ingratitude, et que quelque juste défiance que j'aie de mon travail, je dois avoir encore plus de confiance en votre bonté. C'est d'elle que je tiens tout ce que je suis ; et ce n'est pas sans rougir,

que pour toute reconnoissance je vous fais un présent si peu digne de vous, et si peu proportionné à ce que je vous dois. Mais dans cette confusion, qui m'est commune avec tous ceux qui écrivent, j'ai cet avantage, qu'on ne peut sans quelque injustice condamner mon choix, et que ce généreux Romain que je mets aux pieds de votre Éminence eût pu paroître devant elle avec moins de honte, si les forces de l'artisan eussent répondu à la dignité de la matiere : j'en ai pour garant l'Auteur dont je l'ai tirée, qui commence à décrire cette fameuse Histoire par ce glorieux éloge, qu'il n'y a presque aucune chose plus noble dans toute l'antiquité. *Je voudrois que ce qu'il a dit de l'action se pût dire de la peinture que j'en ai faite, non pour en tirer plus de vanité, mais seulement pour vous offrir quelque chose un peu moins indigne de vous être offerte. Le sujet étoit capable de plus de graces, s'il eût été traité d'une main plus savante; mais du moins il a reçu de la*

mienne toutes celles qu'elle étoit capable de lui donner, et qu'on pouvoit raisonnablement attendre d'une Muse de province, qui n'étant pas assez heureuse pour jouir souvent des regards de votre Éminence, n'a pas les mêmes lumieres à se conduire qu'ont celles qui en sont continuellement éclairées. Et certes, MONSEIGNEUR, ce changement visible qu'on remarque en mes Ouvrages, depuis que j'ai l'honneur d'être à votre Éminence, qu'est-ce autre chose qu'un effet des grandes idées qu'elle m'inspire, quand elle daigne souffrir que je lui rende mes devoirs? et à quoi peut-on attribuer ce qui s'y mêle de mauvais, qu'aux teintures grossieres que je reprends, quand je demeure abandonné à ma propre foiblesse? Il faut, MONSEIGNEUR, que tous ceux qui donnent leurs veilles au Théatre, publient hautement avec moi, que nous vous avons deux obligations très-signalées; l'une d'avoir ennobli le but de l'Art, l'autre de nous en avoir facilité les connoissances. Vous avez ennobli le but

de l'Art, puisqu'au lieu de celui de plaire au peuple, que nous prescrivent nos maîtres, et dont les deux plus honnêtes gens de leur siecle, Scipion et Lélie, ont autrefois protesté de se contenter, vous nous avez donné celui de vous plaire et de vous divertir; et qu'ainsi nous ne rendons pas un petit service à l'État, puisque, contribuant à vos divertissemens, nous contribuons à l'entretien d'une santé qui lui est si précieuse et si nécessaire. Vous nous en avez facilité les connoissances, puisque nous n'avons plus besoin d'autre étude pour les acquérir, que d'attacher nos yeux sur votre Éminence, quand elle honore de sa présence et de son attention le récit de nos Poëmes. C'est-là que lisant sur son visage ce qui lui plaît, et ce qui ne lui plaît pas, nous nous instruisons avec certitude de ce qui est bon et de ce qui est mauvais, et tirons des regles infaillibles de ce qu'il faut suivre et de ce qu'il faut éviter. C'est-là que j'ai souvent appris en deux heures ce que mes livres n'eussent pu m'apprendre

en dix ans ; c'est-là que j'ai puisé ce qui m'a valu l'applaudissement du public, et c'est-là qu'avec votre faveur j'espere puiser assez pour être un jour une œuvre digne de vos mains. Ne trouvez donc pas mauvais, MONSEIGNEUR, *que, pour vous remercier de ce que j'ai de réputation dont je vous suis entiérement redevable, j'emprunte quatre vers d'un autre Horace que celui que je vous présente, et que je vous exprime par eux les plus véritables sentimens de mon ame :*

Totum muneris hoc tui est
Quod monstror digito præfereuntium ;
Scenæ non levis artifex,
Quod spiro et placeo, si placeo, tuum est.

Je n'ajouterai qu'une vérité à celle-ci, en vous suppliant de croire que je suis et serai toute ma vie très-passionnément,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ÉMINENCE,

Le très-humble, très-obéissant
et très-fidele serviteur,
CORNEILLE.

EXTRAIT DE TITE-LIVE.

Titus Livius, Lib. primo.

Bellum utrinque summa ope parabatur, civili simillimum bello, propè inter parentes natosque, Trojanam utramque prolem, cum Lavinium ab Troja, ab Lavinio Alba, ab Albanorum stirpe Regum oriundi Romani essent. Eventus tamen belli minus miserabilem dimicationem fecit, quod nec acie certatum est, et tectis modo dirutis alterius urbis, duo populi in unum confusi sunt. Albani priores ingenti exercitu in agrum Romanum impetum fecêre : castra ab urbe haud plus quinque millia passuum locant, fossa circumdant. Fossa Civilia ab nomine ducis per aliquot secula appellata est, donec cum re nomen quoque vetustate abolevit. In his castris Civilius Albanus Rex moritur. Dictatorem Albani Metium Suffetium creant. Interim

Tullus ferox præcipuè morte Regis, magnum Deorum omen ab ipso capite orsum, in omne nomen Albanum expetiturum pœnas ob bellum impium dictitans, nocte præteritis hostium castris, infesto exercitu in agrum Albanum pergit. Ea res ab stativis excivit Metium, is ducit exercitum quam proximè ad hostem potest, inde Legatum præmissum nunciare Tullo jubet, priusquam dimicent, opus esse colloquio : si secum congressus sit, satis scire ea se allaturum, quæ nihilominùs ad rem Romanam, quàm ad Albanam pertineant. Haud aspernatus Tullus, tametsi vana afferrentur, suos in aciem educit ; exeunt contra et Albani. Postquam instructi utrinque stabant, cum paucis procerum in medium duces procedunt. Ibi infit Albanus injurias, et non redditas res ex fœdere quæ repetitæ sunt ; et, « Ego Regem nostrum Civilium cau» sam hujusce esse belli audisse videor, nec te » dubito, Tulle, eadem præ te ferre ; sed si » vera potius quam dictu speciosa dicenda sunt, » cupido imperii duos cognatos vicinosque popu» los ad arma stimulat ; rectè an perperàm inter» preter, fuerit ista ejus deliberatio qui bellum

» suscepit ; me Albani gerendo bello ducem » creavêre. Illud te, Tulle, monitum velim : » Hetrusca res, quanta circa nos teque maximè » sit, quo propior es Volscis, hoc magis scis : » multum illi terrâ plurimum mari pollent. Me» mor esto, jam cùm signum pugnæ dabis, has » duas acies spectaculo fore, ut fessos confec» tosque simul, victorem ac victum aggredian» tur. Itaque, si nos Dii amant, quoniam non » contenti libertate certa, in dubiam imperii, » servitiique aleam imus, ineamus aliquam viam, » qua utri utris imperent, sine magna clade, » sine multo sanguine utriusque populi, decerni » possit. » Haud displicet res Tullo, quanquam tum indole animi, tum spe victoriæ ferocior erat. Quærentibus utrinque ratio initur, cui et Fortuna ipsa præbuit materiam. Fortè in duobus tum exercitibus erant tergemini fratres, nec ætate, nec viribus dispares. Horatios Curiatiosque fuisse satis constat, NEC FERME RES ANTIQUA ALIA EST NOBILIOR ; tamen in re tam clara nominum error manet, utrius populi Horatii, utrius Curiatii fuerint. Auctores utroque trahunt : plures tamen invenio, qui Romanos

Horatios vocent : hos ut sequar, inclinat animus. Cum tergeminis agunt Reges, ut pro sua quisque patria dimicet ferro, ibi imperium fore, unde victoria fuerit. Nihil recusatur : tempus et locus convenit. Priusquam dimicarent, fœdus ictum inter Rom. et Albanos est his legibus ; ut cujus populi cives eo certamine vicissent, is alteri populo cum bonâ pace imperitaret. Fœdere icto, tergemini (sicut convenerat) arma capiunt. Cum sui utrosque adhortarentur, Deos patrios, patriam ac parentes, quicquid civium domi, quicquid in exercitu sit, illorum tunc arma, illorum intueri manus, feroces et suopte ingenio, et pleni adhortantium vocibus, in medium inter duas acies procedunt. Consederant utrinque pro castris duo exercitus, periculi magis præsentis, quam curæ expertes : quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna positum. Itaque erecti suspensique in minimè gratum spectaculum animo intenduntur. Datur signum : infestisque armis, velut acies terni juvenes magnorum exercituum animos gerentes concurrunt. Nec his, nec illis periculum suum, sed publicum imperium, servitiumque

observatur animo, futuraque ea deinde patriæ fortuna, quam ipsi fecissent. Ut primo statim concursu increpuêre arma, micantesque fulsêre gladii, horror ingens spectantes perstringit, et neutrò inclinatâ spe, torpebat vox spiritusque. Consertis deinde manibus, cum jam non motus tantùm corporum, agitatioque anceps telorum armorumque, sed vulnera quoque et sanguis spectaculo essent, duo Romani, super alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Ad quorum casum cùm clamasset gaudio Albanus exercitus, Romanas legiones jam spes tota, nondum tamen cura deseruerat, exanimes vice unius, quem tres Curiatii circumsteterant. Fortè is integer fuit, ut universis solus nequaquam par, sic adversus singulos ferox. Ergo ut segregaret pugnam eorum, capescit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affectum corpus sineret. Jam aliquantum spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, cum respiciens videt magnis intervallis sequentes, unum haud procul ab sese abesse, in eum magno impetu rediit. Et dum Albanus exercitus inclamat Curiatiis, uti opem ferant fratri, jam

Horatius,

Horatius, cæso hoste, victor secundam pugnam petebat. Tunc clamore (qualis ex insperato faventium solet) Romani adjuvant militem suum: et ille defungi prælîo festinat. Prius itaque quàm alter, qui nec procul aberat, consequi posset, et alterum Curiatium conficit. Jamque, æquato Marte, singuli supererant, sed nec spe, nec viribus pares: alterum intactum ferro corpus, et geminata victoria ferocem in certamen tertium dabant, alter fessum vulnere, fessum cursu trahens corpus, victusque fratrum ante se strage, victori objicitur hosti. Nec illud prælium fuit. Romanus exultans, « Duos, inquit, fratrum » manibus dedi, tertium causam belli hujusce, » ut Romanus Albano imperet, dabo. » Male sustinenti arma gladium supernè jugulo defigit, jacentem spoliat. Romam ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt: eo majore cum gaudio, quo propius metum res fuerat. Ad sepulturam inde suorum nequaquam paribus animis vertuntur: quippe imperio alteri aucti, alteri ditionis alienæ facti. Sepulchra extant, quo quisque loco cecidit: duo Romana uno loco propius Albam, Romam versùs: sed distantia locis, et ut pug-

natum est. Priusquam inde digrederentur, roganti Metio ex fœdere icto, quid imperaret, imperat Tullus, uti juventutem in armis habeat, usurum se eorum opera, si bellum cum Vejentibus foret. Ita exercitus inde domos abducti. Princeps Horatius ibat tergemina spolia præ se gerens, cui soror virgo, quæ desponsata uni ex Curiatiis fuerat, obviam ante portám Capenam fuit : cognitoque super humeros paludamento sponsi, quod ipsa confecerat, solvit crines, et flebiliter nomine sponsum mortuum appellat. Movet feroci juveni animum comploratio sororis in victoriâ suâ, tantoque gaudio publico. Stricto itaque gladio, simul verbis increpans, transfigit puellam. « Abi hinc cum immaturo amore ad » sponsum, inquit, oblita fratrum mortuorum, » vivique, oblita patriæ. Sic eat, quæcumque » Romanum lugebit hostem. » Atrox visum id facinus Patribus, Plebique ; sed recens meritum facto obstabat : tamen raptus in jus ad Regem. Rex, ne ipse tam tristis ingratique ad vulgus judicii, aut secundum judicium supplicii auctor esset, concilio Populi advocato : « Duumviros, » inquit, qui Horatio perduellionem judicent

» secundùm legem, facio. » Lex horrendi carminis erat, « Duumviri preduellionem judicent. Si à » Duumviris provocarit, provocatione certato : » si vincent, caput obnubito, infelici arbori » reste suspendito, verberato, vel intra pomœ- » rium, vel extra pomœrium. » Hâc lege Duumviri creati, qui se absolvere non rebantur ea lege ne innoxium quidem posse, cum condemnassent, tum alter ex his, « P. Horati, tibi per- » duellionem judico, inquit : lictor, colliga » manus. » Accesserat lictor, injiciebatque laqueum : tum Horatius, auctore Tullo clemente legis interprete ; « Provoco, » inquit. Ita de provocatione certatum ad Populum est. Moti homines sunt in eo judicio, maxime P. Horatio patre proclamante se filiam jure cæsam judicare : ni ita esset, patrio jure in filium animadversurum fuisse. Orabat deinde, ne se, quem paulo antè cum egregia stirpe conspexissent, orbum liberis facerent. Inter hæc senex juvenem amplexus, spolia Curiatiorum fixa eo loco, qui nunc Pila Horatia appellatur, ostentans : « Hunccine, » aïebat, quem modò decoratum, ovantemque » victoria, incedentem vidistis, Quirites, cum

bent sous les coups de leurs adversaires ; mais le troisieme triomphe de tous, les uns après les autres. Camille, au désespoir de la mort de son amant, auquel elle alloit être unie, sans ce malheureux combat, la reproche vivement à son frere, qui, furieux de lui voir des sentimens si peu Romains, lui plonge son épée dans le sein. Valere, Chevalier Romain, amoureux de Camille, et à qui la mort de Curiace donnoit quelqu'espoir, demande à Tulle, Roi de Rome, vengeance de cet attentat, que le vieil Horace prétend ne devoir être regardé que comme l'effet d'un premier mouvement, excusable dans un vrai Romain. Mais le Roi décide que ce qu'Horace vient de faire pour Rome le met au-dessus des Loix, et qu'au lieu de le punir, elle ne doit s'occuper que de l'avantage qu'il lui procure, en la rendant dominatrice d'Albe.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR HORACE.

« SI l'on reprocha à Corneille d'avoir pris dans un contemporain les beautés les plus touchantes du *Cid*, on dut le louer d'avoir transporté sur la scene Françoise, dans *Les Horaces*, les morceaux les plus éloquens de Tite-Live, et même de les avoir embellis. » Voltaire, Préface des Horaces, édition de P. Corneille avec des Commentaires.

La persécution qu'on avoit exercée contre le Cid, fit craindre à Corneille qu'Horace n'eût pas un meilleur sort. « Témoin, observe Pélisson, (Histoire de l'Académie Françoise) ces paroles qu'il écrivit à un de ses amis et des miens, lorsqu'ayant publié sa nouvelle Tragédie, il courut un bruit que l'on feroit encore des Observations et un Jugement sur cette Piece :

Horace, dit-il, *fut condamné par les Duumvirs; mais il fut absous par le Peuple.* »

« Le succès a fait voir que Corneille eut tort de s'abandonner à une semblable crainte. (Parfaict, Histoire du Théatre François, tome sixieme, page seconde de la Préface et de l'Histoire.) On ne pouvoit pas avoir oublié ce qui étoit arrivé à l'occasion de son dernier Ouvrage : aussi Horace fut-il universellement applaudi. Personne n'osa écrire contre une Piece plus parfaite que le Cid.... La Tragédie d'Horace présente un événement aussi grand qu'intéressant : les épisodes augmentent encore cet intérêt, et la versification acheve de rendre ce Poëme un des chef-d'œuvres du Théatre François. »

« Pour découvrir tout le secret de diversifier agréablement une action, il ne faudroit que découvrir l'art dont Horace est conduit. (Fontenelle, Réflexions sur la Poétique.) Les trois Horaces combattent pour Rome, et les trois Curiaces pour Albe; deux Horaces sont tués, et le troisieme, quoique resté seul, trouve moyen de vaincre les trois Curiaces : voilà ce que l'His-

toire fournit, et rien n'est plus simple. Que l'on examine quels ornemens et combien d'ornemens différens le Poëte y a ajoutés; plus on l'examinera, plus on en sera surpris. Il fait les Horaces et les Curiaces alliés, et prêts à s'allier encore. L'un des Horaces a épousé Sabine, sœur des Curiaces, et l'un des Curiaces aime Camille, sœur des Horaces. Lorsque le Théatre s'ouvre, Albe et Rome sont en guerre; et ce jour-là même il se doit donner une bataille décisive. Sabine se plaint d'avoir ses freres dans une armée et son mari dans l'autre, et de n'être en état de se réjouir des succès de l'un, ni de l'autre parti. Camille espéroit la paix, ce jour-là même, et croyoit devoir épouser Curiace sur la foi d'un Oracle qui lui avoit été rendu; mais un songe a renouvellé ses craintes. Cependant Curiace lui vient annoncer que les Chefs d'Albe et de Rome, sur le point de donner la bataille, ont eu horreur de tout le sang qui s'alloit répandre, et ont résolu de finir cette guerre par un combat de trois contre trois; qu'en attendant, ils ont fait une trève. Camille reçoit avec transport une si heureuse nouvelle, et Sabine ne

doit pas être moins contente. Ensuite les trois Horaces sont choisis pour être les combattans de Rome, et Curiace les félicite de cet honneur, et se plaint en même tems de ce qu'il faut que ses beaux-freres périssent, ou qu'Albe, sa patrie, soit sujette de Rome. Mais quel redoublement de douleur pour lui, quand il apprend que ses deux freres et lui sont choisis pour être les combattans d'Albe! Quel trouble recommence entre tous les personnages! La guerre n'étoit pas si terrible pour eux. Sabine et Camille sont plus alarmées que jamais : il faut que l'une perde ou son mari ou ses freres; l'autre, ses freres ou son amant, et cela par les mains les uns des autres. Les combattans eux-mêmes sont émus et attendris. Cependant il faut partir, et ils vont sur le champ de bataille. Quand les deux armées les voient, elles ne peuvent souffrir que des personnes si proches combattent ensemble, et l'on fait un sacrifice pour savoir la volonté des Dieux. L'espérance renaît dans le cœur de Sabine; mais Camille n'augure rien de bon. On leur vient dire qu'il n'y a plus rien à espérer; que les Dieux approuvent le combat, et que les

combattans sont aux mains. Nouveau désespoir, trouble plus grand que jamais. Ensuite vient la nouvelle que deux Horaces sont tués, le troisieme en fuite, et les trois Curiaces maîtres du champ de bataille. Camille regrette ses deux freres, et a une joie secrette de ce que son amant est vainqueur. Sabine, qui ne perd ni ses freres, ni son mari, est contente; mais le pere des Horaces, uniquement touché de l'intérêt de Rome, qui va être sujette d'Albe, et dela honte qui rejaillit sur lui par la fuite de son fils, jure qu'il le punira de sa lâcheté, et lui ôtera la vie de ses propres mains, ce qui redonne une nouvelle inquiétude à Sabine. Mais on apporte enfin au vieil Horace une nouvelle toute contraire : la fuite de son fils n'étoit qu'un stratagême dont il s'est servi pour vaincre les trois Curiaces, qui sont demeurés morts sur le champ de bataille. Rien n'est plus admirable que la maniere dont cette action est menée : on n'en trouvera ni l'original chez les Anciens, ni la copie chez les Modernes. Le secret de cette conduite consiste, ce me semble, à couper une action en autant de parties qu'il y en a qui puissent

produire différens sentimens dans les personnages, soit que ces sentimens soient d'especes opposées, soit que dans la même espece les uns aient seulement plus de force que les autres. Faire passer les personnages de la joie à la douleur, de la crainte à l'espérance, ou d'une moindre joie, d'une moindre crainte à une plus grande; voilà deux especes de contraste.... Le plus grand contraste est entre les especes opposées, comme d'un ambitieux à un amant, d'un tyran à un héros; mais on peut aussi dans la même espece en trouver un très-agréable. C'est ainsi qu'Horace et Curiace, tous deux vertueux, tous deux également possédés de l'amour de la patrie, ne se ressemblent point, même dans les sentimens qui leur sont communs. L'un a une férocité noble, l'autre quelque chose de plus tendre et de plus humain. Mais il n'appartient pas à tout le monde de ménager du contraste entre ce qui se ressemble. Enfin, lorsque deux personnages ne peuvent avoir de différence marquée, il est bon du moins de donner des raisons particulieres pour n'être pas du même avis, ou dans le même mouvement de passion. C'est

encore

encore un coup de Maître qu'a fait M. Corneille, dans Horace. Sabine et Camille ont le même caractere, et à-peu-près le même intérêt; mais, ordinairement, quand l'une espere, l'autre craint.... »

Voici comment s'exprime, à l'occasion des Horaces, l'Auteur du Dictionnaire Dramatique, tome second, page 42. « Ne cherchez rien de supérieur, ni peut-être d'égal aux quatre premiers actes de cette Tragédie. Le cinquieme est un long plaidoyer qui tient même à une nouvelle action. Mais que la férocité sublime qui regne dans ce Drame caractérise bien les premiers siecles de Rome! Tout, jusqu'à la sorte d'éloquence que Corneille y emploie, a rapport au tems ou vivoient ses Héros : mérite rare, et dont peu de nos Poëtes tragiques ont senti la nécessité. »

« Il falloit que Corneille inventât, dit M. Gaillard. (Eloge couronné à l'Académie de Rouen, en 1768.) Nous lui devons, non-seulement tant de genres qu'il a créés, mais encore des subdivisions importantes de ces mêmes genres. En voici une, par exemple, qui vaut un

genre entier. La plupart des Poëtes Dramatiques n'ont qu'un nœud pour toutes leurs Pieces ; des tyrans dans la Tragédie, des parens ridicules dans la Comédie, forment ce nœud, par les traverses qu'ils suscitent aux personnages intéressans. Ce ressort trop usé seroit un défaut, s'il n'étoit souvent nécessaire. Corneille a donné l'idée d'un nœud plus puissant, qui tient plus aux choses qu'aux caracteres, qui, sans aucune injustice de la part des hommes, sans qu'un tyran opprime, ou menace l'innocence, sans qu'il en coûte à l'Auteur de souiller son pinceau par des couleurs noires et des traits coupables, en n'admettant, enfin, que des personnages honnêtes et vertueux, met un obstacle invincible au bonheur, par le seul concours des conjonctures, par la seule opposition des devoirs et des penchans. C'est ainsi que *Rodrigue* et *Chimene* (dans *le Cid*), et tous les personnages de la Tragédie d'Horace, parce qu'ils font tous ce qu'ils doivent faire, parce qu'ils sont tous vertueux, sont tous infortunés. Les Pieces où cette espece de nœud domine, l'emportent de beaucoup sur les autres par le charme de l'intérêt ;

aussi ce genre a-t-il été suivi et perfectionné.... Mais ce genre a dû être inventé par Corneille ; c'est une suite naturelle du principe qui le portoit à exciter toujours l'admiration. Dans ce système, n'avoir à peindre que des caracteres honnêtes, étoit un avantage inestimable, et les penchans mis en opposition avec les devoirs devoient toujours leur être immolés.... Horace ne vous fait-il point passer mille fois de l'espérance à la crainte, et de la joie au désespoir ? Ne voyez-vous pas la foudre qui menace, qui fuit, qui revient en grondant, qui s'éloigne encore, qui éclate enfin, et frappe à la fois tout ces personnages illustres et infortunés ? Si le *qu'il mourut* ne vous paroît qu'une horreur sublime, si vous ne sentez pas les larmes paternelles que la nature mêle en secret à cette férocité Romaine ; si cet autre soldat Romain, qui dit à son beau-frere :

» Albe vous a nommé, je ne vous connois plus,

vous étonne sans vous toucher, attendrissez-vous donc au moins avec ce Curiace qui s'écrie :

» Je vous connois encore, et c'est ce qui me tue ;

avec ce Curiace qui

» . . Rend graces aux Dieux de n'être pas Romain,
» Pour conserver encor quelque chose d'humain. (1)

Pleurez sur cette tendre Sabine, qui ressent à la fois tous les dangers, tous les malheurs d'Albe

(1) « Cette tirade, remarque Voltaire, Édition de P. Corneille, avec des Commentaires, fit un effet surprenant sur tout le Public, et ces deux vers sont devenus un proverbe, ou plutôt une maxime admirable... A ces mots : *Je ne vous connois plus.... Je vous connois encore....* on se récria d'admiration : on n'avoit jamais rien vu de si sublime. Il n'y a pas dans Longin un seul exemple d'une pareille grandeur. Ce sont ces traits qui ont mérité à Corneille le nom de *Grand*, non-seulement pour le distinguer de son frere, mais du reste des hommes. Une telle scene fait pardonner mille défauts.... Au fameux *qu'il mourut*, trait du plus grand sublime, et auquel il n'en est aucun de comparable dans toute l'antiquité, tout l'auditoire fut si transporté, qu'on n'entendit jamais le vers foible qui suit ; et le morceau, *N'eût-il que d'un moment retardé sa défaite*, étant plein de chaleur, augmenta encore la force du *qu'il mourut*. Que de beautés ! et d'où naissent-elles ? d'une simple méprise très-naturelle, sans complication d'événemens, sans aucune intrigue recherchée, sans aucun effort. Il y a d'autres beautés tragiques ; mais celle-ci est au premier rang. »

et de Rome, et dont le cœur sensible est percé de tant de coups; versez des larmes de sang avec cette Camille, dont le frere a tué l'amant; partagez sa fureur, insultez avec elle aux triomphes de Rome, irritez avec elle le bras dénaturé qui va la réunir à Curiace. Suivez votre cœur; il retrouvera Corneille jusques dans ce cinquieme acte, dont le grand défaut est de n'être qu'éloquent; il entendra ce cri si paternel et si Romain, ce cri du vieil Horace :

« .. Quoi ! qu'on envoie un vainqueur au supplice... »

En 1596, Pierre de Laudun, sieur d'Aigaliers, Languedocien, fit imprimer à Paris, chez David le Clerc, *in*-12, une Tragédie intitulée *Les Horaces*, dont le sujet est le même que celui de Corneille.

Tullus Hostilius, Roi des Romains, veut terminer la guerre contre les Albains. Mutius Suffitius, Dictateur d'Albe, propose les trois Curiaces pour combattre contre trois Romains. Le pere des trois Horaces les offre pour défenseurs de Rome. Les Horaces et les Curiaces combattent sur le Théatre. Deux des premiers, et les trois derniers sont tués. Horatia, femme

de l'un des Curiaces, s'exhale en reproches contre celui de ses freres qui survit à son époux, et il la poignarde. Tullus veut le punir; mais le peuple l'absout, et lui décerne le triomphe. Mutius vient rendre hommage à Tullus, qui traîtreusement le fait mourir. Le Ciel venge cet attentat, en lançant sa foudre sur Tullus et son confident.

« L'Auteur ne pouvoit terminer sa Tragédie d'une maniere plus bruyante, » observe Parfaict, Histoire du Théatre François, tome troisieme, page 514.

« Excepté le trait d'Histoire, dit le Duc de la Valliere, Bibliotheque du Théatre François, tome premier, page 314, il n'y a nul rapport entre cette Tragédie et celle que le grand Corneille a composée depuis, sous le même titre; sans parler de la mauvaise versification de l'une, ni des idées sublimes qu'on trouve sans cesse dans l'autre, on ne rencontre pas la plus légere ressemblance, ni dans les scenes, ni dans la conduite; et il est très-vraisemblable que du tems de Corneille, d'Aigaliers étoit déja aussi oublié qu'il l'est de nos jours. »

A l'une des représentations de l'Horace de

Corneille, en Province, l'Actrice chargée du rôle de Sabine changea un mot d'une maniere plaisante. Scene sixieme, du second acte, Sabine dit à son époux et à son frere, pour les dissuader de combattre l'un contre l'autre :

« Achetez par ma mort le droit de vous haïr :
» Albe le veut et Rome ; il faut leur obéir :
» Qu'un de vous deux me tue et que l'autre me venge ;
» Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange, &c. »

L'Actrice débita le troisieme de ces vers ainsi :

« Qu'un de vous deux me tue et que l'autre me
» mange, &c. »

Ce qui ne manqua pas de faire beaucoup rire.

La Demoiselle Duclos, l'une de nos plus célebres Actrices, jouant un jour le rôle de Camille, après ces imprécations, voulant se sauver dans la coulisse, s'embarrassa les jambes dans la queue de sa robe, et tomba. Beaubourg, qui jouoit Horace, la poursuivant, au lieu de la tuer sur le Théatre, ôta son chapeau fort civilement, la conduisit au bord de la coulisse, renfonça son chapeau, tira son épée, et fit ensuite l'action de la tuer. L'Auteur des Anecdotes

Dramatiques, tome prèmier, pages 435 et 436, en rapportant celle-ci, remarque que Baron n'auroit pas eu cette mal-adresse, et qu'il auroit fait l'action de tuer Camille dans sa chute ; ce qui eût en quelque sorte diminué l'atrocité de cette action. Il ajoute qu'au vers d'Horace à Curiace :

« Albe vous a nommé, je ne vous connois plus, &c. »

Baron avoit l'art de le dire en en adoucissant la dureté ; de sorte que cela signifioit seulement : *Je ne veux plus vous connoître : je combattrai comme si je ne vous connoissois pas ;* que Corneille en avoit été surpris et l'en avoit félicité.

On nomme ordinairement cette Tragédie les Horaces, et on ne l'affiche pas autrement que sous ce titre. Cependant Corneille ne l'a jamais imprimée que sous le nom d'Horace seulement.

HORACE,

TRAGÉDIE;

Représentée en 1639.

PERSONNAGES.

TULLE, Roi de Rome.

Le vieil HORACE, Chevalier Romain.

HORACE, son Fils.

CURIACE, Gentilhomme d'Albe, Amant de Camille.

VALERE, Chevalier Romain, amoureux de Camille.

SABINE, Femme d'Horace, et Sœur de Curiace.

CAMILLE, Amante de Curiace, et Sœur d'Horace.

JULIE, Dame Romaine, Confidente de Sabine et de Camille.

FLAVIAN, Soldat de l'Armée d'Albe.

PROCULE, Soldat de l'Armée de Rome.

La Scene est à Rome, dans une Salle de la maison d'Horace.

HORACE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SABINE, JULIE.

SABINE.

Approuvez ma foiblesse, et souffrez ma douleur,
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur :
Si près de voir sur soi fondre de tels orages,
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages ;
Et l'esprit le plus mâle et le moins abattu,
Ne sauroit sans désordre exercer sa vertu.
Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes,
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes ;
Et, parmi les soupirs qu'il pousse vers les cieux,
Ma constance du moins regne encor sur mes yeux.
Quand on arrête là les déplaisirs d'une ame,
Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une
femme ;

Commander à ses pleurs en cette extrémité,
C'est montrer pour le sexe assez de fermeté.

JULIE.

C'en est peut-être assez pour une ame commune,
Qui du moindre péril se fait une infortune;
Mais de cette foiblesse un grand cœur est honteux:
Il ose espérer tout dans un succès douteux.
Les deux camps sont rangés aux pieds de nos murailles;
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles:
Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir;
Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.
Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,
Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE.

Je suis Romaine, hélas! puisqu'Horace est Romain;
J'en ai reçu le titre en recevant sa main;
Mais ce nœud me tiendroit en esclave enchaînée,
S'il m'empêchoit de voir en quels lieux je suis née.
Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays, et mon premier amour,
Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte!
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr!
Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,
Mes trois freres dans l'une, et mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, et, sans impiété,
Importuner le ciel pour ta félicité?
Je sais que ton État, encore en sa naissance,
Ne sauroit, sans la guerre, affermir sa puissance;

Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins
Ne le borneront pas chez les Peuples Latins;
Que les Dieux t'ont promis l'Empire de la terre,
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.
Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur
Qui suit l'arrêt des Dieux, et court à ta grandeur,
Je voudrois déja voir tes troupes couronnées,
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons,
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons,
Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule;
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate! souviens-toi que du sang de ses Rois,
Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premieres loix.
Albe est ton origine; arrête, et considere
Que tu portes le fer dans le sein de ta mere.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphans,
Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfans;
Et, se laissant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contr'elle.

JULIE.

Ce discours me surprend, vu que depuis le tems
Qu'on a contre son Peuple armé nos combattans,
Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence
Que si d'un sang Romain vous aviez pris naissance.
J'admirois la vertu qui réduisoit en vous
Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux;
Et je vous consolois, au milieu de vos plaintes,
Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats,
Trop foibles pour jeter un des partis à bas;
Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine,
Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.
Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,
Soudain j'ai condamné ce mouvement secret;
Et si j'ai ressenti dans ses destins contraires,
Quelque maligne joie en faveur de mes freres,
Soudain pour l'étouffer rappellant ma raison,
J'ai pleuré quand la gloire entroit dans leur maison.
Mais aujourd'hui qu'il faut que l'un ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus,
J'aurois pour mon pays une cruelle haine,
Si je pouvois encore être toute Romaine,
Et si je demandois votre triomphe aux Dieux,
Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.
Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme;
Je ne suis point pour Albe, et ne suis plus pour Rome:
Je crains pour l'un et l'autre en ce dernier effort,
Et serai du parti qu'affligera le sort.
Égal à tous les deux, jusques à la victoire,
Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire;
Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs,
Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs.

JULIE.

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses,
En des esprits divers des passions diverses,

Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement!
Son frere est votre époux, le vôtre est son amant;
Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre,
Son sang dans une armée, et son amour dans l'autre.
Lorsque vous conserviez un esprit tout Romain,
Le sien irrésolu, le sien tout incertain,
De la moindre mêlée appréhendoit l'orage,
De tous les deux partis détestoit l'avantage,
Au malheur des vaincus donnoit toujours ses pleurs,
Et nourrissoit ainsi d'éternelles douleurs.
Mais hier, quand elle sut qu'on avoit pris journée,
Et qu'enfin la bataille alloit être donnée,
Une soudaine joie, éclatant sur son front....

SABINE.

Ah! que je crains, Julie, un changement si prompt!
Hier dans sa belle humeur elle entretint Valere:
Pour ce rival sans doute elle quitte mon frere;
Son esprit ébranlé par les objets présens,
Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.
Mais, excusez l'ardeur d'une amour fraternelle,
Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle;
Je forme des soupçons d'un trop léger sujet:
Près d'un jour si funeste, on change peu d'objet;
Les ames rarement sont de nouveau blessées,
Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées;
Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens,
Ni de contentemens qui soient pareils aux siens.

JULIE.

Les causes, comme à vous, m'en semblent fort obscures:
Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.

C'est assez de constance, en un si grand danger,
Que de le voir, l'attendre, et ne point s'affliger;
Mais certes, c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

SABINE.

Voyez qu'un bon génie à propos vous l'envoie.
Essayez sur ce point à la faire parler :
Elle vous aime assez pour ne rien vous céler.
Je vous laisse.

SCENE II.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

MA sœur, entretenez Julie.
J'ai honte de montrer tant de mélancolie;
Et mon cœur, accablé de mille déplaisirs,
Cherche la solitude à cacher ses soupirs.
(*Elle sort.*)

SCENE III.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne !
Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne,
Et que, plus insensible à de si grands malheurs,
A mes tristes discours je mêle moins de pleurs?
De pareilles frayeurs mon ame est alarmée;
Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée.
Je verrai mon amant, mon plus unique bien,
Mourir pour son pays, ou détruire le mien;
Et cet objet d'amour devenir pour ma peine,
Digne de mes soupirs, ou digne de ma haine.
Hélas !

JULIE.

Elle est pourtant plus à plaindre que vous :
On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.
Oubliez Curiace, et recevez Valere;
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire;
Vous serez toute nôtre, et votre esprit remis
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes,
Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes.
Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister,
J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

JULIE.

Quoi! vous appellez crime un change raisonnable?

CAMILLE.

Quoi! le manque de foi vous semble pardonnable?

JULIE.

Envers un ennemi qui peut nous obliger?

CAMILLE.

D'un serment solemnel qui peut nous dégager?

JULIE.

Vous déguisez en vain une chose trop claire:
Je vous vis encore hier entretenir Valere;
Et l'accueil gracieux qu'il recevoit de vous,
Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

CAMILLE.

Si je l'entretins hier et lui fis bon visage,
N'en imaginez rien qu'à son désavantage:
De mon contentement un autre étoit l'objet.
Mais pour sortir d'erreur sachez-en le sujet.
Je garde à Curiace une amitié trop pure,
Pour souffrir plus long-tems qu'on m'estime parjure.
Il vous souvient qu'à peine on voyoit de sa sœur,
Par un heureux hymen, mon frere possesseur,
Quand, pour comble de joie, il obtint de mon pere,
Que de ses chastes feux je serois le salaire.
Ce jour nous fut propice et funeste à la fois;
Unissant nos maisons, il désunit nos Rois:
Un même instant conclut notre hymen et la guerre,
Fit naître notre espoir et le jetta par terre,
Nous ôta tout sitôt qu'il nous eut tout promis,
Et, nous faisant amans, il nous fit ennemis.

Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes!
Combien contre le ciel il vomit de blasphêmes!
Et combien de ruisseaux coulerent de mes yeux!
Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux.
Vous avez vu depuis les troubles de mon ame;
Vous savez pour la paix quels vœux a fait ma flamme,
Et quels pleurs j'ai versés à chaque événement,
Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.
Enfin mon désespoir, parmi ces longs obstacles,
M'a fait avoir recours à la voix des oracles.
Ecoutez si celui qui me fut hier rendu,
Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.
Ce Grec si renommé, qui depuis tant d'années
Au pied de l'Aventin prédit nos destinées,
Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,
Me promit par ces vers la fin de mes travaux.
« Albe et Rome demain prendront une autre face:
» Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix,
» Et tu seras unie avec ton Curiace,
» Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. »
Je pris sur cet oracle une entiere assurance;
Et, comme le succès passoit mon espérance,
J'abandonnai mon ame à des ravissemens
Qui passoient les transports des plus heureux amans.
Jugez de leurs excès! je rencontrai Valere,
Et, contre sa coutume, il ne put me déplaire:
Il me parla d'amour, sans me donner d'ennui;
Je ne m'apperçus pas que je parlois à lui.
Je ne lui pus montrer de mépris, ni de glace:
Tout ce que je voyois me sembloit Curiace,

Tout ce qu'on me disoit me parloit de ses feux,
Tout ce que je disois l'assuroit de mes vœux.
Le combat général aujourd'hui se hasarde;
J'en sus hier la nouvelle, et je n'y pris pas garde.
Mon esprit rejettoit ces funestes objets,
Charmé des doux pensers d'hymen et de la paix.
La nuit a dissipé des erreurs si charmantes;
Mille songes affreux, mille images sanglantes,
Ou plutôt mille amas de carnage et d'horreur
M'ont arraché ma joie et rendu ma terreur.
J'ai vu du sang, des morts, et n'ai rien vu de suite.
Un spectre en paroissant prenoit soudain la fuite:
Ils s'effaçoient l'un l'autre, et chaque illusion
Redoubloit mon effroi par sa confusion.

JULIE.

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprete.

CAMILLE.

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite;
Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits,
Au jour d'une bataille et non pas d'une paix.

JULIE.

Par là finit la guerre, et la paix lui succede.

CAMILLE.

Dure à jamais le mal, s'il y faut ce remede!
Soit que Rome y succombe, ou qu'Albe ait le dessous,
Cher amant, n'attends plus d'être un jour mon époux.
Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme
Qui soit ou le vainqueur, ou l'esclave de Rome.....
Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux?
Est-ce toi, Curiace? En croirai-je mes yeux?

SCENE IV.

SCENE IV.

CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'EN doutez point, Camille, et revoyez un homme
Qui n'est ni le vainqueur, ni l'esclave de Rome.
Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers, ou du sang des Romains.
J'ai cru que vous aimiez assez Rome et la gloire,
Pour mépriser ma chaîne et haïr ma victoire;
Et, comme également en cette extrémité
Je craignois la victoire et la captivité.....

CAMILLE.

Curiace, il suffit; je devine le reste.
Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste;
Et ton cœur, tout à moi, pour ne me perdre pas,
Dérobe à ton pays le secours de ton bras.
Qu'un autre considere ici ta renommée.
Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée,
Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer:
Plus ton amour patoît, plus elle doit t'aimer;
Et si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,
Plus tu quittes pour toi, plus tu le fais paroître.
Mais as-tu vu mon pere, et peut-il endurer
Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer?
Ne préfere-t-il point l'Etat à sa famille?
Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille?

Enfin notre bonheur est-il bien affermi?
T'a-t-il vu comme gendre, ou bien comme ennemi?
CURIACE.
Il m'a vu comme gendre, avec une tendresse
Qui témoignoit assez une entiere alégresse;
Mais il ne m'a point vu par une trahison
Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.
Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville;
J'aime encor mon honneur en adorant Camille.
Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment
Aussi bon citoyen que véritable amant.
D'Albe avec mon amour j'accordois la querelle:
Je soupirois pour vous en combattant pour elle;
Et s'il falloit encor que l'on en vînt aux coups,
Je combattrois pour elle en soupirant pour vous.
Oui, malgré les desirs de mon ame charmée,
Si la guerre duroit, je serois dans l'armée:
C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès;
La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.
CAMILLE.
La paix! Et le moyen de croire un tel miracle?
JULIE.
Camille, pour le moins croyez-en votre oracle;
Et sachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.
CURIACE.
L'auroit-on jamais cru? Déja les deux armées,
D'une égale chaleur au combat animées,
Se menaçoient des yeux, et, marchant fiérement,
N'attendoient, pour donner, que le commandement:

Quand notre Dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à votre Prince un moment de silence;
Et, l'ayant obtenu: « Que faisons-nous, Romains,
» Dit-il, et quel démon nous fait venir aux mains?
» Souffrons que la raison éclaire enfin nos ames:
» Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,
» Et l'hymen nous a joints par tant et tant de nœuds,
» Qu'il est peu de vos fils qui ne soient nos neveux.
» Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux
villes;
» Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
» Où la mort des vaincus affoiblit les vainqueurs,
» Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs?
» Nos ennemis communs attendent avec joie
» Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,
» Lassé, demi-rompu, vainqueur, mais pour tout fruit,
» Dénué d'un secours par lui-même détruit.
» Ils ont assez long-tems joui de nos divorces:
» Contr'eux dorénavant joignons toutes nos forces,
» Et noyons dans l'oubli ces petits différens,
» Qui de si bons guerriers font de mauvais parens.
» Que si l'ambition de commander aux autres,
» Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres,
» Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,
» Elle nous unira, loin de nous diviser.
» Nommons des combattans pour la cause commune:
» Que chaque peuple aux siens attache sa fortune;
» Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort,
» Que le parti plus foible obéisse au plus fort.
» Mais sans indignité pour des guerriers si braves;

» Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
» Sans honte, sans tribut et sans autre rigueur
» Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur:
» Ainsi nos deux Etats ne feront qu'un Empire. »
Il semble qu'à ces mots notre discorde expire;
Chacun, jettant les yeux dans un rang ennemi,
Reconnoît un beau-frere, un cousin, un ami:
Ils s'étonnent comment leurs mains de sang avides
Voloient sans y penser à tant de parricides,
Et font paroître un front couvert tout à la fois
D'horreur pour la bataille, et d'ardeur pour ce choix.
Enfin l'offre s'accepte, et la paix desirée
Sous ces conditions est aussi-tôt jurée.
Trois combattront pour tous; mais pour les mieux choisir,
Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir:
Le vôtre est au Sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE.

O Dieux ! que ce discours rend mon ame contente !

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un commun accord,
Le sort de nos guerriers réglera notre sort.
Cependant tout est libre, attendant qu'on les nomme;
Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome.
D'un et d'autre côté l'accès étant permis,
Chacun va renouer avec ses vieux amis.
Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos freres,
Et mes desirs ont eu des succès si prosperes,
Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain
Le bonheur sans pareil de vous donner la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vais suivre vos pas ; mais pour revoir mes freres
Et savoir d'eux encor la fin de nos miseres.

JULIE.

Allez ; et cependant au pied de nos autels
J'irai rendre pour vous graces aux Immortels.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point séparé son estime :
Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime.
Cette superbe ville en vos freres et vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfere à tous ;
Et, ne nous opposant d'autres bras que les vôtres,
D'une seule maison brave toutes les nôtres.
Nous croirons, à la voir toute entiere en vos mains,
Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.
Ce choix pouvoit combler trois familles de gloire,
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire :
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
En pouvoit à bon titre immortaliser trois ;
Et puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme
M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme,
Ce que je vais vous être, et ce que je vous suis,
Me font y prendre part autant que je le puis.
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte.

La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe, et prévois son malheur.
Puisque vous combattez, sa perte est assurée:
En vous faisant nommer, le destin l'a jurée;
Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,
Et me compte déja pour un de vos sujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie, et les trois qu'elle nomme.
C'est un aveuglement pour elle bien fatal,
D'avoir tant à choisir, et de choisir si mal.
Mille de ses enfans, beaucoup plus dignes d'elle,
Pouvoient bien mieux que nous soutenir sa querelle.
Mais quoique ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil:
Mon esprit en conçoit une mâle assurance,
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance;
Et du sort envieux quels que soient les projets,
Je ne me compte point pour un de vos sujets.
Rome a trop cru de moi; mais mon ame ravie
Remplira son attente, ou quittera la vie.
Qui veut mourir ou vaincre, est vaincu rarement:
Ce noble désespoir périt mal-aisément.
Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette,
Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas! c'est bien ici que je dois être plaint!
Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
Dures extrémités, de voir Albe asservie,
Ou sa victoire au prix d'une si chere vie,

Et que l'unique bien où tendent ses desirs
S'achete seulement par vos derniers soupirs !
Quels vœux puis-je former, et quel bonheur attendre ?
De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre ;
De tous les deux côtés mes desirs sont trahis.

HORACE.

Quoi ! vous me pleureriez, mourant pour mon pays !
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes :
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes ;
Et je le recevrois en bénissant mon sort,
Si Rome et tout l'État perdoient moins en ma mort.

CURIACE.

A vos amis, pourtant, permettez de le craindre.
Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre ;
La gloire en est pour vous, et la perte pour eux :
Il vous fait immortel, et les rend malheureux.
On perd tout quand on perd un ami si fidele...
Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

SCENE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

ALBE de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Eh bien ! qui sont les trois ?

FLAVIAN.

Vos deux freres et vous.

CURIACE.

Qui ?

FLAVIAN.

Vous et vos deux freres.

Mais pourquoi ce front triste et ces regards séveres ?
Ce choix vous déplaît-il ?

CURIACE.

Non ; mais il me surprend.

Je m'estimois trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au Dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec si peu de joie ?
Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance et l'amour
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contr'eux ! Ah ! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponse, et nous laisse en repos.

(*Flavian sort.*)

SCENE III.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que désormais le ciel, les enfers et la terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre;
Que les hommes, les Dieux, les Démons et le sort
Préparent contre nous un général effort!
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,
Le sort et les Démons, et les Dieux et les hommes;
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible et d'affreux,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous
deux.

HORACE.

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barriere,
Offre à notre constance une illustre matiere:
Il épuise sa force à former un malheur,
Pour mieux se mesurer avec notre valeur;
Et, comme il voit en nous des ames peu communes,
Hors de l'ordre commun, il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire;
Mille déja l'ont fait, mille pourroient le faire.
Mourir pour le pays est un si digne sort,
Qu'on brigueroit en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,

S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frere d'une femme et l'amant d'une sœur!
Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudroit racheter de sa vie!
Une telle vertu n'appartenoit qu'à nous;
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il est vrai que nos noms ne sauroient plus périr:
L'occasion est belle, il nous la faut chérir.
Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare;
Mais votre fermeté tient un peu du barbare.
Peu, même des grands cœurs, tireroient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité.
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.
Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir:
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance;
Et puisque, par ce choix, Albe montre, en effet,
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome:
J'ai le cœur aussi bon; mais, enfin, je suis homme.
Je vois que votre honneur demande tout mon sang,
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc;
Prêt d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frere,
Et que, pour mon pays, j'ai le sort si contraire:

Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche ; et j'en frémis d'horreur.
J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie.
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer,
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler :
J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte ;
Et si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends graces aux Dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être,
Et si vous m'égalez, faites-le mieux paroître.
La solide vertu dont je fais vanité,
N'admet point de foiblesse avec sa fermeté ;
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carriere,
Que dès le premier pas regarder en arriere.
Notre malheur est grand ; il est au plus haut point :
Je l'envisage entier ; mais je n'en frémis point.
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie.
Celle de recevoir de tels commandemens
Doit étouffer en nous tous autres sentimens :
Qui, près de le servir, considere autre chose,
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose ;
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien ;
Avec une alégresse aussi pleine et sincere
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frere ;

Et,

Et, pour trancher, enfin, ces discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

CURIACE.

Je vous connois encore, et c'est ce qui me tue;
Mais cette âpre vertu ne m'étoit pas connue:
Comme notre malheur elle est au plus haut point;
Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

HORACE.

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte;
Et, puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien si doux...
Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.
Je vais revoir la vôtre et résoudre son ame
A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,
A vous aimer encor si je meurs par vos mains,
Et prendre en son malheur des sentimens Romains.

SCENE IV.

HORACE, CURIACE, CAMILLE.

HORACE.

Avez-vous su l'état qu'on fait de Curiace,
Ma sœur?

CAMILLE.

Hélas! mon sort a bien changé de face!

HORACE.

Armez-vous de constance, et montrez-vous ma sœur;

Et si, par mon trépas, il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frere,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous,
Par sa haute vertu, qu'il est digne de vous.
Comme si je vivois, achevez l'hyménée.
Mais si ce fer aussi tranche sa destinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement;
Ne me reprochez point la mort de votre amant.
Vos larmes vont couler, et votre cœur se presse;
Consumez avec lui toute cette foiblesse:
Querellez ciel et terre, et maudissez le sort;
Mais, après le combat, ne songez plus au mort.

(*A Curiace.*)

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

(*Il sort.*)

SCENE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

IRAS-TU, Curiace; et ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?

CURIACE.

Hélas! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse,
Mourir ou de douleur, ou de la main d'Horace.

Je vais comme au supplice à cet illustre emploi ;
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi,
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime ;
Ma flamme au désespoir passe jusques au crime :
Elle se prend au ciel et l'ose quereller ;
Je vous plains, je me plains, mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non, je te connois mieux ; tu veux que je te prie,
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie.
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits :
Albe a reçu, par eux, tout ce que tu lui dois ;
Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre ;
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre :
Ton nom ne peut plus croître ; il ne lui manque rien :
Souffre qu'un autre ici puisse ennoblir le sien.

CURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu
Qu'il auroit triomphé, si j'avois combattu,
Et que, sous mon amour, ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie !
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
Tu ne succomberas, ni vaincras que par moi ;
Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte,
Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte.

CAMILLE.

Quoi ! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis ?

CURIACE.

Avant que d'être à vous, je suis à mon pays.

CAMILLE.

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frere ;
Ta sœur, de son mari !

CURIACE.

Telle est notre misere.
Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis si doux de beau-frere et de sœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel ! me présenter sa tête,
Et demander ma main pour prix de ta conquête !

CURIACE.

Il n'y faut plus penser ; en l'état où je suis,
Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis...
Vous en pleurez, Camille ?

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure !
Mon insensible amant ordonne que je meure ;
Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau,
Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine,
Et dit qu'il m'aime encore alors qu'il m'assassine !

CURIACE.

Que les pleurs d'une amante ont de puissans discours,
Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours !
Que mon cœur s'attendrit à cette triste vue !
Ma constance contr'elle à regret s'évertue.
N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs,
Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs.
Je sens qu'elle chancelle, et défend mal la place ;
Plus je suis votre amant, moins je suis Curiace :

Foible d'avoir déja combattu l'amitié,
Vaincroit-elle à la fois l'amour et la pitié ?
Allez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes ;
Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes :
Je me défendrai mieux contre votre courroux,
Et pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous.
Vengez-vous d'un ingrat, punissez un volage...
Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage !
Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi !
En faut-il plus encor ? Je renonce à ma foi...
Rigoureuse vertu dont je suis la victime,
Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime ?

CAMILLE.

Ne fais point d'autre crime, et j'atteste les Dieux
Qu'au lieu de t'en haïr, je t'en aimerai mieux ;
Oui, je te chérirai, tout ingrat et perfide,
Et cesse d'aspirer au nom de fratricide.
Pourquoi suis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain ?
Je te préparerois des lauriers de ma main.
Je t'encouragerois au lieu de te distraire,
Et je te traiterois comme j'ai fait mon frere.
Hélas ! j'étois aveugle en mes vœux aujourd'hui ;
J'en ai fait contre toi, quand j'en ai fait pour lui...
Il revient : quel malheur, si l'amour de sa femme
Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton ame !

SCENE VI.

HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

CURIACE.

DIEUX ! Sabine le suit ! pour ébranler mon cœur,
Est-ce peu de Camille, y joignez-vous ma sœur ?
Et, laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage,
L'amenez-vous ici chercher même avantage ?

SABINE.

Non, non, mon frere ; non, je ne viens en ce lieu
Que pour vous embrasser et pour vous dire adieu.
Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche,
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche.
Si ce malheur illustre ébranloit l'un de vous,
Je le désavouerois pour frere ou pour époux.
Pourrai-je toutefois vous faire une priere,
Digne d'un tel époux, et digne d'un tel frere ?
Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,
La mettre en son éclat sans mélange de crimes ;
Enfin, je vous veux faire ennemis légitimes.
Du saint nœud qui vous joint, je suis le seul lien ;
Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien :
Brisez votre alliance, et rompez-en la chaîne ;
Et, puisque votre honneur veut des effets de haine,
Achetez par ma mort le droit de vous haïr.
Albe le veut et Rome : il faut leur obéir.

Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge ;
Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange,
Et du moins l'un des deux sera juste agresseur,
Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur....
Mais quoi ! vous souilleriez une gloire si belle,
Si vous vous animiez par quelque autre querelle ;
Le zele du pays vous défend de tels soins :
Vous feriez peu pour lui, si vous vous étiez moins.
Il lui faut, et sans haine, immoler un beau-frere.
Ne différez donc plus ce que vous devez faire ;
Commencez par sa sœur à répandre son sang,
Commencez par sa femme à lui percer le flanc,
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne sacrifice à vos cheres patries.
Vous êtes ennemis en ce combat fameux....
Vous d'Albe.... Vous de Rome, et moi de toutes deux.
Quoi ! me réservez-vous à voir une victoire,
Où, pour haut appareil d'une pompeuse gloire,
Je verrai les lauriers d'un frere, ou d'un mari,
Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri ?
Pourrai-je entre vous deux régler alors mon ame !
Satisfaire aux devoirs et de sœur et de femme ?
Embrasser le vainqueur, en pleurant le vaincu !
Non, non, avant ce coup Sabine aura véçu !
Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne :
Le refus de vos mains y condamne la mienne.
Sus donc, qui vous retient ? Allez, cœurs inhumains!
J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains.
Vous ne les aurez point au combat occupées,
Que ce corps au milieu n'arrête vos épées ;

Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups
Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

HORACE.

O ma femme !

CURIACE.

O ma sœur !

CAMILLE.

Courage ! ils s'amollissent.

SABINE.

Vous poussez des soupirs, vos visages pâlissent !
Quelle peur vous saisit ? Sont-ce là ces grands cœurs,
Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs ?

HORACE.

Que t'ai-je fait, Sabine, et quelle est mon offense ?
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?
Que t'a fait mon honneur, et par quel droit viens-tu,
Avec toute ta force, attaquer ma vertu ?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
Et me laisse achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point :
Aime assez ton mari pour n'en triompher point ?
Va-t-en, et ne rends plus la victoire douteuse :
La dispute déja m'en est assez honteuse ;
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, cesse de me craindre ; on vient à ton secours.

SCENE VII.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

QU'EST ceci, mes enfans ? Ecoutez-vous vos flammes,
Et perdez-vous encor le tems avec des femmes ?
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs ?
Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse :
Elles vous feroient part enfin de leur foiblesse ;
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous :
Malgré tous nos efforts vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre ;
Et, si notre foiblesse avoit pu les changer,
Nous vous laissons ici pour les encourager....
Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes ;
Contre tant de vertus ce sont de foibles armes :
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir.....
Tigres, allez combatre. Et nous, allons mourir.

(Sabine et Camille sortent.)

SCENE VIII.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

MON pere, retenez des femmes qui s'emportent!
Et, de grace, empêchez sur-tout qu'elles ne sortent:
Leur amour importun viendroit, avec éclat,
Par des cris et des pleurs troubler notre combat;
Et ce qu'elles nous sont feroit qu'avec justice
On nous imputeroit ce mauvais artifice.
L'honneur d'un si beau choix seroit trop acheté,
Si l'on nous soupçonnoit de quelque lâcheté.

Le vieil HORACE.

J'en aurai soin. Allez, vos freres vous attendent;
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je, et par quels complimens?...

Le vieil HORACE.

Ah! n'attendrissez point ici mes sentimens!
Pour vous encourager ma voix manque de termes,
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes;
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
Faites votre devoir et laissez faire aux Dieux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SABINE, *seule.*

PRENONS parti, mon ame, en de telles disgraces,
Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces:
Cessons de partager nos inutiles soins;
Souhaitons quelque chose, et craignons un peu moins.
Mais las! quel parti prendre en un sort si contraire!
Quel ennemi choisir d'un époux ou d'un frere!
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentimens réglons plutôt les nôtres:
Soyons femme de l'un ensemble et sœur des autres;
Regardons leur honneur comme un souverain bien,
Imitons leur constance, et ne craignons plus rien.
La mort qui les menace est une mort si belle,
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.
N'appellons point alors les destins inhumains;
Songeons pout quelle cause, et non par quelles mains.
Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire
Que toute leur maison reçoit de leur victoire;
Et, sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les éleve en cet illustre rang,

Faisons nos intérêts de ceux de leur famille:
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille,
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par le bras des miens....
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie,
Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,
Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur.

Flatteuse illusion, erreur douce et grossiere,
Vain effort de mon ame, impuissante lumiere,
De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,
Que tu sais peu durer et tôt t'évanouir!
Pareille à ces éclairs qui dans le fort des ombres
Poussent un jour qui fuit et rend les nuits plus sombres,
Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté,
Que pour les abîmer dans plus d'obscurité!
Tu charmois trop ma peine, et le ciel qui s'en fâche
Me vend déja bien cher ce moment de relâche.
Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frere, ou mon époux.
Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose,
Je songe par quels bras, et non pour quelle cause,
Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang,
Que pour considérer aux dépens de quel sang.
La maison des vaincus touche seule mon ame:
En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme,
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
C'est-là donc cette paix que j'ai tant souhaitée!
Trop favorables Dieux, vous m'avez écoutée!

Quels

Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
Si même vos faveurs ont tant de cruautés?
Et de quelle façon punissez-vous l'offense,
Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence?

SCENE II.

SABINE, JULIE.

SABINE.

En est-ce fait, Julie, et que m'apportez-vous?
Est-ce la mort d'un frere, ou celle d'un époux:
Le funeste succès de leurs armes impies
De tous les combattans a-t-il fait des hosties;
Et, m'enviant l'horreur que j'aurois des vainqueurs,
Pour tous tant qu'ils étoient demande-t-il mes pleurs?

JULIE.

Quoi! ce qui s'est passé vous l'ignorez encore?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore?
Et ne savez-vous pas que de cette maison
Pour Camille et pour moi l'on fait une prison?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes;
Sans cela nous serions au milieu de leurs armes,
Et, par les désepoirs d'une chaste amitié,
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'étoit pas besoin d'un si tendre spectacle:

Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle.
Si-tôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer,
On a dans les deux camps entendu murmurer.
A voir de tels amis, des personnes si proches
Venir, pour leur patrie, aux mortelles approches,
L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,
L'autre d'un si grand zele admire la fureur :
Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,
Et tel l'ose nommer sacrilége et brutale.
Ces divers sentimens n'ont pourtant qu'une voix :
Tous accusent leurs chefs, tous détestent leur choix ;
Et, ne pouvant souffrir un combat si barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin on les sépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens, grands Dieux, qui m'exaucez!

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez :
Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre ;
Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre.
En vain d'un sort si triste on les veut garantir,
Ces cruels généreux n'y peuvent consentir.
La gloire de ce choix leur est si précieuse,
Et charme tellement leur ame ambitieuse,
Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux,
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps souille leur renommée ;
Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée,
Et mourront par les mains qui leur font d'autres loix,
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoi ! dans leur dureté, ces cœurs d'acier s'obstinent !

JULIE.

Oui ; mais d'autre côté les deux camps se mutinent,
Et leurs cris des deux parts, poussés en même tems,
Demandent la bataille, ou d'autres combattans.
La présence des chefs à peine est respectée :
Leur pouvoir est douteux, leur voix mal écoutée ;
Le Roi même s'étonne, et, pour dernier effort :
« Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord,
» Consultons des grands Dieux la majesté sacrée,
» Et voyons si ce change à leurs bontés agrée.
» Quel impie osera se prendre à leur vouloir,
» Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir ? »
Il se tait, et ces mots semblent être des charmes ;
Même aux six combattans ils arrachent les armes ;
Et ce desir d'honneur qui leur ferme les yeux,
Tout aveugle qu'il est, respecte encor les Dieux.
Leur plus bouillante ardeur cede à l'avis de Tulle,
Et, soit par déférence, ou par un prompt scrupule,
Dans l'une et l'autre armée on s'en fait une loi,
Comme si toutes deux le connoissoient pour Roi.
Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE.

Les Dieux n'avoueront point un combat plein de crimes :
J'en espere beaucoup, puisqu'il est différé,
Et je commence à voir ce que j'ai desiré.

SCENE III.

SABINE, CAMILLE, JULIE.

SABINE.

MA sœur, que je vous dise une bonne nouvelle.

CAMILLE.

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle :
On l'a dite à mon pere, et j'étois avec lui;
Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui.
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes :
Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes,
Et tout l'allégement qu'il en faut espérer,
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les Dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE.

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte :
Ces mêmes Dieux à Tulle ont inspiré ce choix,
Et la voix du public n'est pas toujours leur voix.
Ils descendent bien moins dans de si bas étages,
Que dans l'ame des Rois leurs vivantes images,
De qui l'indépendante et sainte autorité
Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE.

C'est vouloir, sans raison, vous former des obstacles,
Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles,

Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un Oracle jamais ne se laisse comprendre:
On l'entend d'autant moins, que plus on croit l'entendre;
Et, loin de s'assurer sur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obscur, doit croire que tout l'est.

SABINE.

Sur ce qu'il fait pour nous, prenons plus d'assurance,
Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.
Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras,
Qui ne s'en promet rien, ne la mérite pas:
Il empêche souvent qu'elle ne se déploie,
Et lorqu'elle descend, son refus la renvoie.

CAMILLE.

Le ciel agit sans nous en ces événemens,
Et ne les regle point dessus nos sentimens.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grace...
Adieu. Je vais savoir comme enfin tout se passe.
Modérez vos frayeurs; j'espere, à mon retour,
Ne vous entretenir que de propos d'amour,
Et que nous n'emploîrons la fin de la journée,
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE.

J'ose encor l'espérer.

CAMILLE.

Moi, je n'espere rien.

JULIE.

L'effet nous fera voir que nous en jugeons bien.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

SABINE, CAMILLE.

SABINE.

Parmi nos déplaisirs, souffrez que je vous blâme :
Je ne puis approuver tant de trouble en votre ame.
Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me vois,
Si vous aviez à craindre autant que je le dois,
Et si vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens, et des pertes égales ?

CAMILLE.

Parlez plus sainement de vos maux et des miens.
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens ;
Mais, à bien regarder ceux où le ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.
La seule mort d'Horace est à craindre pour vous :
Des freres ne sont rien à l'égard d'un époux.
L'hymen qui nous attache en une autre famille,
Nous détache de celle où l'on a vécu fille ;
On voit d'un œil divers des nœuds si différens,
Et pour suivre un mari, l'on quitte ses parens.

Mais, si près d'un hymen, l'amant que donne un pere
Nous est moins qu'un époux, et non pas moins qu'un
frere :
Nos sentimens entre eux demeurent suspendus,
Notre choix impossible, et nos vœux confondus.
Ainsi, ma sœur, du moins, vous avez dans vos plaintes
Où porter vos souhaits, et terminer vos craintes ;
Mais si le ciel s'obstine à vous persécuter,
Pour moi, j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter.

SABINE.

Quand il faut que l'un meure, et par les mains de l'autre,
C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.
Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différens,
C'est sans les oublier qu'on quitte ses parens.
L'hymen n'efface point ces profonds caracteres :
Pour aimer un mari, l'on ne hait pas ses freres;
La nature en tout tems garde ses premiers droits :
Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix ;
Aussi-bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes,
Et tous maux sont pareils, alors qu'ils sont extrêmes.
Mais l'amant qui vous charme, et pour qui vous brûlez,
Ne vous est, après tout, que ce que vous voulez ;
Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,
En fait assez souvent passer la fantaisie.
Ce que peut le caprice, osez-le par raison,
Et laissez votre sang hors de comparaison.
C'est crime qu'opposer des liens volontaires
A ceux que la nature a rendu nécessaires.
Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter,
Seule j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter ;

Mais pour vous, le devoir vous donne dans vos plaintes
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes.

CAMILLE.

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimâtes jamais;
Vous ne connoissez point ni l'amour, ni ses traits.
On peut lui résister quand il commence à naître;
Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître,
Et que l'aveu d'un pere, engageant notre foi,
A fait de ce tyran un légitime Roi.
Il entre avec douceur, mais il regne par force;
Et quand l'ame une fois a goûté son amorce,
Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut,
Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut:
Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

SCENE V.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,
Mes filles; mais en vain je voudrois vous céler
Ce qu'on ne vous sauroit long-tems dissimuler.
Vos freres sont aux mains, les Dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent;
Et je m'imaginois dans la Divinité
Beaucoup moins d'injustice, et bien plus de bonté.

Ne nous consolez point contre tant d'infortune.
La pitié parle en vain, la raison importune :
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs ;
Et qui veût bien mourir peut braver les malheurs.
Nous pourrions aisément faire, en votre présence,
De notre désespoir une fausse constance ;
Mais quand on peut, sans honte, être sans fermeté,
L'affecter au dehors, c'est une lâcheté :
L'usage d'un tel art, nous le laissons aux hommes,
Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.
Nous ne demandons point qu'un courage si fort
S'abaisse, à notre exemple, à se plaindre du sort.
Recevez, sans frémir, ces mortelles alarmes :
Voyez couler nos pleurs, sans y mêler vos larmes ;
Enfin, pour toute grace, en de tels déplaisirs,
Gardez votre constance, et souffrez nos soupirs.

Le vieil HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,
Et céderois peut-être à de si rudes coups,
Si je prenois ici même intérêt que vous.
Non qu'Albe, par son choix, m'ait fait haïr vos freres,
Tous trois me sont encor des personnes bien cheres ;
Mais enfin l'amitié n'est pas de même rang,
Et n'a point les effets de l'amour, ni du sang.
Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme sœur, Camille comme amante ;
Je puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne, sans regret, mes souhaits à mes fils.
Ils sont, graces aux Dieux, dignes de leur patrie ;

Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie,
Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,
Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
Si par quelque foiblesse ils l'avoient mendiée,
Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement
De l'affront que m'eût fait ce mou consentement.
Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Je ne le céle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres:
Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
Albe seroit réduite à faire un autre choix;
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces,
Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces,
Et de l'événement d'un combat plus humain
Dépendroit maintenant l'honneur du nom Romain.
La prudence des Dieux autrement en dispose,
Sur leur ordre éternel mon esprit se repose:
Il s'arme, en ce besoin, de générosité,
Et du bonheur public fait sa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines;
Et songez toutes deux que vous êtes Romaines....
Vous l'êtes devenue, et vous l'êtes encor;
Un si glorieux titre est un digne trésor.
Un jour, un jour viendra que, par toute la terre,
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre,
Et que tout l'Univers tremblant dessous ses loix,
Ce grand nom deviendra l'ambition des Rois:
Les Dieux à notre Énée ont promis cette gloire.

SCENE VI.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

Le vieil HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire ?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits:
Des trois, les deux sont morts, son époux seul vous reste.

Le vieil HORACE.

O d'un triste combat effet vraiment funeste !
Rome est sujette d'Albe, et, pour l'en garantir,
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !
Non, non, cela n'est point: on vous trompe, Julie;
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie:
Je connois mieux mon sang; il sait mieux son devoir.

JULIE.

Mille, de nos remparts, comme moi, l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses freres;
Mais quand il s'est vu seul contre trois adversaires,
Prêt d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

Le vieil HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé ?
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite!

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes freres !

Le vieil HORACE.

Tout beau ! ne les pleurez pas tous,
Deux jouissent d'un sort dont leur pere est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte :
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte ;
Ce bonheur a suivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son Prince,
Ni d'un État voisin devenir la Province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front ;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

Le vieil HORACE.

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette :
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'étoit de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang comptable à sa patrie ;
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie,
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours, et ma juste colere
Contre un indigne fils, usant des droits d'un pere,

Saura

Saura bien faire voir dans sa punition
L'éclatant désaveu d'une telle action.

SABINE.

Ecoutez un peu moins ces ardeurs généreuses;
Et ne nous rendez point tout-à-fait malheureuses.

Le vieil HORACE.

Sabine, votre cœur se console aisément!
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent foiblement,
Vous n'avez point encor de part à nos miseres;
Le ciel vous a sauvé votre époux et vos freres.
Si nous sommes sujets, c'est de votre pays:
Vos freres sont vainqueurs quand nous sommes trahis;
Et, voyant le haut point où leur gloire se monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux,
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous;
Vos pleurs en sa faveur sont de foibles défenses.
J'atteste des grands Dieux les suprêmes puissances,
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains.

(*Il sort.*)

SABINE.

Suivons-le promptement, la colere l'emporte....
Dieux! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte?
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
Et toujours redouter la main de nos parens?

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

Ne me parlez jamais en faveur d'une infâme ;
Qu'il me fuie à l'égal des freres de sa femme :
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux,
Il n'a rien fait encor, s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste.....

CAMILLE.

Ah! mon pere, prenez un plus doux sentiment:
Vous verrez Rome même en user autrement ;
Et, de quelque malheur que le Ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

Le vieil HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard,
Camille ; je suis pere, et j'ai mes droits à part.
Je sais trop comme agit la vertu véritable:
C'est sans en triompher que le nombre l'accable ;
Et sa mâle vigueur, toujours en même point,
Succombe sous la force et ne lui cede point....
Taisez-vous, et sachons ce que nous veut Valere.

SCENE II.

Le vieil HORACE, VALERE, CAMILLE.

VALERE.

ENVOYÉ par le Roi pour consoler un pere,
Et pour lui témoigner.....

Le vieil HORACE.

N'en prenez aucun soin;
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin,
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie,
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur:
Il me suffit.

VALERE.

Mais l'autre est un rare bonheur;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

Le vieil HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace!

VALERE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

Le vieil HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALERE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite?

Le vieil HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite?

VALERE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

Le vieil HORACE.

Vous redoublez ma honte et ma confusion;
Certes! l'exemple est rare et digne de mémoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire!

VALERE.

Quelle confusion et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome et lui gagne un Empire?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un pere aspire?

Le vieil HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, et quel Empire enfin,
Lorsqu'Albe sous ses loix range notre destin?

VALERE.

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire?

Le vieil HORACE.

Je sais que par sa fuite il a trahi l'Etat.

VALERE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyoit qu'en homme,
Qui savoit ménager l'avantage de Rome.

Le vieil HORACE.

Quoi! Rome donc triomphe?

VALERE.

Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Resté seul contre trois, mais en cette aventure
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure;

Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux :
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois freres qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé :
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite;
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
Horace les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, et déja les croit demi-domptés :
Il attend le premier, et c'étoit votre gendre.
L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paroître un grand cœur ;
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire.
Elle crie au second qu'il secoure son frere.
Il se hâte et s'épuise en efforts superflus ;
Il trouve, en le joignant, que son frere n'est plus.

CAMILLE.

Hélas !

VALERE.

Tout hors d'haleine, il prend pourtant sa place,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace.
Son courage sans force est un débile appui ;
Voulant venger son frere, il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au Ciel chacun envoie ;
Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.
Comme notre héros se voit prêt d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver.
« J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes freres:

» Rome aura le dernier de mes trois adversaires;
» C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, »
Dit-il; et tout d'un tems on le voit y voler.
La victoire entr'eux deux n'étoit pas incertaine:
L'Albain, percé de coups, ne se traînoit qu'à peine;
Et, comme une victime aux marches de l'autel,
Il sembloit présenter sa gorge au coup mortel:
Aussi le reçoit-il peu s'en faut sans défense,
Et son trépas de Rome établit la puissance.

Le vieil HORACE.

O mon fils! ô ma joie! ô l'honneur de nos jours!
O d'un Etat penchant l'inespéré secours!
Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace,
Appui de ton pays, et gloire de ta race!
Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassemens
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentimens?
Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'alégresse?

VALERE.

Vos caresses bientôt pourront se déployer;
Le Roi, dans un moment, vous le va renvoyer,
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un sacrifice aux Dieux pour un bonheur si rare.
Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux
Par des chants de victoire et par de simples vœux;
C'est où le Roi le mene, et tandis il m'envoie
Faire office vers vous de douleur et de joie.
Mais cet office encor n'est pas assez pour lui;
Il y viendra lui-même et peut-être aujourd'hui:
Il croit mal reconnoître une vertu si pure,

Si de sa propre bouche il ne vous en assure;
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'Etat.

Le vieil HORACE.

De tels remercîmens ont pour moi trop d'éclat;
Et je me tiens déja trop payé par les vôtres,
Du service d'un fils et du sang des deux autres.

VALERE.

Le Roi ne sait que c'est d'honorer à demi;
Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi,
Fait qu'il tient cet honneur, qu'il lui plaît de vous faire,
Au-dessous du mérite et du fils et du pere.
Je vais lui témoigner quels nobles sentimens
La vertu vous inspire en tous vos mouvemens,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

Le vieil HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

(*Valere sort.*)

SCENE III.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

MA fille, il n'est plus tems de répandre des pleurs;
Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs:
On pleure injustement des pertes domestiques,
Quand on en voit sortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous;

Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.
En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme,
Dont la perte est aisée à réparer dans Rome:
Après cette victoire il n'est point de Romain
Qui ne soit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle:
Ce coup sera sans doute assez rude pour elle;
Et ses trois freres morts par la main d'un époux
Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous.
Mais j'espere aisément en dissiper l'orage,
Et qu'un peu de prudence, aidant son grand courage,
Fera bientôt régner sur un si noble cœur,
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
Cependant, étouffez cette lâche tristesse;
Recevez-le, s'il vient, avec moins de foiblesse:
Faites-vous voir sa sœur, et qu'en un même flanc
Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

CAMILLE, *seule.*

Oui, je lui ferai voir, par d'infaillibles marques,
Qu'un véritable amour brave la main des Parques,
Et ne prend point de loix de ces cruels tyrans,
Qu'un astre injurieux nous donne pour parens.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche;
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,

Impitoyable pere ! et par un juste effort
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.
En vit-on jamais un dont les rudes traverses
Prissent, en moins de rien, tant de faces diverses,
Qui fût doux tant de fois et tant de fois cruel,
Et portât tant de coups avant le coup mortel ?
Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte
De joie et de douleur, d'espérance et de crainte,
Asservie en esclave à plus d'événemens,
Et le piteux jouet de plus de changemens ?
Un oracle m'assure, un songe me travaille,
La paix calme l'effroi que me fait la bataille,
Mon hymen se prépare; et, presque en un moment,
Pour combattre mon frere on choisit mon amant.
Ce choix me désespere, et tous le désavouent :
La partie est rompue, et les Dieux la renouent;
Rome semble vaincue, et, seul des trois Albains,
Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.
O Dieux ! sentois-je alors des douleurs trop légeres
Pour le malheur de Rome et la mort de deux freres ?
Et me flattois-je trop quand je croyois pouvoir
L'aimer encor sans crime et nourrir quelque espoir?
Sa mort m'en punit bien, et la façon cruelle
Dont mon ame éperdue en reçoit la nouvelle;
Son rival me l'apprend, et, faisant à mes yeux
D'un si triste succès le récit odieux,
Il porte sur le front une alégresse ouverte,
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte;
Et bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,
Aussi-bien que mon frere, il triomphe de lui.

Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste:
On demande ma joie en un jour si funeste;
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,
Et baiser une main qui me perce le cœur.
En un sujet de pleurs si grand, si légitime,
Se plaindre est une honte, et soupirer un crime;
Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,
Et si l'on n'est barbare, on n'est point généreux.
Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux pere;
Soyons indigne sœur d'un si généreux frere:
C'est gloire de passer pour un cœur abattu,
Quand la brutalité fait la haute vertu.
Eclatez mes douleurs, à quoi bon vous contraindre?
Quand on a tout perdu, que sauroit-on plus craindre?
Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect,
Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect;
Offensez sa victoire, irritez sa colere,
Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire....
Il vient, préparons-nous à montrer constamment
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

SCENE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

(*Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.*)

HORACE.

MA sœur, voici le bras qui venge nos deux freres,
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux Etats.
Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits ;
Et nos deux freres morts dans le malheur des armes,
Sont trop payés de sang pour exiger des larmes.
Quand la perte est vengée on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,
Je cesserai pour eux de paroître affligée,
Et j'oublîrai leur mort que vous avez vengée.
Mais qui me vengera de celle d'un amant,
Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE.

O mon cher Curiace !

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace !
D'un ennemi public, dont je reviens vainqueur,
Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton cœur !
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire !
Ta bouche la demande et ton cœur la respire !
Suis moins ta passion, regle mieux tes desirs,
Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs :
Tes flammes désormais doivent être étouffées ;
Bannis-les de ton ame et songe à mes trophées,
Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare ! un cœur comme le tien ;
Et si tu veux enfin que je t'ouvre mon ame,
Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme.
Ma joie et mes douleurs dépendoient de son sort ;
Je l'adorois vivant, et je le pleure mort.
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avois laissée ;
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
Qui, comme une furie attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang qui me défends les larmes,
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,
Et que, jusques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une seconde fois !
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie,

Et toi bientôt souiller, par quelque lâcheté,
Cette gloire si chere à ta brutalité !

HORACE.

O ciel ! qui vit jamais une pareille rage !
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
Et préfere du moins au souvenir d'un homme,
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome qui t'a vu naître et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais, parce qu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Sapper ses fondemens encor mal assurés ;
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient, contre elle, à l'Occident s'allie ;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent, pour la détruire, et les monts et les mers :
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles ;
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissai-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

HORACE, *mettant l'épée à la main, et poursuivant sa sœur qui s'enfuit.*

C'est trop, ma passion à la raison fait place.
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

CAMILLE, *blessée derriere le théatre.*

Ah, traître !

HORACE, *revenant sur le théatre.*

Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi Romain.

SCENE VI.

HORACE, PROCULE.

PROCULE.

Que venez-vous de faire ?

HORACE.

Un acte de justice.
Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE.

Ne me dis point qu'elle est et mon sang et ma sœur.
Mon pere ne peut plus l'avouer pour sa fille :
Qui maudit son pays renonce à sa famille ;
Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis,
De ses plus chers parens il fait ses ennemis ;

Le sang même les arme en haine de son crime,
La plus prompte vengeance en est plus légitime ;
Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,
Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

SCENE VII.

HORACE, SABINE, PROCULE.

SABINE.

A QUOI s'arrête ici ton illustre colere ?
Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton pere,
Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux ;
Ou si tu n'es point las de ces généreux coups,
Immole au cher pays des vertueux Horaces,
Ce reste malheureux du sang des Curiaces.
Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur ;
Joins Sabine à Camille, et ta femme à ta sœur.
Nos crimes sont pareils, ainsi que nos miseres,
Je soupire comme elle et déplore mes freres :
Plus coupable en ce point contre tes dures loix,
Qu'elle n'en pleuroit qu'un, et que j'en pleure trois,
Qu'après son châtiment ma faute continue.

HORACE.

Seche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue ;
Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.
Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme

Ne nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une ame.
C'est à toi d'élever tes sentimens aux miens,
Non à moi de descendre à la honte des tiens.
Je t'aime et je connois la douleur qui te presse;
Embrasse ma vertu pour vaincre ta foiblesse,
Participe à ma gloire au lieu de la souiller,
Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie,
Que je te plaise mieux couvert d'une infamie?
Sois plus femme que sœur; et, te réglant sur moi,
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE.

Cherche pour t'imiter des ames plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites;
J'en ai les sentimens que je dois en avoir,
Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir.
Mais enfin je renonce à la vertu Romaine,
Si pour la posséder je dois être inhumaine,
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur,
Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.
Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques;
Et ne regardons point des biens communs à tous,
Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.
Pourquoi veux-tu, cruel! agir d'une autre sorte?
Laisse, en entrant ici, tes lauriers à la porte,
Mêle tes pleurs aux miens... Quoi! ces lâches discours
N'arment point ta vertu contre mes tristes jours?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colere?
Que Camille est heureuse! elle a pu te déplaire!

Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu !
Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse,
Ecoute la pitié si ta colere cesse,
Exerce l'une ou l'autre, après de tels malheurs,
A punir ma foiblesse, ou finir mes douleurs.
Je demande la mort pour grace ou pour supplice ;
Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice,
N'importe, tous ses traits n'auront rien que de doux,
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

Quelle injustice aux Dieux d'abandonner aux femmes
Un empire si grand sur les plus belles ames,
Et de se plaire à voir de si foibles vainqueurs
Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs !
A quel point ma vertu devient-elle réduite !
Rien ne la sauroit plus garantir que la fuite...
Adieu ; ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

(*Il sort avec Procule.*)

SABINE, *seule.*

O colere ! ô pitié sourdes à mes desirs !
Vous négligez mon crime, et ma douleur vous lasse,
Et je n'obtiens de vous ni supplice, ni grace !
Allons-y, par nos pleurs, faire encore un effort,
Et n'employons après que nous à notre mort.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, HORACE.

Le vieil HORACE.

RETIRONS nos regards de cet objet funeste,
Pour admirer ici le jugement céleste.
Quand la gloire nous enfle, il sait bien comme il faut
Confondre notre orgueil qui s'éleve trop haut:
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse;
Il mêle à nos vertus des marques de foiblesse,
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier et pur honneur d'une belle action.
Je ne plains point Camille: elle étoit criminelle.
Je me tiens plus à plaindre, et je te plains plus qu'elle;
Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu Romain;
Toi, d'avoir, par sa mort, déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuste, ni trop prompte;
Mais tu pouvois, mon fils, t'en épargner la honte:
Son crime, quoiqu'énorme et digne du trépas,
Etoit mieux impuni que puni par ton bras.

HORACE.

Disposez de mon sang; les loix vous en font maître:

J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître.
Si, dans vos sentimens, mon zele est criminel,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
Si ma main en devient honteuse et profanée,
Vous pouvez, d'un seul mot, trancher ma destinée.
Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté
A si brutalement souillé la pureté :
Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race ;
Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.
C'est en ces actions, dont l'honneur est blessé,
Qu'un pere tel que vous se montre intéressé ;
Son amour doit se taire où toute excuse est nulle :
Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule,
Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas,
Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

Le vieil HORACE.

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême ;
Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même :
Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,
Et ne les punit point, de peur de se punir.
Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes :
Je sais... Mais le Roi vient, je vois entrer ses gardes.

SCENE II.

TULLE, VALERE, Le vieil HORACE, HORACE, Gardes.

Le vieil HORACE.

AH ! Sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi ;
Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon Roi:
Permettez qu'à genoux...

TULLE.

Non, levez-vous, mon pere ;
Je fais ce qu'en ma place un bon Prince doit faire.
Un si rare service et si fort important
Veut l'honneur le plus rare et le plus éclatant.
(*Montrant Valere.*)
Vous en aviez déja sa parole pour gage ;
Je ne l'ai pas voulu différer davantage.
J'ai su, par son rapport, et je n'en doutois pas,
Comme de vos deux fils vous portez le trépas,
Et que déja votre ame étant trop résolue,
Ma consolation vous seroit superflue ;
Mais je viens de savoir quel étrange malheur
D'un fils victorieux a suivi la valeur,
Et que son trop d'amour pour la cause publique,
Par ses mains, à son pere, ôte une fille unique.
Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort,
Et je doute comment vous portez cette mort.

Le vieil HORACE.

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE.

C'est l'effet vertueux de votre expérience.
Beaucoup, par un long âge, ont appris, comme vous,
Que le malheur succede au bonheur le plus doux;
Peu savent, comme vous, s'appliquer ce remede,
Et dans leur intérêt toute leur vertu cede:
Si vous pouvez trouver dans ma compassion
Quelque soulagement pour votre affliction,
Ainsi que votre mal, sachez qu'elle est extrême,
Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALERE.

Sire, puisque le ciel entre les mains des Rois
Dépose sa justice et la force des loix,
Et que l'État demande aux Princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir;
Souffrez...

Le vieil HORACE.

Quoi! qu'on envoie un vainqueur au supplice!

TULLE.

Permettez qu'il acheve, et je ferai justice.
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu:
C'est par elle qu'un Roi se fait un demi-Dieu;
Et c'est dont je vous plains, qu'après un tel service,
On puisse contre lui, me demander justice.

VALERE.

Souffrez donc, ô grand Roi! le plus juste des Rois,

Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.
Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent:
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent;
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer:
Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer;
Mais, puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur et périsse en coupable.
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,
Si vous voulez régner, le reste des Romains:
Il y va de la perte ou du salut du reste.

La guerre avoit un cours si sanglant, si funeste,
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,
Ont tant de fois uni des Peuples si voisins,
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frere,
Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,
Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.
Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes
L'autorise à punir ce crime de nos larmes,
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,
Et ne peut excuser cette douleur pressante
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,
Quand prêt d'être éclairé du nuptial flambeau,
Elle voit, avec lui, son espoir au tombeau!
Faisant triompher Rome, il se l'est asservie:
Il a sur nous un droit et de mort et de vie;
Et nos jours criminels ne pourront plus durer,
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.
Je pourrois ajouter aux intérêts de Rome,

Combien un pareil coup est indigne d'un homme;
Je pourrois demander qu'on mît devant vos yeux,
Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux.
Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,
D'un frere si cruel rejaillir au visage;
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir:
Son âge et sa beauté vous pourroient émouvoir;
Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le sacrifice:
Pensez-vous que les Dieux, vengeurs des innocens,
D'une main parricide acceptent de l'encens?
Sur vous ce sacrilége attireroit sa peine;
Ne le considérez qu'en objet de leur haine,
Et croyez, avec nous, qu'en tous ses trois combats,
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,
Puisque ces mêmes Dieux, auteurs de sa victoire,
Ont permis qu'aussi-tôt il en souillât la gloire,
Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,
Fût digne en même jour de triomphe et de mort.
Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide;
En ce lieu Rome a vu le premier parricide;
La suite en est à craindre, et la haine des cieux:
Sauvez-nous de sa main, et redoutez les Dieux.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre?
Vous savez l'action, vous la venez d'entendre;
Ce que vous en croyez me doit être une loi,
Sire: on se défend mal contre l'avis d'un Roi;

Et le plus innocent devient soudain coupable,
Quand aux yeux de son Prince il paroît condamnable.
C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser:
Notre sang est son bien, il en peut disposer;
Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,
Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
Sire, prononcez donc; je suis prêt d'obéir:
D'autres aiment la vie, et je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valere,
Qu'en amant de la sœur, il accuse le frere;
Mes vœux, avec les siens, conspirent aujourd'hui:
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un seul point entre nous met cette différence,
Que mon honneur par-là cherche son assurance,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui pour flétrir ma gloire, et moi pour la sauver.
Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matiere
A montrer d'un grand cœur la vertu toute entiere;
Suivant l'occasion, elle agit plus ou moins,
Et paroît forte ou foible aux yeux de ses témoins.
Le Peuple qui voit tout seulement par l'écorce,
S'attache à son effet pour juger de sa force;
Il veut que ses dehors gardent un même cours,
Qu'ayant fait un miracle, elle en fasse toujours:
Après une action, pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins, remplit mal son attente;
Il veut qu'on soit égal en tout tems, en tous lieux:
Il n'examine point si lors on pouvoit mieux,
Ni que s'il ne voit pas sans cesse une merveille,
L'occasion est moindre, et la vertu pareille;

Son

Son injustice accable et détruit les grands noms :
L'honneur des premiers faits se perd par les seconds ;
Et quand la renommée a passé l'ordinaire,
Si l'on en veut déchoir, il ne faut plus rien faire.
Je ne vanterai point les exploits de mon bras ;
Votre majesté, Sire, a vu mes trois combats :
Il est bien mal-aisé qu'un pareil les seconde,
Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,
Et que tout mon courage, après de si grands coups,
Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous ;
Si bien que pour laisser une illustre mémoire,
La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire ;
Encor la falloit-il si-tôt que j'eus vaincu,
Puisque pour mon honneur j'ai déja trop vécu.
Un homme tel que moi voit sa gloire ternie
Quand il tombe en péril de quelque ignominie,
Et ma main auroit su déja m'en garantir ;
Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir :
Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre ;
C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.
Rome ne manque point de généreux guerriers ;
Assez d'autres, sans moi, soutiendront vos lauriers :
Que votre Majesté désormais m'en dispense ;
Et, si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,
Permettez, ô grand Roi ! que de ce bras vainqueur
Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma sœur.

SCENE III.

TULLE, VALERE, Le vieil HORACE, HORACE, SABINE.

SABINE.

Sire, écoutez Sabine, et voyez dans son ame
Les douleurs d'une sœur et celles d'une femme,
Qui toute désolée à vos sacrés genoux
Pleure pour sa famille et craint pour son époux.
Ce n'est pas que je veuille, avec cet artifice,
Dérober un coupable aux pieds de la justice;
Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
Et punissez en moi ce noble criminel:
De mon sang malheureux expiez tout son crime;
Vous ne changerez point pour cela de victime:
Ce n'en sera point prendre une injuste pitié;
Mais en sacrifier la plus chere moitié.
Les nœuds de l'hyménée et son amour extrême
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même;
Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
Il mourra plus en moi qu'il ne mourroit en lui.
La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine et finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée!

Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien servi les siens, l'Etat et vous!
Aimer un bras souillé du sang de tous mes freres!
N'aimer pas un mari qui finit nos miseres!
Sire, délivrez-moi par un heureux trépas
Des crimes de l'aimer et de ne l'aimer pas.
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande:
Ma main peut me donner ce que je vous demande;
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,
Si je puis de sa honte affranchir mon époux,
Si je puis, par mon sang, apaiser la colere
Des Dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévere,
Satisfaire en mourant aux mânes de sa sœur,
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

Le vieil HORACE.

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valere:
Mes enfans avec lui conspirent contre un pere;
Tous trois veulent me perdre et s'arment sans raison
Contre un si peu de sang qui reste en ma maison.

(*A Sabine.*)

Toi qui, par des douleurs à ton devoir contraires,
Veux quitter un mari pour rejoindre tes freres,
Va plutôt consulter leurs mânes généreux;
Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux,
Puisque le Ciel vouloit qu'elle fût asservie,
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce mal leur semble moindre et moins rudes ces coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous.
Tous trois désavoueront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,

L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, sois leur sœur; suis ton devoir comme eux.
(*Au Roi.*)
Contre ce cher époux, Valere en vain s'anime,
Un premier mouvement ne fut jamais un crime;
Et la louange est due au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolatrie,
De rage en leur trépas, maudire la patrie,
Souhaiter à l'Etat un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée;
Il seroit innocent s'il l'avoit moins aimée.....
Qu'ai-je dit, Sire? il l'est, et ce bras paternel
L'auroit déja puni s'il étoit criminel;
J'aurois su mieux user de l'entiere puissance
Que me donne sur lui les droits de la naissance:
J'aime trop l'honneur, Sire, et ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront, ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoin que Valere;
Il a vu quel accueil lui gardoit ma colere,
Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat,
Je croyois que sa fuite avoit trahi l'Etat.
Qui le fait se charger des soins de ma famille?
Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille?
Et par quelle raison, dans son juste trépas,
Prend-il un intérêt qu'un pere ne prend pas?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres!
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres;
Et, de quelque façon qu'un autre puisse agir,

Qui ne nous touche point, ne nous fait point rougir.

(*A Valere.*)

Tu peux pleurer, Valere, et même aux yeux d'Horace;
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race:
Qui n'est point de son sang, ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front...
Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchans sous la main d'un bourreau?...
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom?...
Dis, Valere, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice?
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font résonner encor du bruit de ses exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur,
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur?
Tu ne saurois cacher sa peine à sa victoire,
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire;
Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour
Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle....
Vous les préviendrez, Sire, et par un juste arrêt
Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt:

Cequ'il a fait pour elle, il peut encor le faire;
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans;
Rome aujourd'hui m'a vu pere de quatre enfans,
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle:
Il m'en reste encore un, conservez-le pour elle;
N'ôtez pas à ces murs un si puissant appui,
Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui....
Horace, ne crois pas que le peuple stupide
Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit;
Mais un moment l'éleve, un moment le détruit,
Et ce qu'il contribue à notre renommée,
Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
C'est aux Rois, c'est aux Grands, c'est aux esprits bien faits
A voir la vertu pleine en ses moindres effets;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire,
Eux seuls des vrais Héros assurent la mémoire.
Vis toujours en Horace, et toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
Bien que l'occasion, moins haute ou moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi,
Et pour servir encor ton pays et ton Roi....
Sire, j'en ai trop dit; mais l'affaire vous touche,
Et Rome toute entiere a parlé par ma bouche.

VALERE.

Sire, permettez-moi...

TULLE.

Valere, c'est assez.
Vos discours par les leurs ne sont pas effacés ;
J'en garde à mon esprit les forces plus pressantes,
Et toutes vos raisons me sont encor présentes.
Cette énorme action, faite presque à nos yeux,
Outrage la nature et blesse jusqu'aux Dieux.
Un premier mouvement qui produit un tel crime,
Ne sauroit lui servir d'excuse légitime ;
Les moins séveres loix, en ce point sont d'accord,
Et si nous les suivons, il est digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,
Vient de la même épée, et part du même bras
Qui me fait aujourd'hui maître de deux États ;
Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,
Parlent bien hautement en faveur de sa vie.
Sans lui j'obéirois où je donne la loi,
Et je serois sujet où je suis deux fois Roi.
Assez de bons sujets dans toutes les Provinces,
Par des vœux impuissans s'acquittent vers leurs Princes :
Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres effets assurer leurs États ;
Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes,
Sont des dons que le Ciel fait à peu de personnes :
De pareils serviteurs sont les forces des Rois,
Et de pareils aussi sont au-dessus des loix.
Qu'elles se taisent donc, que Rome dissimule
Ce que dès sa naissance elle vit en Romule ;
Elle peut bien souffrir en son libérateur,
Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur...

Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime;
Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime:
Sa chaleur généreuse à produit ton forfait;
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
Vis pour servir l'État, vis, mais aime Valere:
Qu'il ne reste entre vous ni haine, ni colere;
Et, soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir,
Sans aucun sentiment, résous-toi de le voir...

Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse;
Chassez de ce grand cœur ces marques de foiblesse:
C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable sœur de ceux que vous pleurez...

Mais nous devons aux Dieux demain un sacrifice,
Et nous aurions le Ciel à nos vœux mal propice,
Si nos Prêtres, avant que de sacrifier,
Ne trouvoient les moyens de le purifier:
Son pere en prendra soin; il lui sera facile
D'apaiser tout d'un tems les mânes de Camille.
Je la plains; et pour rendre à son sort rigoureux
Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,
Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zele
Acheve le destin de son amant et d'elle,
Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts,
Dans un même tombeau voie enfermer leurs corps.

F I N.

EXAMEN

D'HORACE.

C'EST une croyance assez générale que cette Piece pourroit passer pour la plus belle des miennes, si les derniers Actes répondoient aux premiers. Tous veulent que la mort de Camille en gâte la fin, et j'en demeure d'accord; mais je ne sais si tous en savent la raison. On l'attribue communément à ce qu'on voit cette mort sur la Scene, ce qui seroit plutôt la faute de l'Actrice, que la mienne, parce que quand elle voit son frere mettre l'épée à la main, la frayeur si naturelle au sexe lui doit faire prendre la fuite, et recevoir le coup derriere le Théatre, comme je le marque dans cette impression. D'ailleurs, si c'est une regle de ne le point ensanglanter, elle n'est pas du tems d'Aristote, qui nous apprend que pour émouvoir puissamment, il faut de grands déplaisirs, des blessures et des morts en Spectacle. Horace ne veut pas que nous hasardions les événemens trop dénaturés, comme de Médée qui tue ses enfans; mais je ne vois pas qu'il en fasse une regle générale pour toutes sortes de morts, ni que l'emportement d'un homme passionné pour sa patrie, contre une sœur qui la maudit en sa présence, avec des imprécations horribles, soit de

même nature que la cruauté de cette mere. Séneque l'expose aux yeux du Peuple en dépit d'Horace; et chez Sophocle, Ajax ne se cache point aux Spectateurs lorsqu'il se tue. L'adoucissement que j'apporte dans le second de mes discours, pour rectifier la mort de Clytemnestre, ne peut être propre ici à celle de Camille. Quand elle s'enferreroit d'elle-même par désespoir, en voyant son frere l'épée à la main, ce frere ne laisseroit pas d'être criminel de l'avoir tirée contre elle, puisqu'il n'y a point de troisieme personne sur le Théatre à qui il pût adresser le coup qu'elle recevroit, comme peut faire Oreste à Ægiste. D'ailleurs, l'histoire est trop connue pour retrancher le péril qu'il court d'une mort infâme après l'avoir tuée; et la défense que lui prête son pere pour obtenir sa grace n'auroit plus de lieu s'il demeuroit innocent. Quoi qu'il en soit, voyons si cette action n'a pu causer la chute de ce Poëme que par-là, et s'il n'a point d'autre irrégularité que de blesser les yeux.

Comme je n'ai point accoutumé de dissimuler mes défauts, j'en trouve ici deux ou trois assez considérables. Le premier est, que cette action qui devient la principale de la Piece, est momentanée, et n'a point cette juste grandeur que lui demande Aristote, et qui consiste en un commencement, un milieu et une fin. Elle surprend tout d'un coup, et toute la préparation que j'y ai donnée par la peinture de la vertu farouche d'Horace, et par la défense qu'il fait à sa sœur de regretter qui que ce soit de lui ou de son amant qui meure au combat, n'est point suffisante pour faire at-

tendre un emportement si extraordinaire, et servir de commencement à cette action.

Le second défaut est, que cette mort fait une action double, par le second péril où tombe Horace après être sorti du premier. L'unité de péril d'un Héros, dans la Tragédie, fait l'unité d'action, et quand il en est garanti, la Piece est finie, si ce n'est que la sortie même de ce péril l'engage si nécessairement dans un autre, que la liaison et la continuité des deux n'en fasse qu'une action; ce qui n'arrive point ici, où Horace revient triomphant sans aucun besoin de tuer sa sœur, ni même de parler à elle, et l'action seroit suffisamment terminée à sa victoire. Cette chute d'un péril en l'autre sans nécessité, fait ici un effet d'autant plus mauvais, que d'un péril public où il y va de tout l'État, il tombe en un péril particulier où il n'y va que de sa vie; et, pour dire encore plus, d'un péril illustre où il ne peut succomber que glorieusement, en un péril infâme dont il ne peut sortir sans tache. Ajoutez, pour troisieme imperfection, que Camille, qui ne tient que le second rang dans les trois premiers Actes et y laisse le premier à Sabine, prend le premier en ces deux derniers, où cette Sabine n'est plus considérable, et qu'ainsi s'il y a égalité dans les mœurs, il n'y en a point dans la dignité des personnages, où se doit étendre ce précepte d'Horace:

. . . . *Servetur ad imum*
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

Ce défaut en Rodelinde a été une des principales

causes du mauvais succès de Pertharite; et je n'ai point encore vu sur nos Théatres cette inégalité de rang en un même Acteur, qui n'ait produit un très-méchant effet. Il seroit bon d'en établir une regle inviolable.

Du côté du tems, l'action n'est point trop pressée, et n'a rien qui ne me semble vraisemblable. Pour le lieu, bien que l'unité y soit exacte, elle n'est pas sans quelque contrainte. Il est constant qu'Horace et Curiace n'ont point de raison de se séparer du reste de la famille pour commencer le second Acte, et c'est une adresse du Théatre de n'en donner aucune, quand on n'en peut donner de bonnes. L'attachement que l'Auditeur à l'action présente souvent, ne lui permet pas de descendre à l'examen sévere de cette justesse, et ce n'est pas un crime que de s'en prévaloir pour l'éblouir, quand il est mal-aisé de le satisfaire.

Le personnage de Sabine est assez heureusement inventé et trouve sa ressemblance aisée dans le rapport à l'histoire, qui marque assez d'amitié et d'égalité entre les deux familles, pour avoir pu faire cette double alliance.

Elle ne sert pas davantage à l'action, que l'Infante à celle du *Cid*, et ne fait que se laisser toucher diversement, comme elle, à la diversité des événemens. Néanmoins on a généralement approuvé celle-ci, et condamné l'autre. J'en ai cherché la raison, et j'en ai trouvé deux. L'une est la liaison des Scenes qui semblent, s'il m'est permis de parler ainsi, incorporer Sabine dans cette Piece; au lieu que dans le Cid toutes

celles

celles de l'Infante sont détachées, et paroissent hors d'œuvre :

Tantum series, juncturaque pollet.

L'autre, qu'ayant une fois posé Sabine pour femme d'Horace, il est nécessaire que tous les incidens de ce Poëme lui donnent les sentimens qu'elle en témoigne avoir, par l'obligation qu'elle a de prendre intérêt à ce qui regarde son mari et ses freres. Mais l'Infante n'est point obligée d'en prendre aucun en ce qui touche le Cid; et si elle a quelque inclination secrete pour lui, il n'est point besoin qu'elle en fasse rien paroître, puisqu'elle ne produit aucun effet.

L'oracle qui est proposé au premier Acte, trouve son vrai sens à la conclusion du cinquieme. Il semble clair d'abord, et porte l'imagination à un sens contraire; et je les aimerois mieux de cette sorte sur nos Théatres, que ceux qu'on fait entiérement obscurs, parce que la surprise de leur véritable effet en est plus belle. J'en ai usé ainsi encore dans l'Andromede et dans l'Œdipe. Je ne dis pas la même chose des songes, qui peuvent faire encore un plus grand ornement dans la protase, pourvu qu'on ne s'en serve pas souvent. Je voudrois qu'ils eussent l'idée de la fin véritable de la Piece; mais avec quelque confusion qui n'en permît pas l'intelligence entiere. C'est ainsi que je m'en suis servi deux fois, ici et dans Polyeucte; mais avec plus d'éclat et d'artifice dans ce dernier Poëme, où il marque toutes les particularités de l'événement, qu'en

celui-ci, où il ne fait qu'exprimer une ébauche, tout-à-fait informe, de ce qui doit arriver de funeste.

Il passe pour constant que ce second Acte est un des plus pathétiques qui soient sur la Scene, et le troisieme un des plus artificieux. Il est soutenu de la seule narration de la moitié du combat des trois freres, qui est coupé très-heureusement pour laisser Horace le pere dans la colere et le déplaisir, et lui donner ensuite un beau retour à la joie dans le quatrieme. Il a été à propos, pour le jeter dans cette erreur, de se servir de l'impatience d'une femme, qui suit brusquement sa premiere idée et présume le combat achevé, parce qu'elle a vu deux des Horaces par terre, et le troisieme en fuite. Un homme, qui doit être plus posé et plus judicieux, n'eût pas été propre à donner cette fausse alarme; il eût dû prendre plus de patience, afin d'avoir plus de certitude de l'événement, et n'eût pas été excusable de se laisser emporter si légérement par les apparences, à présumer le mauvais succès d'un combat dont il n'eût pas vu la fin.

Bien que le Roi n'y paroisse qu'au cinquieme, il y est mieux dans sa dignité que dans le Cid, parce qu'il a intérêt pour tout son Etat dans le reste de la Piece; et bien qu'il n'y parle point, il ne laisse pas d'y agir comme Roi. Il vient aussi dans ce cinquieme comme Roi, qui veut honorer par cette visite un pere dont les fils lui ont conservé sa couronne, et acquis celle d'Albe au prix de leur sang. S'il y fait l'office de juge, ce n'est que par accident; et il le fait dans ce logis même d'Horace, par la seule contrainte qu'impose la regle

de l'unité de lieu. Tout ce cinquieme Acte est encore une des causes du peu de satisfaction que laisse cette Tragédie : il est tout en plaidoyers; et ce n'est pas là la place des harangues, ni des longs discours. Ils peuvent être supportés en un commencement de Piece, où l'action n'est pas encore échauffée; mais le cinquieme Acte doit plus agir que discourir. L'attention de l'auditeur, déja lassée, se rebute de ces conclusions qui traînent et tirent la fin en longueur.

Quelques-uns ne veulent pas que Valere y soit un digne accusateur d'Horace, parce que dans la Piece il n'a pas fait voir assez de passion pour Camille : à quoi je réponds, que ce n'est pas à dire qu'il n'en eût une très-forte, mais qu'un amant mal voulu ne pouvoit se montrer de bonne grace à sa maîtresse dans le jour qui la rejoignoit à un amant aimé. Il n'y avoit point de place pour lui au premier Acte, et encore moins au second : il falloit qu'il tînt son rang à l'armée pendant le troisieme, et il se montre au quatrieme, si-tôt que la mort de son rival fait quelque ouverture à son espérance. Il tâche à gagner les bonnes graces du pere, par la commission qu'il prend du Roi de lui apporter les glorieuses nouvelles de l'honneur que ce Prince veut lui faire; et, par occasion, il lui apprend la victoire de son fils, qu'il ignoroit. Il ne manque pas d'amour durant les trois premiers Actes, mais d'un tems propre à le témoigner; et, dès la premiere Scene de la Piece, il paroît bien qu'il rendoit assez de soins à Camille, puisque Sabine s'en alarme pour son frere. S'il ne prend pas le procédé de France,

il faut considérer qu'il est Romain, et dans Rome, où il n'auroit pu entreprendre un duel contre un autre Romain sans faire un crime d'Etat; et que j'en aurois fait un de Théatre, si j'avois habillé un Romain à la Françoise.

FIN.

CINNA,

OU

LA CLÉMENCE D'AUGUSTE,

TRAGÉDIE

DE P. CORNEILLE.

. . . . Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.
HORAT.



A PARIS,
Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

A MONSIEUR

DE MONTAURON,

TRÉSORIER DE L'ÉPARGNE.

MONSIEUR,

Je vous présente un tableau d'une des plus belles actions d'Auguste. Ce Monarque étoit tout généreux, et sa générosité n'a jamais paru avec tant d'éclat que dans les effets de sa clémence et de sa libéralité. *Ces deux rares vertus lui étoient si naturelles et si inséparables en lui, qu'il semble qu'en cette Histoire, que j'ai mise sur notre Théatre, elles se soient tour-à-tour entre-produites dans son ame. Il avoit été si* libéral *envers Cinna, que sa conjuration ayant fait voir une ingra-*

titude extraordinaire, il eut besoin d'un extraordinaire effort de clémence pour lui pardonner; et le pardon qu'il lui donna, fut la source des nouveaux bienfaits dont il lui fut prodigue, pour vaincre tout-à-fait cet esprit qui n'avoit pu être gagné par les premiers; de sorte qu'il est vrai de dire, qu'il eût été moins clément envers lui, s'il eût été moins libéral, *et qu'il eût été moins* libéral, *s'il eût été moins clément. Cela étant, ne puis-je pas avec justice donner le portrait de l'une de ces héroïques vertus à celui qui possede l'autre en un si haut degré, puisque, dans cette action, ce grand Prince les a si bien attachées, et comme unies l'une à l'autre, qu'elles ont été tout ensemble la cause et l'effet l'une de l'autre? Je le puis, certes, d'autant plus justement, que je vois votre générosité, comme voulant imiter ce grand Empereur, prendre plaisir à s'étendre sur les Gens de Lettres, en un tems où beaucoup pensent avoir trop récompensé leurs travaux, quand ils les ont honorés d'une louange sté-*

rile. Vous avez traité quelques-unes de nos Muses avec tant de magnanimité, qu'en elles vous avez obligé toutes les autres ; de sorte qu'il n'en est point qui ne vous en doive un remerciement. Trouvez bon, MONSIEUR, *que je m'acquitte de celui que je reconnois vous en devoir, par le présent que je vous fais de ce Poëme, que j'ai choisi comme le plus durable des miens, pour apprendre plus long-tems à ceux qui le liront, que le* généreux MONSIEUR DE MONTAURON, *par une libéralité inouie en ce siecle, s'est rendu toutes les Muses redevables, et que je prends tant de part aux bienfaits dont vous avez surpris quelques-unes d'elles, que je m'en dirai toute ma vie,*

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-
obligé serviteur,
CORNEILLE.

LETTRE
DE
MONSIEUR DE BALZAC
A
MONSIEUR CORNEILLE.

MONSIEUR,

J'AI senti un notable soulagement depuis l'arrivée de votre paquet, et je crie miracle! dès le commencement de ma Lettre. Votre Cinna guérit les malades : il fait que les paralytiques battent des mains, il rend la parole à un muet, ce seroit trop peu de dire à un enrhumé. En effet, j'avois perdu la parole avec la voix ; et puisque je les recouvre l'une et l'autre par votre

moyen, il est bien juste que je les emploie toutes deux à votre gloire, et à dire sans cesse, *la belle chose !* Vous avez peur néanmoins d'être de ceux qui sont accablés par la majesté des sujets qu'ils traitent, et ne pensez pas avoir apporté assez de force, pour soutenir la grandeur Romaine. Quoique cette modestie me plaise, elle ne me persuade pas, et je m'y oppose pour l'intérêt de la vérité. Vous êtes trop subtil examinateur d'une composition universellement approuvée ; et s'il étoit vrai qu'en quelqu'une de ses parties vous eussiez senti quelque foiblesse, ce seroit un secret entre vos Muses et vous, car je vous assure que personne ne l'a reconnue. La foiblesse seroit de notre expression, et non pas de votre pensée ; elle viendroit du défaut des instrumens, et non pas de la faute de l'ouvrier : il faudroit en accuser l'incapacité de notre langue.

Vous nous faites voir Rome tout ce qu'elle peut être à Paris, et ne l'avez point brisée en la remuant. Ce n'est point une Rome de Cassiodore, et aussi déchirée qu'elle étoit au siecle des Théodorics : c'est une Rome de Tite-Live, et

aussi pompeuse qu'elle étoit au tems des premiers Césars. Vous avez même trouvé ce qu'elle avoit perdu dans les ruines de la République, cette noble et magnanime fierté; et il se voit bien quelques passables Traducteurs de ses paroles et de ses locutions, mais vous êtes le vrai et le fidele interprete de son esprit et de son courage. Je dis plus, Monsieur; vous êtes souvent son pédagogue, et l'avertissez de la bienséance, quand elle ne s'en souvient pas. Vous êtes le réformateur du vieux tems, s'il a besoin d'embellissement, ou d'appui. Aux endroits où Rome est de brique, vous la rebâtissez de marbre: quand vous trouvez du vuide, vous le remplissez d'un chef-d'œuvre; et je prends garde que ce que vous prêtez à l'Histoire est toujours meilleur que ce que vous empruntez d'elle.

La femme d'Horace et la Maîtresse de Cinna, qui sont vos deux véritables enfantemens, et les deux pures créatures de votre esprit, ne sont-elles pas aussi les principaux ornemens de vos deux Poëmes? Et qu'est-ce que la saine antiquité a produit de vigoureux et de ferme dans

le sexe foible, qui soit comparable à ces nouvelles héroïnes que vous avez mises au monde, à ces Romaines de votre façon ? Je ne m'ennuie point depuis quinze jours, de considérer celle que j'ai reçue la derniere.

Je l'ai fait admirer à tous les habiles de notre Province : nos Orateurs et nos Poëtes en disent merveilles ; mais un Docteur de mes voisins, qui se met d'ordinaire sur le haut style, en parle, certes, d'une étrange sorte ; et il n'y a point de mal que vous sachiez jusques où vous avez porté son esprit. Il se contentoit, le premier jour, de dire que votre Émilie étoit la rivale de Caton et de Brutus, dans la passion de la liberté. A cette heure il va bien plus loin. Tantôt il la nomme la possédée du démon de la République, et quelquefois la belle, la raisonnable, la sainte et l'adorable Furie. Voilà d'étranges paroles sur le sujet de votre Romaine ; mais elles ne sont pas sans fondement. Elle inspire, en effet, toute la conjuration, et donne chaleur au parti, par le feu qu'elle jette dans l'ame du chef. Elle entreprend, en se vengeant, de venger toute la terre : elle veut sacrifier à son pere une victime,

qui seroit trop grande pour Jupiter même. C'est, à mon gré, une personne si excellente, que je pense dire peu à son avantage, de dire que vous êtes beaucoup plus heureux en votre race, que Pompée n'a été en la sienne; et que votre fille Émilie vaut, sans comparaison, davantage que Cinna, son petit-fils. Si cetui-ci même a plus de vertu que n'a cru Séneque, c'est pour être tombé entre vos mains, et à cause que vous avez pris soin de lui. Il vous est obligé de son mérite, comme à Auguste de sa dignité. L'Empereur le fit Consul, et vous l'avez fait *honnête-homme*; mais vous l'avez pu faire par les loix d'un art, qui polit et orne la vérité, qui permet de favoriser en imitant, qui quelquefois se propose le semblable, et quelquefois le meilleur. J'en dirois trop, si j'en disois davantage. Je ne veux pas commencer une dissertation; je veux finir une Lettre, et conclure par les protestations ordinaires, mais très-sinceres et très-véritables, que je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,

BALZAC.

EXTRAIT
DU LIVRE DE SÉNEQUE LE PHILOSOPHE,
DONT LE SUJET DE CINNA EST TIRÉ.

SENECA, lib. 1. *de Clementiâ, cap.* 9.

DIVUS Augustus mitis fuit Princeps, si quis illum à principatu suo æstimare incipiat : in communi quidem Republicâ, duodevicesimum egressùs annum, jam pugiones in sinu amicorum absconderat, jam insidiis M. Antonii Consulis latus petierat, jam fuerat collega proscriptionis : sed cùm annum quadragesimum transisset, et in Galliâ moraretur, delatum est ad eum indicium L. Cinnam solidi ingenii virum insidias ei struere. Dictum est et ubi, et quandò, et quemadmodùm aggredi vellet. Unus ex consciis deferebat, statuit se ab eo vindicare. Concilium amicorum advocari jussit.

Nox illi inquieta erat, cùm cogitaret adolescentem nobilem, hoc detracto, integrum, Cn. Pompeii nepotem damnandum. Jam unum hominem occidere non poterat, cum M. Antonio proscriptionis edictum inter cœnam dictaret. Gemens subindè voces varias emittebat et inter se contrarias. « Quid ergò ? ego percussorem » meum securum ambulare patiar, me sollicito ? » Ergò non dabit pœnas, qui tot civilibus bellis » frustrà petitum caput, tot navalibus, tot pe- » destribus prœliis incolume, postquàm terrâ » mariqne pax parta est, non occidere constituat, » sed immolare ? » (Nam sacrificantem placuerat adoriri.) Rursùs, silentio interposito, majore multò voce sibi quàm Cinnæ irascebatur. « Quid vivis, si perire te tam multorum interest ? » Quis finis erit suppliciorum ? quis sanguinis ? » Ego sum nobilibus adolescentulis expositum » caput, in quod mucrones acuant. Non est » tanti vita, si ut ego non peream, tam multa » perdenda sunt. » Interpellavit tandem illum Livia uxor, et « Admittis, inquit, muliebre » consilium ? Fac quod medici solent ; ubi usi- » tata remedia non procedunt, tentant contraria.

» Severitate

» Severitate nihil adhuc profecisti : Salvidienum » Lepidus secutus est, Lepidum Muræna, Murænam Cæpio, Cæpionem Egnatius, ut alios » taceam quos tantum ausos pudet : nunc tenta » quomodò tibi cedat clementia. Ignosce L. » Cinnæ ; deprehensus est, jam nocere tibi non » potest, prodesse famæ tuæ potest. »

Gavisus sibi quòd advocatum invenerat, uxori quidem gratias egit : renuntiari autem extemplò amicis quos in consilium rogaverat, imperavit, et Cinnam unum ad se accersit, dimissisque omnibus è cubiculo, cùm alteram poni Cinnæ cathedram jussisset : « Hoc, inquit, primùm à te » peto ne me loquentem interpelles, ne meo » sermone medio proclames ; dabitur tibi loquendi liberum tempus. Ego te, Cinna, cùm » in hostium castris invenissem, non factum » tantùm mihi inimicum, sed natum, servavi ; » patrimonium tibi omne concessi ; hodiè tam » fælix es et tam dives, ut victo victores invideant. Sacerdotium tibi petenti, præteritis » compluribus quorum parentes mecum militaverant, dedi. Cùm sic de te meruerim, occidere me constituisti ! »

Cùm ad hanc vocem exclamasset Cinna, procul hanc ab se abesse dementiam : « Non præs» tas, inquit, fidem, Cinna ; convenerat ne in» terloquereris. Occidere, inquam, me paras. » Adjecit locum, socios, diem, ordinem insidiarum, cui commissum esset ferrum. Et cùm defixum videret, nec ex conventione jam, sed ex conscientiâ tacentem : « Quo, inquit, hoc animo » facis ? Ut ipse sis Princeps ? Malè, me hercule, » cum Republicâ agitur, si tibi ad imperandum » nihil præter me obstat. Domum tuam tueri » non potes, nuper libertini hominis gratiâ in » privato judicio superatus es. Adeò nihil faci» lius putas quàm contra Cæsarem advocare ? » Cedo, si spes tuas solus impedio. Paulusne te » et Fabius Maximus et Cossi et Servilii ferent, » tantumque agmen nobilium, non inania no» mina præferentium, sed eorum qui imagini» bus suis decori sunt. » Ne totam ejus orationem repetendo magnam partem voluminis occupem, diutiùs enim quàm duabus horis locutum esse constat, cùm hanc pœnam, quâ solâ erat contentus futurus, extenderet : « Vitam tibi, » inquit, Cinna, iterùm do ; priùs hosti, nunc

» insidiatori ac parricidæ. Ex hodierno die inter » nos amicitia incipiat. Contendamus, utrùm » ego meliore fide vitam tibi dederim, an tu » debeas. » Post hæc detulit ultrò consulatum, questus quòd non auderet petere; amicissimum, fidelissimumque habuit; hæres solus fuit illi; nullis ampliùs insidiis ab ullo petitus est.

SUJET DE CINNA.

Auguste, pendant les proscriptions du Triumvirat, n'a pas épargné C. Toranius, son tuteur. Émilie, fille de Toranius, quoiqu'adoptée par Auguste, a conservé le plus violent desir de venger son pere. Elle est aimée par Cinna, petit-fils de Pompée et favori d'Auguste, et elle exige qu'il partage son ressentiment contre lui. Cinna rassemble des conspirateurs, à la tête desquels il se met avec Maxime, autre favori d'Auguste, et le prétexte de la conspiration est le rétablissement de la liberté. Mais Auguste, dégoûté du pouvoir suprême, des fatigues et des dangers où il expose, consulte Cinna et Maxime pour savoir s'il doit conserver, ou abdiquer l'Empire. Cinna lui conseille le premier de ces deux partis, et Maxime le second. Auguste se laisse persuader par Cinna;

et, comme il le croit de bonne-foi, ainsi que Maxime, il veut les récompenser de leurs avis. Il propose à Cinna Émilie pour épouse, et il donne à Maxime le Gouvernement de la Sicile. Cependant la conspiration éclate, et c'est Maxime qui la découvre. Il est aussi amoureux d'Émilie, et il tâche à profiter de cette dangereuse découverte. Afin de perdre Cinna seul, Maxime fait courir le bruit qu'ayant eu du repentir de son attentat, il s'est précipité dans le Tibre, et il vient engager Émilie à fuir avec lui; mais elle repousse son amour et ses offres de services. Confus et désespéré, Maxime va se mettre au pouvoir d'Auguste, qui lui pardonne, ainsi qu'à Émilie et à Cinna. Auguste unit ces deux amans; c'est la seule punition qu'il réserve à Maxime, et il les accable tous les trois de nouveaux bienfaits, pour se venger de leur ingratitude.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR CINNA.

« CE n'est pas ici une Piece telle que *les Horaces.* On voit bien le même pinceau ; mais l'ordonnance du tableau est très-supérieure. Il n'y a point de double action. Ce ne sont point des intérêts indépendans les uns des autres, des actes ajoutés à des actes ; c'est toujours la même intrigue. Les trois unités sont aussi parfaitement observées qu'elles puissent l'être, sans que l'action soit gênée, sans que l'Auteur paroisse faire le moindre effort. Il y a toujours de l'Art, et l'Art s'y montre rarement à découvert. » Voltaire, Préface de Cinna, édition de P. Corneille, avec des Commentaires.

« On sera peut-être surpris que Corneille ait pu, dans le courant d'une même année, donner deux Poëmes aussi beaux qu'Horace et Cinna. Il est fort aisé de détruire cette objection. Le

Cid fut représenté vers la fin de Novembre 1639. Les contrariétés que Corneille essuya à son sujet, loin de le dégoûter du Théatre, ne servirent qu'à augmenter son émulation. Il travailla son Horace et le garda long-tems. Il ne se détermina enfin à lui faire voir le jour qu'au commencement de 1639. Cependant il n'étoit pas demeuré oisif : Cinna étoit alors bien avancé ; de sorte qu'il fût en état de le faire paroître à la fin de la même année. L'objection à laquelle nous venons de répondre seroit d'autant plus naturelle à faire, que, pendant long-tems, Cinna a passé pour le chef-d'œuvre de son Auteur, et qu'aujourd'hui beaucoup de personnages sont encore dans ce sentiment. » Parfaict, Histoire du Théatre François, tome sixieme, pages 91 et 92.

« C'est à cette admirable Piece que, d'une commune voix, on a adjugé le prix sur toutes les autres de cet illustre Auteur, qui cependant lui préféroit sa Rodogune. » Anecdotes Dramatiques, tome premier, page 203 et suivantes. « Cette Tragédie a fait sur le cœur de Louis XIV une impression bien honorable à ce beau

Poëme. Tout le monde sait que le Chevalier de Rohan avoit conspiré contre l'État, et que le Roi refusa constamment sa grace. Ce grand Prince vit représenter Cinna la veille du jour où l'on devoit exécuter le Chevalier, et il en fut si frappé, qu'il a avoué depuis que si on eût saisi cet instant pour lui parler en faveur du criminel, il auroit accordé tout ce qu'on auroit voulu.... Le grand Condé, à l'âge de vingt ans, versa des larmes à la représentation de cette Piece ; sur-tout à ce beau vers d'Auguste, à la derniere scene du cinquieme acte :

« Soyons amis, Cinna ; c'est moi qui t'en convie.

C'étoient les larmes d'un Héros. Le grand Corneille faisant pleurer le grand Condé, est une époque bien célebre dans l'Histoire de l'esprit humain. »

« Un jour, à la scene premiere du même acte, lorsqu'Auguste dit à Cinna :

« Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux ;
» Mais tu ferois pitié, même à ceux qu'elle irrite,
» Si je t'abandonnois à ton peu de mérite, &c. »

Le dernier Maréchal de la Feuillade, étant sur

le Théatre, s'écria : *Ah ! tu me gâtes le soyons amis, Cinna !* Le vieux Comédien qui jouoit Auguste se déconcerta et crut avoir mal joué. Mais le Maréchal, après la Piece, lui dit : *Ce n'est pas vous qui m'avez déplu ; c'est Auguste qui dit à Cinna qu'il n'a aucun mérite, qu'il n'est propre à rien, qu'il fait pitié ; et qui, ensuite lui dit : soyons amis ; si le Roi m'en disoit autant, je le remercierois de son amitié.* »

Voltaire fait remarquer « qu'il y a un grand sens et beaucoup de finesse dans cette plaisanterie. On peut pardonner à un coupable qu'on méprise ; mais on ne devient pas son ami. Il falloit, peut-être, que Cinna très-criminel fût encore grand aux yeux d'Auguste. Cela n'empêche pas que le discours d'Auguste ne soit un des plus beaux que nous ayions dans notre langue. » Commentaires sur Cinna.

« Toute cette scene est de Séneque le Philosophe. Par quel prodige de l'art Corneille a-t-il surpassé Séneque, comme dans les Horaces il a été plus nerveux que Tite-Live ? C'est-là le privilége de la belle poésie, et c'est un de ces exemples qui condamnent bien fortement ces

deux Auteurs, d'Aubignac et La Motte, qui ont voulu faire des Tragédies en prose ; d'Aubignac, homme sans talens, qui, pour avoir mal étudié le Théatre, croyoit pouvoir faire une bonne Tragédie dans la prose la plus plate ; La Motte, homme d'esprit et de génie, qui ayant trop négligé le style et la langue dans la poésie, pour laquelle il avoit beaucoup de talent, voulut faire des Tragédies en prose, parce que la prose est plus aisée que la poésie. » *Ibidem.*

« De toutes les Tragédies de Corneille, celle-ci fit le plus grand effet à la Cour.... On étoit alors dans un tems où les esprits, animés par les factions qui avoient agité le regne de Louis XIII, ou plutôt du Cardinal de Richelieu, étoient plus propres à recevoir les sentimens qui regnent dans cette Piece. Les premiers Spectateurs furent ceux qui combattirent à la Marfée, et qui firent la guerre de la fronde. Il y a d'ailleurs dans cette Piece un vrai continuel, un développement de la constitution de l'Empire Romain, qui plaît extrêmement aux hommes d'État ; et alors chacun vouloit l'être. J'observerai que dans toutes les Tragédies Greques,

faites pour un peuple si amoureux de sa liberté, on ne trouve pas un trait qui regarde cette liberté, et que Corneille, né François, en est rempli. » *Ibidem.*

« Quelle prodigieuse supériorité de la belle poésie sur la prose ! Tous les Écrivains politiques ont délayé les pensées qui se trouvent dans la premiere scene du second acte de cette Tragédie ; aucun a-t-il approché de la force, de la profondeur, de la netteté, de la précision des discours de Cinna et de Maxime ? Tous les Corps de l'État auroient dû assister à cette Piece, pour apprendre à penser et à parler. Ils ne faisoient que des harangues ridicules, qui sont la honte de la Nation. Corneille étoit un Maître dont ils avoient besoin. Mais un préjugé, plus barbare encore que ne l'étoit l'éloquence du Barreau et de la Chaire, a souvent empêché plusieurs Magistrats très-éclairés d'imiter Cicéron et Hortensius, qui alloient entendre des Tragédies fort inférieures à celles de Corneille. Ainsi les hommes pour qui ces Pieces étoient faites ne les voyoient pas. Le Parterre n'étoit pas digne de ces tableaux de la grandeur

Romaine. Les femmes ne vouloient que de l'amour. Bientôt on ne traita plus que l'Amour, et par-là on fournit à ceux que leurs petits talens rendent jaloux de la gloire des Spectacles, un malheureux prétexte de s'élever contre le premier des beaux-arts. Nous avons eu un Chancelier qui a écrit sur l'Art Dramatique, et on a observé que de sa vie il n'alla aux Spectacles; mais Scipion, Caton, Cicéron, César, y alloient. » *Ibidem.*

« Corneille, dans l'Examen de cette Piece, semble se condamner d'avoir manqué à l'unité de lieu. *Le premier acte*, dit-il, *se passe chez Emilie, et l'autre dans le cabinet d'Auguste*; mais il fait aussi réflexion que l'unité s'étend à tout le Palais. Il est impossible que cette unité soit plus rigoureusement observée. Si on avoit eu des Théatres véritables, une scene semblable à celle de Vicence, qui représentât plusieurs appartemens, les yeux des Spectateurs auroient vu ce que leur esprit doit suppléer. C'est la faute des Constructeurs quand un Théatre ne représente pas les différens endroits où se passe l'action, dans une même enceinte, une place, un temple,

un

un palais, un vestibule, un cabinet, &c. Il s'en falloit beaucoup que le Théatre fût digne des Pieces de Corneille.... C'est une chose admirable, sans doute, d'avoir supposé la délibération d'Auguste, à la premiere scene du second acte, avec ceux mêmes qui viennent de faire serment de l'assassiner. Sans cela, cette scene seroit plutôt un beau morceau de déclamation, qu'une belle scene de Tragédie.... Fénelon, dans sa Lettre à l'Académie, sur l'éloquence, dit : *Il me semble qu'on a donné souvent aux Romains un discours trop fastueux ; je ne trouve point de proportion entre l'emphase avec laquelle Auguste parle dans la Tragédie de Cinna, et la modeste simplicité avec laquelle Suétone le dépeint.* Il est vrai ; mais ne faut-il pas quelque chose de plus relevé sur le Théatre que dans Suétone ? Il y a un milieu à garder entre l'enflure et la simplicité. Il faut avouer que Corneille a quelquefois passé les bornes. L'Archevêque de Cambrai avoit d'autant plus de raison de reprendre cette enflure vicieuse que, de son tems, les Comédiens chargeoient encore ce défaut par la plus ridicule affectation dans l'habillement, dans la déclama-

tion et dans les gestes. On voyoit Auguste arriver avec la démarche d'un Matamore, coiffé d'une perruque carrée qui descendoit par-devant jusqu'à la ceinture. Cette perruque étoit farcie de feuilles de laurier, et surmontée d'un large chapeau avec deux rangs de plumes rouges. Auguste, ainsi défiguré par des Bateleurs gaulois, sur un Théatre de Marionnettes, étoit quelque chose de bien étrange. Il se plaçoit sur un énorme fauteuil à deux gradins, et Maxime et Cinna étoient sur deux petits tabourets. La déclamation empoulée répondoit parfaitement à cet étalage, et sur-tout Auguste ne manquoit pas de regarder Cinna et Maxime du haut en bas, avec un noble dédain, en prononçant ces vers :

« Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune,
» D'un courtisan flatteur la présence importune, &c.

Il faisoit bien sentir que c'étoit eux qu'il regardoit comme des courtisans flatteurs. En effet, il n'y a rien dans le commencement de cette scene qui empêche que ces vers ne puissent être joués ainsi. Auguste n'a point encore parlé avec bonté, avec amitié à Cinna et à Maxime : il ne

leur a encore parlé que de son pouvoir absolu sur la terre et sur l'onde. On est même un peu surpris de voir qu'il leur propose tout d'un coup son abdication à l'Empire, et qu'il les ait mandés avec tant d'empressement pour écouter une résolution si soudaine, sans aucune préparation, sans aucun sujet, sans aucune raison, prise de l'état présent des choses. Lorsqu'Auguste examinoit avec Agrippa et avec Mécene s'il devoit conserver ou abdiquer sa puissance, c'étoit dans des occasions critiques qui amenoient naturellement cette délibération, c'étoit dans l'intimité de la conversation, c'étoit dans des effusions de cœur. Peut-être cette scene eût-elle été plus vraisemblable, plus théatrale, plus intéressante, si Auguste avoit commencé par traiter Cinna et Maxime avec amitié, s'il leur eût parlé de son abdication comme d'une idée qui leur étoit déja connue : alors la scene ne paroîtroit plus amenée comme par force, uniquement pour faire un contraste avec la conspiration. Mais, malgré toutes ces observations, ce morceau sera toujours un chef-d'œuvre, par la beauté des vers, par les détails, par la force du raisonnement, et

par l'intérêt même qui en doit résulter ; car est-il rien de plus intéressant que de voir Auguste rendre ses propres assassins arbitres de sa destinée ? Il seroit mieux, j'en conviens, que cette scene eût pu être préparée ; mais le fonds est toujours le même, et les beautés de détail, qui seules peuvent faire les succès des Poëtes, sont d'un genre sublime. » *Ibidem.*

« Quoique j'aie osé trouver des défauts dans Cinna, j'oserois dire à Corneille : Je souscris à l'avis de ceux qui mettent cette Piece au-dessus de tous vos autres Ouvrages ; je suis frappé de la noblesse, des sentimens vrais, de la force, de l'éloquence, des grands traits de cette Tragédie. Il y a peu de cette emphase et de cette enflure qui n'est qu'une grandeur fausse. Le récit que fait Cinna au premier acte, la délibération d'Auguste, plusieurs traits d'Émilie, et enfin la derniere scene, sont des beautés de tous les tems, et des beautés supérieures. Quand je vous compare sur-tout aux contemporains qui osoient alors produire leurs Ouvrages à côté des vôtres, je leve les épaules, et je vous admire comme un être à part. Qui étoient ces hommes qui vou-

loient courir la même carriere que vous ? Tristan, La Case., Grenaille, Rosiers, Boyer, Colletet, Gaumin, Gillet, Provois, La Ménardiere, Magnon, Picou, De Brosse ? J'en nommerois cinquante, dont pas un n'est connu, ou dont les noms ne se prononcent qu'en riant. C'est au milieu de cette foule que vous vous éleviez, au-delà des bornes connues de l'Art. Vous deviez avoir autant d'ennemis qu'il y avoit de mauvais Ecrivains ; et tous les bons esprits devoient être vos admirateurs. Si j'ai trouvé des taches dans Cinna, ces défauts même auroient été de très-grandes beautés dans les écrits de vos pitoyables adversaires ; je n'ai remarqué ces défauts que pour la perfection d'un Art dont je vous regarde comme le créateur. Je ne peux ni ajouter, ni ôter rien à votre gloire, &c. »

Voltaire et le Commentateur de Boileau ont prétendu que ce Satyrique avoit eu en vue le Monologue d'Émilie, par lequel commence cette Piece, lorsqu'au troisieme Chant de son Art Poétique, il plaça ces vers :

« Je me ris d'un Auteur qui, lent à s'exprimer,
» De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer, &c.

« On ne peut douter qu'Émilie ne soit dans une situation violente, répond à cela l'Auteur du Dictionnaire Dramatique, tome neuvieme, page 249; et c'est le cas du Monologue. Il est encore certain que le caractere de fermeté que lui donne Corneille, ne lui permet point de confier ses irrésolutions à Fulvie (sa Suivante); mais il n'est pas moins vrai que la métaphore n'est pas le style de la douleur, et qu'Émilie la prodigue un peu trop. C'est un défaut qui se trouve dans presque toutes les Pieces de Corneille. Son génie élevé le portoit souvent à la déclamation. Le personnage de Livie, (l'Impératrice, épouse d'Auguste) que les Comédiens ont supprimé d'eux-mêmes, (depuis environ soixante ans (1)) est aussi nuisible dans cette Tragédie, que celui de l'Infante est inutile dans le Cid. Livie, par ses conseils, d'abord combattus et bientôt suivis par Auguste, lui

(1) Cette suppression a obligé à retrancher aussi du rôle d'Auguste tous les couplets où il est en scene avec Livie, et à faire dire à Émilie les deux premiers vers de la scene seconde du cinquieme acte.

ravit tout le mérite de sa clémence. Porter la critique plus loin, ce seroit un excès. Il étoit plus permis à Corneille de faire de grandes fautes qu'à ses successeurs d'en faire de petites. Cinna, malgré ses défauts, passera toujours pour un chef-d'œuvre. On n'y trouve ni situations pathétiques, ni catastrophe sanglante, et toutefois l'effet de cette Piece est prodigieux. Ailleurs Corneille nous émeut, ou par la terreur ou par la pitié ; ici c'est l'admiration seule qui nous transporte. »

« Lorsque Baron remonta au Théatre, (en 1720) la scene étoit livrée à des déclamateurs boursoufflés qui mugissoient des vers au lieu de les réciter. Il débuta par le rôle de Cinna. Sa démarche noble, simple et majestueuse ne fut point goûtée d'un public accoutumé à la fougue des Acteurs du tems ; mais lorsque, dans le tableau de la conjuration, il vint à ces beaux vers :

» Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
» Et, dans le même instant, par un effet contraire,
» Leurs fronts pâlir d'horreur et rougir de colere, &c.

Il pâlit, il rougit si rapidement, que le feu et la vérité de son jeu lui concilierent tous les suffrages. »

« Dans le beau tableau des proscriptions que fait Cinna à Émilie, Dufresne eut recours une fois à une petite adresse qui produisit un grand effet. Dans le cours de ce récit, il tint un bras plié derriere son dos, tenant caché son casque, surmonté d'un panache rouge. Quand il en fut à ces vers terribles :

» Ici le fils baigné dans le sang de son pere,
» Et, sa tête à la main, demandant son salaire, &c.

Indépendamment du feu qu'il mit dans la déclamation, il tira précipitamment le casque et le panache rouge, et l'agitant vivement, il sembla montrer aux Spectateurs la tête et la chevelure sanglante dont il s'agit dans les vers ; ce qui jetta une frayeur et une surprise agréable dans tous les esprits. » Anecdotes dramatiques, tome premier, page 204.

CINNA,

OU

LA CLÉMENCE D'AUGUSTE,

TRAGÉDIE;

Représentée en 1639.

PERSONNAGES.

OCTAVE-CÉSAR-AUGUSTE, Empereur de Rome.

LIVIE, Impératrice.

CINNA, Fils d'une Fille de Pompée, Chef de la conjuration contre Auguste.

MAXIME, autre Chef de la conjuration.

ÉMILIE, Fille de C. Toranius, Tuteur d'Auguste, et proscrit par lui durant le Triumvirat.

FULVIE, Confidente d'Émilie.

POLYCLETE, Affranchi d'Auguste.

ÉVANDRE, Affranchi de Cinna.

EUPHORBE, Affranchi de Maxime.

La Scene est à Rome.

CINNA,

OU

LA CLÉMENCE D'AUGUSTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÉMILIE, *seule*.

IMPATIENS desirs d'une illustre vengeance,
Dont la mort de mon pere a formé la naissance,
Enfans impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous prenez sur mon ame un trop puissant empire:
Durant quelques momens, souffrez que je respire,
Et que je considere, en l'état où je suis,

Et ce que je hasarde, et ce que je poursuis.
Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire;
Et que vous reprochez à ma triste mémoire
Que par sa propre main mon pere massacré,
Du trône où je le vois, fait le premier degré;
Quand vous me présentez cette sanglante image,
La cause de ma haine et l'effet de sa rage,
Je m'abandonne toute à vos ardens transports,
Et crois pour une mort lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur si juste,
J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste;
Et je sens refroidir ce bouillant mouvement,
Quand il faut, pour le suivre, exposer mon amant.
Oui, Cinna, contre moi, moi-même je m'irrite,
Quand je songe aux dangers où je te précipite.
Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien,
Te demander du sang, c'est exposer le tien.
D'une si haute place on n'abat point de têtes,
Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes;
L'issue en est douteuse et le péril certain.
Un ami déloyal peut trahir ton dessein;
L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise,
Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise,
Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper:
Dans sa ruine même il peut t'envelopper;
Et quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,
Il te peut, en tombant, écraser sous sa chute.
Ah! cesse de courir à ce mortel danger!
Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me venger.
Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes

Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes ;
Et l'on doit mettre au rang des plus cuisans malheurs,
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs....
Mais peut-on en verser, alors qu'on venge un pere ?
Est-il perte à ce prix qui ne semble légere ?
Et, quand son assassin tombe sous notre effort,
Doit-on considérer ce que coûte sa mort ?
Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses,
De jeter dans mon cœur vos indignes foiblesses...
Et toi qui les produis par tes soins superflus,
Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus.
Lui céder c'est ta gloire, et la vaincre ta honte ;
Montre-toi généreux, souffrant qu'il te surmonte :
Plus tu lui donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner.

SCENE II.

ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

Je l'ai juré, Fulvie, et je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore,
S'il me veut posséder, Auguste doit périr ;
Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir :
Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE.

Elle a pour la blâmer une trop juste cause.

Par un si grand dessein vous vous faites juger
Digne sang de celui que vous voulez venger;
Mais, encore une fois, souffrez que je vous die
Qu'une si juste ardeur devroit être attiédie.
Auguste chaque jour, à force de bienfaits,
Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits.
Sa faveur envers vous paroît si déclarée,
Que vous êtes chez lui la plus considérée;
Et de ses courtisans souvent les plus heureux
Vous pressent à genoux de lui parler pour eux.

ÉMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon pere;
Et, de quelque façon que l'on me considere,
Abondante en richesse, ou puissante en crédit,
Je demeure toujours la fille d'un proscrit.
Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu penses;
D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses:
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour sans changer mon courage:
Je suis ce que j'étois, et je puis davantage;
Et, des mêmes présens qu'il verse dans mes mains,
J'achete contre lui les esprits des Romains.
Je recevrois de lui la place de Livie
Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie:
Pour qui venge son pere il n'est point de forfaits,
Et c'est vendre son sang, que se rendre aux bienfaits.

FULVIE.

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate?
Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate?

Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés son trône est établi ;
Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes
Qu'à son ambition ont immolé ses crimes,
Laissent à leurs enfans d'assez vives douleurs,
Pour venger votre perte, en vengeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre :
Qui vit haï de tous ne sauroit long-tems vivre.
Remettez à leurs bras les communs intérêts,
Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

EMILIE.

Quoi ! je le haïrai sans tâcher de lui nuire ?
J'attendrai du hasard qu'il ose le détruire ;
Et je satisferai des devoirs si pressans
Par une haine obscure et des vœux impuissans ?
Sa perte que je veux me deviendroit amere,
Si quelqu'un l'immoloit à d'autres qu'à mon pere ;
Et tu verrois mes pleurs couler pour son trépas,
Qui le faisant périr ne me vengeroit pas ?
C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.
Joignons à la douceur de venger nos parens
La gloire qu'on remporte à punir les Tyrans ;
Et faisons publier par toute l'Italie :
« La liberté de Rome est l'œuvre d'Émilie.
» On a touché son ame, et son cœur s'est épris ;
» Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix. »

FULVIE.

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste,
Qui porte à votre amant sa perte manifeste.

Pensez mieux, Émilie, à quoi vous l'exposez !
Combien à cet écueil se sont déja brisés !
Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

ÉMILIE.

Ah! tu sais me frapper par où je suis sensible.
Quand je songe aux dangers que je lui fais courir,
La crainte de sa mort me fait déja mourir;
Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose:
Je veux et ne veux pas, je m'emporte et je n'ose;
Et mon devoir confus, languissant, étonné,
Cede aux rebellions de mon cœur mutiné....
Tout beau! ma passion, deviens un peu moins forte;
Tu vois bien des hasards : ils sont grands; mais n'importe,
Cinna n'est pas perdu pour être hasardé.
De quelques légions qu'Auguste soit gardé,
Quelque soin qu'il se donne, et quelque ordre qu'il tienne,
Qui méprise sa vie est maître de la sienne :
Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit;
La vertu nous y jette, et la gloire le suit.
Quoi qu'il en soit, qu'Auguste ou que Cinna périsse,
Aux mânes paternels je dois ce sacrifice;
Cinna me l'a promis en recevant ma foi,
Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.
Il est tard, après tout, de m'en vouloir dédire.
Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire;
L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui,
Et c'est à faire enfin à mourir après lui...
Mais le voici qui vient.

SCENE III.

CINNA, ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

Cinna, votre assemblée
Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée ?
Et reconnoissez-vous au front de vos amis
Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

CINNA.

Jamais contre un Tyran entreprise conçue
Ne permit d'espérer une si belle issue ;
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais Conjurés ne furent mieux d'accord.
Tous s'y montrent portés avec tant d'alégresse,
Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse ;
Et tous font éclater un si puissant courroux,
Qu'ils semblent tous venger un pere comme vous.

ÉMILIE.

Je l'avois bien prévu que pour un tel ouvrage,
Cinna sauroit choisir des hommes de courage,
Et ne remettroit pas en de mauvaises mains
L'intérêt d'Émilie et celui des Romains.

CINNA.

Plût aux Dieux que vous-même eussiez vu de quel zele
Cette troupe entreprend une action si belle ?
Au seul nom de César, d'Auguste et d'Empereur,

Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et, dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colere.
« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
» Qui doit conclure enfin nos desseins généreux.
» Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
» Et son salut dépend de la perte d'un homme,
» Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
» A ce tigre altéré de tout le sang Romain.
» Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues!
» Combien de fois changé de partis et de ligues!
» Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
» Et jamais insolent, ni cruel à demi! »
Là, par un long récit de toutes les miseres
Que durant notre enfance ont enduré nos peres,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchiroit ses entrailles,
Où l'aigle abattoit l'aigle, et, de chaque côté,
Nos légions s'armoient contre leur liberté;
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettoient toute leur gloire à devenir esclaves;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous vouloient à leur chaîne attacher l'univers,
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître,
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parens contre parens,
Combattoient seulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable

De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
Funeste aux gens de bien, aux riches, au Sénat,
Et, pour tout dire enfin, de leur Triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphans,
Rome entiere noyée au sang de ses enfans;
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs Dieux domestiques,
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé,
Le fils tout dégouttant du meurtre de son pere,
Et sa tête en la main demandant son salaire,
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits,
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages,
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages;
De ces fameux proscrits, ces demi-Dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusques sur les autels?
Mais pourrois-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissemens, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés?
Je n'ai point perdu tems; et, voyant leur colere
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots: « Toutes ces cruautés,
» La perte de nos biens et de nos libertés,
» Le ravage des champs, le pillage des villes,
» Et les proscriptions, et les guerres civiles,
» Sont les degrés sanglans dont Auguste a fait choix

» Pour monter sur le trône et nous donner des loix;
» Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
» Puisque de trois Tyrans, c'est le seul qui nous reste,
» Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui,
» Perdant, pour régner seul, deux méchans comme lui;
» Lui mort, nous n'avons point de vengeur, ni de maître;
» Avec la liberté Rome s'en va renaître,
» Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
» Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
» Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice:
» Demain au Capitole il fait un sacrifice;
» Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux
» Justice à tout le monde à la face des Dieux.
» Là, presque pour sa suite il n'a que notre troupe:
» C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe;
» Et je veux, pour signal, que cette même main
» Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein.
» Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
» Fera voir si je suis du sang du grand Pompée;
» Faites voir après moi si vous vous souvenez
» Des illustres ayeux de qui vous êtes nés. »
A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle,
Par un noble serment, le vœu d'être fidele:
L'occasion leur plaît; mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup que j'ai choisi pour moi.
La raison regle enfin l'ardeur qui les emporte:
Maxime et la moitié s'assurent de la porte,
L'autre moitié me suit et doit l'environner,
Prête au moindre signal que je voudrai donner.
Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.

Demain

Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide ou de libérateur;
César, celui de Prince ou d'un usurpateur.
Du succès qu'on obtient contre la tyrannie,
Dépend ou notre gloire, ou notre ignominie;
Et le Peuple inégal à l'endroit des Tyrans,
S'il les déteste morts, les adore vivans.
Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,
Qu'il m'éleve à la gloire, ou me livre au supplice,
Que Rome se déclare ou pour, ou contre nous,
Mourant pour vous servir; tout me semblera doux.

ÉMILIE.

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire:
Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire;
Et dans un tel dessein le manque de bonheur
Met en péril ta vie, et non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute, et de Cassie;
La splendeur de leur nom en est-elle obscurcie?
Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains?
Leur mémoire dans Rome est encor précieuse,
Autant que de César la vie est odieuse:
Si leur vainqueur y regne, ils y sont regrettés,
Et par les vœux de tous, leurs pareils souhaités.
Va marcher sur leurs pas, où l'honneur te convie;
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie:
Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris;
Qu'aussi-bien que la gloire Émilie est ton prix,

Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent...
Mais quelle occasion mene Évandre vers nous ?

SCENE IV.

CINNA, ÉMILIE, ÉVANDRE, FULVIE.

ÉVANDRE.

Seigneur, César vous mande, et Maxime avec vous.

CINNA.

Et Maxime avec moi ! Le sais-tu bien, Évandre ?

ÉVANDRE.

Polyclete est encor chez vous à vous attendre,
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,
Si ma dextérité n'eût su l'en empêcher.
Je vous en donne avis, de peur d'une surprise.
Il presse fort.

ÉMILIE.

Mander les chefs de l'entreprise !
Tous deux ! en même tems ! Vous êtes découverts.

CINNA.

Espérons mieux, de grace !

ÉMILIE.

Ah ! Cinna, je te perds !
Et les Dieux, obstinés à nous donner un maître,
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.

Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris.
Quoi ! tous deux, et si-tôt que le conseil est pris !

CINNA.

Je ne vous puis céler que son ordre m'étonne ;
Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne :
Maxime est comme moi de ses plus confidens,
Et nous nous alarmons peut-être en imprudens.

ÉMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,
Cinna, ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême ;
Et, puisque désormais tu ne peux me venger,
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger.
Fuis d'Auguste irrité l'implacable colere :
Je verse assez de pleurs pour la mort de mon pere !
N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment,
Et ne me réduis point à pleurer mon amant !

CINNA.

Quoi ! sur l'illusion d'une terreur panique,
Trahir vos intérêts et la cause publique !
Par cette lâcheté, moi-même m'accuser,
Et tout abandonner, quand il faut tout oser !
Que feront nos amis si vous êtes déçue ?

ÉMILIE.

Mais que deviendras-tu si l'entreprise est sue ?

CINNA.

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas ;
Vous la verrez brillante au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les supplices,
Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,

Et le faire trembler alors qu'il me perdra....
Je deviendrois suspect à tarder davantage.
Adieu. Raffermissez ce généreux courage.
S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux,
Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux:
Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie;
Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

ÉMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient;
Mon trouble se dissipe, et ma raison revient:
Pardonne à mon amour cette indigne foiblesse!
Tu voudrois fuir en vain, Cinna, je le confesse,
Si tout est découvert, Auguste a su pourvoir
A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle assurance,
Digne de notre amour, digne de ta naissance;
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen Romain,
Et par un beau trépas couronne un beau dessein.
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne;
Ta mort emportera mon ame vers la tienne,
Et mon cœur aussi-tôt percé des mêmes coups...

CINNA.

Ah! souffrez que tout mort, je vive encore en vous,
Et du moins en mourant permettez que j'espere
Que vous saurez venger l'amant avec le pere!
Rien n'est pour vous à craindre, aucun de nos amis
Ne sait ni vos desseins, ni ce qui m'est promis;
Et, leur parlant tantôt des miseres Romaines,
Je leur ai tû la mort qui fait naître nos haines,
De peur que mon ardeur touchant vos intérêts,

D'un si parfait amour ne trahît les secrets.
Il n'est su que d'Évandre et de votre Fulvie.

ÉMILIE.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie,
Puisque dans ton péril il me reste un moyen
De faire agir pour toi son crédit et le mien.
Mais si mon amitié par-là ne te délivre,
N'espere pas qu'enfin je veuille te survivre;
Je fais de ton destin des regles à mon sort,
Et j'obtiendrai ta vie, ou je suivrai ta mort.

CINNA.

Soyez, en ma faveur, moins cruelle à vous-même.

ÉMILIE.

Va-t-en, et souviens-toi seulement que je t'aime.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME; Troupe de Courtisans.

AUGUSTE.

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici...
Vous, Cinna, demeurez... Et vous, Maxime, aussi.
(*Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.*)
Cet Empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne et cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang;
Enfin tout ce qu'adore, en ma haute fortune,
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer si-tôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle est assouvie;
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie,
Et comme notre esprit jusqu'au dernier soupir
Toujours vers quelque objet pousse quelque desir,
Il se ramene en soi, n'ayant plus où se prendre,
Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'Empire, et j'y suis parvenu;

Mais en le souhaitant je ne l'ai pas connu.
Dans sa possession j'ai trouvé, pour tous charmes,
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême;
Le grand César mon pere en a joui de même:
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé.
Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville;
L'autre tout débonnaire, au milieu du Sénat,
A vu trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récens suffiroient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devoit conduire:
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur;
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur,
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées,
N'est pas toujours écrit dans les choses passées.
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt, un autre est conservé.

Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécene,
Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux Romains et pesante à moi-même;
Traitez-moi comme ami, non comme Souverain.
Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main.
Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique

Sous les loix d'un Monarque ou d'une République :
Votre avis est ma regle ; et, par ce seul moyen,
Je veux être Empereur, ou simple citoyen.

CINNA.

Malgré notre surprise et mon insuffisance,
Je vous obéirai, Seigneur, sans complaisance,
Et mets bas le respect qui pourroit m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pencher.
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire
Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre ame à ces impressions,
Jusques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes :
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes ;
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter, le juge mal acquis.
N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait Monarque ;
Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'État.
Rome est dessous vos loix par le droit de la guerre,
Qui sous les loix de Rome a mis toute la terre ;
Vos armes l'ont conquise, et tous les Conquérans,
Pour être Usurpateurs ne sont pas des Tyrans.
Quand ils ont sous leurs loix asservi des Provinces,
Gouvernant justement, ils s'en font justes Princes.
C'est ce que fit César ; il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un Tyran, et son trépas fut juste ;

Et vous devez aux Dieux compte de tout le sang
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point, Seigneur, les tristes destinées :
Un plus puissant démon veille sur vos années ;
On a dix fois sur vous attenté sans effet,
Et qui l'a voulu perdre, au même instant l'a fait.
On entreprend assez, mais aucun n'exécute :
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute ;
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire, et j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'Empire où sa vertu l'a fait seul arriver,
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
Il a fait de l'État une juste conquête ;
Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter,
Qu'il accuse par-là César de tyrannie,
Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.
Rome est à vous, Seigneur, l'Empire est votre bien :
Chacun en liberté peut disposer du sien ;
Il le peut à son choix garder ou s'en défaire :
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,
Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté !
Possédez-les, Seigneur, sans qu'elles vous possedent ;
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cedent,
Et faites hautement connoître enfin à tous

Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
Votre Rome autrefois vous donna la naissance;
Vous lui voulez donner toute votre puissance;
Et Cinna vous impute à crime capital,
La libéralité vers le pays natal!
Il appelle remords l'amour de la patrie!
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie?
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ses pleins effets l'infamie est le prix?
Je veux bien avouer qu'une action si belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle;
Mais commet-on un crime indigne de pardon,
Quand la reconnoissance est au-dessus du don?
Suivez, suivez, Seigneur, le ciel qui vous inspire:
Votre gloire redouble à mépriser l'Empire;
Et vous serez fameux chez la postérité,
Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême;
Mais pour y renoncer, il faut la vertu même,
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
Après un sceptre acquis, la douceur de régner.
Considérez, d'ailleurs, que vous régnez dans Rome,
Où, de quelque façon que votre Cour vous nomme,
On hait la Monarchie; et le nom d'Empereur,
Cachant celui de Roi, ne fait pas moins d'horreur.
Il passe pour Tyran, quiconque s'y fait maître,
Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traître;
Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu,
Et pour s'en affranchir, tout s'appelle vertu.
Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certaines.

On a fait contre vous dix entreprises vaines ;
Peut-être que l'onzieme est prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,
Qui, pour vous-conserver, n'a plus que cette voie.
Ne vous exposez plus à ces fameux revers :
Il est beau de mourir maître de l'univers ;
Mais la plus belle mort souille notre mémoire,
Quand nous avons pu vivre et croître notre gloire.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté qui lui semble si chere,
N'est pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon Prince apporte à ses États.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense,
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter de peur d'un successeur.
Mais quand le Peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte ;
La voix de la raison jamais ne se consulte,
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux.
Ces petits Souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un tems si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,

Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement.
Le pire des États, c'est l'Etat populaire,

AUGUSTE.

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des Rois, que depuis cinq cents ans
Avec le premier lait sucent tous ses enfans,
Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

MAXIME.

Oui, Seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée;
Son Peuple, qui s'y plaît, en fuit la guérison,
Sa coutume l'emporte, et non pas la raison;
Et cette vieille erreur que Cinna veut abattre,
Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,
Par qui le monde entier, asservi sous ses loix,
L'a vu cent fois marcher sur la tête des Rois,
Son épargne s'enfler du sac de leurs Provinces:
Que lui pouvoient de plus donner les meilleurs Princes?
J'ose dire, Seigneur, que par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'États;
Chaque Peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne sauroit changer sans lui faire une injure.
Telle est la loi du Ciel, dont la sage équité
Seme dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique;
Les Parthes, les Persans veulent des Souverains,
Et le seul Consulat est bon pour les Romains.

CINNA.

Il est vrai que du Ciel la prudence infinie

Départ

Départ à chaque Peuple un différent génie ;
Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des Cieux
Change selon les tems comme selon les lieux.
Rome a reçu des Rois ses murs et sa naissance ;
Elle tient des Consuls sa gloire et sa puissance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble souverain de ses prospérités.
Sous vous l'État n'est plus en pillage aux armées,
Les portes de Janus par vos mains sont fermées,
Ce que sous ses Consuls on n'a vu qu'une fois,
Et qu'a fait voir, comme eux, le second de ses Rois.

MAXIME.

Les changemens d'État que fait l'ordre céleste,
Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CINNA.

C'est un ordre des Dieux qui jamais ne se rompt,
De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.
L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres ;
Et nos premiers Consuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

Donc votre ayeul Pompée au Ciel a résisté,
Quand il a combattu pour notre liberté ?

CINNA.

Si le Ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,
Par les mains de Pompée il l'auroit défendue :
Il a choisi sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement ;
Et devoit cette gloire aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
Ce nom depuis long-tems ne sert qu'à l'éblouir,

Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein fécond en glorieux exploits,
Produit des Citoyens plus puissans que des Rois,
Les grands, pour s'affermir, achetant les suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés, se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les loix qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils menent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux,
César de mon ayeul, Marc-Antoine de vous;
Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque, par un désordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.
Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon chef, à qui tout obéisse.
Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.
Sylla quittant la place enfin bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,
Que le malheur des tems ne nous eût pas fait voir,
S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
Si César eût laissé l'Empire entre vos mains?
Vous la replongerez, en quittant cet Empire,

Dans les maux dont à peine encore elle respire ;
Et de ce peu, Seigneur, qui lui reste de sang,
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.

Que l'amour du pays, que la pitié vous touche !
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez coûté ;
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté :
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée ;
Mais une juste peur tient son ame effrayée.
Si, jaloux de son heur et las de commander,
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
Si ce funeste don la met au désespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, Seigneur, en lui laissant un maître,
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître ;
Et, pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus ; cette pitié l'emporte :
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte ;
Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre afin de la sauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire,
Cinna, par vos conseils, je retiendrai l'Empire ;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde seulement l'État et ma personne.

Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix....
  Maxime, je vous fais Gouverneur de Sicile:
Allez donner mes loix à ce terroir fertile;
Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez...
  Pour épouse, Cinna, je vous donne Émilie.
Vous savez qu'elle tient la place de Julie;
Et que si nos malheurs et la nécessité
M'ont fait traiter son pere avec sévérité,
Mon épargne depuis, en sa faveur ouverte,
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner:
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner;
De l'offre de vos vœux elle sera ravie.
Adieu: j'en veux porter la nouvelle à Livie.

(Il sort.)

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

QUEL est votre dessein après ces beaux discours?

CINNA.

Le même que j'avois et que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un chef de conjurés flatte la tyrannie!

CINNA.

Un chef de conjurés la veut voir impunie!

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir ensemble et la venger.
Octave aura donc vu ses fureurs assouvies,
Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et sera quitte après pour l'effet d'un remords!
Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête,
Un lâche repentir garantira sa tête!
C'est trop semer d'appas, et c'est trop inviter
Par son impunité quelque autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens, et que sa peine étonne
Quiconque après sa mort aspire à la Couronne;
Que le peuple aux Tyrans ne soit plus exposé:
S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

MAXIME.

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,
A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste:
Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé;
S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

CINNA.

La faute de Cassie, et ses terreurs paniques
Ont fait rentrer l'Etat sous des loix tyranniques;
Mais nous ne verrons point de pareils accidens,
Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudens.

MAXIME.

Nous sommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduirons avec plus de prudence :
Cependant c'en est peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en est encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal si grand sans couper la racine.
Employer la douceur à cette guérison,
C'est en fermant la plaie y verser du poison.

MAXIME.

Vous la voulez sanglante, et la rendez douteuse.

CINNA.

Vous la voulez sans peine, et la rendez honteuse.

MAXIME.

Pour sortir de ses fers jamais on ne rougit.

CINNA.

On en sort lâchement, si la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne cesse d'être aimable,
Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

CINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer,
Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer.
Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie
Le rebut du Tyran dont elle fut la proie;
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
Le hait trop puissamment pour aimer ses présens.

MAXIME.

Donc pour vous Émilie est un objet de haine ?

CINNA.

La recevoir de lui me seroit une gêne;
Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts,
Je saurai le braver jusques dans les enfers.
Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée,
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée,
L'épouser sur sa cendre, et qu'après notre effort,
Les présens du Tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME.

Mais l'apparence, ami, que vous puissiez lui plaire,
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un pere?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter?

CINNA.

Ami, dans ce palais, on peut nous écouter;
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence
Dans un lieu si mal propre à notre confidence.
Sortons, qu'en sûreté j'examine avec vous
Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

Lui-même il m'a tout dit : leur flamme est mutuelle ;
Il adore Émilie, il est adoré d'elle ;
Mais sans venger son pere il n'y peut aspirer,
Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE.

Je ne m'étonne plus de cette violence
Dont il contraint Auguste à garder sa puissance ;
La ligue se romproit s'il s'en étoit démis,
Et tous vos conjurés deviendroient ses amis !

MAXIME.

Ils servent à l'envi la passion d'un homme
Qui n'agit que pour soi, feignant d'agir pour Rome ;
Et moi, par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je pense servir Rome, et je sers mon rival.

EUPHORBE.

Vous êtes son rival ?

MAXIME.

Oui, j'aime sa maîtresse,
Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse.
Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater,

Par quelque grand exploit la vouloit mériter.
Cependant, par mes mains, je vois qu'il me l'enleve;
Son dessein fait ma perte, et c'est moi qui l'acheve!
J'avance des succès dont j'attends le trépas,
Et pour m'assassiner je lui prête mon bras.
Que l'amitié me plonge en un malheur extrême!

EUPHORBE.

L'issue en est aisée, agissez pour vous-même;
D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal,
Gagnez une maîtresse accusant un rival.
Auguste, à qui par-là vous sauverez la vie,
Ne vous pourra jamais refuser Émilie.

MAXIME.

Quoi! trahir mon ami!

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis:
Un véritable amant ne connoît point d'amis;
Et même avec justice on peut trahir un traître,
Qui pour une maîtresse ose trahir son maître.
Oubliez l'amitié comme lui les bienfaits.

MAXIME.

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE.

Contre un si noir dessein tout devient légitime:
On n'est point criminel quand on punit un crime.

MAXIME.

Un crime par qui Rome obtient sa liberté!

EUPHORBE.

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté.
L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage;

Le sien et non la gloire anime son courage:
Il aimeroit César s'il n'étoit amoureux,
Et n'est enfin qu'ingrat, et non pas généreux.
Pensez-vous avoir ſu jusqu'au fond de son ame?
Sous la cause publique il vous cachoit sa flamme,
Et peut cacher encor sous cette passion
Les détestables feux de son ambition.
Peut-être qu'il prétend, après la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave,
Qu'il vous compte déja pour un de ses sujets,
Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

MAXIME.

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste?
A tous nos conjurés l'avis seroit funeste;
Et par-là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.
D'un si lâche dessein mon ame est incapable;
Il perd trop d'innocens pour punir un coupable.
J'ose tout contre lui; mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux;
En ces occasions, ennuyé de supplices,
Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez son courroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous disputons en vain, et ce n'est que folie
De vouloir par sa perte acquérir Emilie;
Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux,
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.

Pour moi j'estime peu qu'Auguste me la donne;
Je veux gagner son cœur plutôt que sa personne,
Et ne fais point d'état de sa possession,
Si je n'ai point de part à son affection.
Puis-je la mériter par une triple offense?
Je trahis son amant, je détruis sa vengeance;
Je conserve le sang qu'elle veut voir périr,
Et j'aurois quelque espoir qu'elle me pût chérir?

EUPHORBE.

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile;
L'artifice pourtant vous y peut être utile:
Il en faut trouver un qui la puisse abuser,
Et du reste le tems en pourra disposer.

MAXIME.

Mais si, pour s'excuser, il nomme sa complice?
S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse?
Puis-je lui demander, pour prix de mon rapport,
Celle qui nous oblige à conspirer sa mort?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'opposer tant et de tels obstacles,
Que pour les surmonter il faudroit des miracles.
J'espere toutefois qu'à force d'y rêver....

MAXIME.

Eloigne-toi; dans peu j'irai te retrouver.
Cinna vient, et je veux en tirer quelque chose,
Pour mieux résoudre après ce que je me propose.

(*Euphorbe sort.*)

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Vous me semblez pensif?

CINNA.

Ce n'est pas sans sujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet?

CINNA.

Emilie et César. L'un et l'autre me gêne:
L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux Dieux que César employât mieux ses soins,
Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins,
Que sa bonté touchât la beauté qui me charme,
Et la pût adoucir comme elle me désarme!
Je sens au fond du cœur mille remords cuisans
Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présens:
Cette faveur si pleine et si mal reconnue,
Par un mortel reproche à tous momens me tue.
Il me semble sur-tout incessamment le voir
Déposer en nos mains son absolu pouvoir,
Ecouter nos avis, m'applaudir, et me dire:
« Cinna, par vos conseils je retiendrai l'Empire;
» Mais je le retiendrai pour vous en faire part.... »
Et je puis dans son sein enfoncer un poignard!
Ah! plutôt.... Mais, hélas! j'idolâtre Emilie!

Un

Un serment exécrable à sa haine me lie:
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux;
Des deux côtés j'offense et ma gloire et les Dieux,
Je deviens sacrilége, ou je suis parricide;
Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME.

Vous n'aviez point tantôt ces agitations,
Vous paroissiez plus ferme en vos intentions,
Vous ne sentiez au cœur ni remords, ni reproche.

CINNA.

On ne les sent aussi que quand le coup approche;
Et l'on ne reconnoît de semblables forfaits,
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'ame de son dessein jusques-là possédée,
S'attache aveuglément à sa premiere idée;
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé?
Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,
Voulut plus d'une fois rompre son entreprise,
Qu'avant que de frapper elle lui fit sentir
Plus d'un remords en l'ame et plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude;
Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude,
Et fut contre un Tyran d'autant plus animé,
Qu'il en reçut de biens et qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitez, faites la même chose,
Et formez vos remords d'une plus juste cause;
De vos lâches conseils qui seuls ont arrêté
Le bonheur renaissant de notre liberté.

C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée;
De la main de César, Brute l'eût acceptée,
Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger
De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.
N'écoutez plus la voix d'un Tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de son pouvoir suprême;
Mais entendez crier Rome à votre côté:
« Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté;
» Et si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse,
» Ne me préfere pas le Tyran qui m'oppresse! »

CINNA.

Ami, n'accable plus un esprit malheureux
Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux.
Envers nos citoyens je sais quelle est ma faute,
Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte;
Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
Qui ne peut expirer sans me faire pitié;
Et laisse-moi de grace, attendant Emilie,
Donner un libre cours à ma mélancolie:
Mon chagrin t'importune, et le trouble où je suis
Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse
De la bonté d'Octave et de votre foiblesse.
L'entretien des amans veut un entier secret.
Adieu. Je me retire en confident discret.

(*Il sort.*)

SCENE III.

CINNA, *seul.*

DONNE un plus digne nom au glorieux empire
Du noble sentiment que la vertu m'inspire,
Et que l'honneur oppose au coup précipité
De mon ingratitude et de ma lâcheté...
Mais plutôt continue à le nommer foiblesse,
Puisqu'il devient si foible auprès d'une maîtresse,
Qu'il respecte un amour qu'il devroit étouffer,
Et que, s'il le combat, il n'ose en triompher.
En ces extrémités quel conseil dois-je prendre?
De quel côté pencher? à quel parti me rendre?
Qu'une ame généreuse a de peine à faillir!
Quelque fruit que par-là j'espere de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celle de la vengeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance,
N'ont point assez d'appas pour flatter ma raison,
S'il les faut acquérir par une trahison;
S'il faut percer le flanc d'un Prince magnanime,
Qui du peu que je suis fait une telle estime,
Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens,
Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.
O coup! ô trahison trop indigne d'un homme!
Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome.
Périsse mon amour, périsse mon espoir,
Plutôt que de ma main parte un crime si noir!

Quoi ! ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite,
Et qu'au prix de son sang ma passion achete ?
Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner ?
Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner ?
Mais je dépens de vous, ô serment téméraire !
O haine d'Émilie ! ô souvenir d'un pere !
Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé,
Et je ne puis plus rien que par votre congé.
C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse;
C'est à vous, Émilie, à lui donner sa grace :
Vos seules volontés président à son sort,
Et tiennent en mes mains et sa vie et sa mort.
O Dieux ! qui, comme vous, la rendez adorable,
Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable ;
Et puisque de ses loix je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes desirs je la puisse fléchir....
Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

SCENE IV.

ÉMILIE, CINNA, FULVIE.

ÉMILIE.

GRACES aux Dieux, Cinna, ma frayeur étoit vaine ;
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi,
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave en ma présence a tout dit à Livie,
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le désavouerez-vous, et du don qu'il me fait,
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet?

ÉMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

ÉMILIE.

Je suis toujours moi-même, et mon cœur n'est point autre:
Me donner à Cinna, c'est ne lui donner rien;
C'est seulement lui faire un présent de son bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois... O Ciel! l'osai-je dire?

ÉMILIE.

Que puis-je, et que crains-tu?

CINNA.

Je tremble, je soupire,
Et vois que si nos cœurs avoient mêmes desirs,
Je n'aurois pas besoin d'expliquer mes soupirs.
Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire;
Mais je n'ose parler, et je ne puis me taire.

ÉMILIE.

C'est trop me gêner, parle.

CINNA.

Il faut vous obéir;
Je vais donc vous déplaire, et vous m'allez haïr.
Je vous aime, Émilie, et le ciel me foudroie,
Si cette passion ne fait toute ma joie,
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur.

Mais voyez à quel prix vous me donnez votre ame ;
En me rendant heureux, vous me rendez infâme.
Cette bonté d'Auguste.....

ÉMILIE.

Il suffit, je t'entends ;
Je vois ton repentir et tes vœux inconstans :
Les faveurs du Tyran emportent tes promesses ;
Tes feux et tes sermens cedent à ses caresses,
Et ton esprit crédule ose s'imaginer
Qu'Auguste pouvant tout, peut aussi me donner.
Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne ;
Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne.
Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
Mettre un Roi hors du trône et donner ses États,
De ses proscriptions rougir la terre et l'onde,
Et changer à son gré l'ordre de tout le monde ;
Mais le cœur d'Émilie est hors de son pouvoir.

CINNA.

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir ;
Je suis toujours moi-même, et ma foi toujours pure.
La pitié que je sens ne me rend point parjure ;
J'obéis sans réserve à tous vos sentimens,
Et prends vos intérêts par de-là mes sermens.
J'ai pu, vous le savez, sans parjure et sans crime,
Vous laisser échapper cette illustre victime :
César se dépouillant du pouvoir souverain,
Nous ôtoit tout prétexte à lui percer le sein ;
La conjuration s'en alloit dissipée,
Vos desseins avortés, votre haine trompée :

Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné,
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

ÉMILIE.

Pour me l'immoler, traître ! et tu veux que moi-même
Je retienne ta main ! qu'il vive, et que je l'aime !
Que je sois le butin de qui l'ose épargner,
Et le prix du conseil qui le force à regner !

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai servie :
Sans moi, vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie ;
Et, malgré ses bienfaits, je rends tout à l'amour,
Quand je veux qu'il périsse, ou vous doive le jour.
Avec les premiers vœux de mon obéissance,
Souffrez ce foible effort de ma reconnoissance,
Que je tâche de vaincre un indigne courroux,
Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
Une ame généreuse et que la vertu guide
Fuit la honte des noms d'ingrate et de perfide ;
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

ÉMILIE.

Je fais gloire pour moi de cette ignominie :
La perfidie est noble envers la tyrannie ;
Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux,
Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

ÉMILIE.

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

CINNA.

Un cœur vraiment Romain...

ÉMILIE.

Ose tout pour ravir
Une odieuse vie à qui le fait servir;
Il fuit plus que la mort, la honte d'être esclave.

CINNA.

C'est l'être avec honneur, que de l'être d'Octave;
Et nous voyons souvent des Rois à nos genoux,
Demander pour appui tels esclaves que nous.
Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadêmes,
Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes;
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

ÉMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur se propose!
Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque chose!
Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain,
Qu'il prétende égaler un citoyen Romain?
Antoine sur sa tête attira notre haine,
En se déshonorant pour l'amour d'une Reine:
Attale, ce grand Roi, dans la pourpre blanchi,
Qui du Peuple Romain se nommoit l'affranchi,
Quand de toute l'Asie il se fut vu l'arbitre,
Eût encor moins prisé son trône que ce titre.
Souviens-toi de ton nom, soutiens sa dignité,
Et, prenant d'un Romain la générosité,
Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux Rois et pour vivre sans maître.

CINNA.

Le Ciel a trop fait voir en de tels attentats
Qu'il hait les assassins et punit les ingrats;
Et quoi qu'on entreprenne et quoi qu'on exécute,
Quand il éleve un trône, il en venge la chute:
Il se met du parti de ceux qu'il fait regner;
Le coup dont on les tue est long-tems à saigner;
Et quand à les punir il a pu se résoudre,
De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.

ÉMILIE.

Dis que de leur parti toi-même tu te rends,
De te remettre au foudre à punir les Tyrans.
Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie,
Abandonne ton ame à son lâche génie;
Et, pour rendre le calme à ton esprit flottant,
Oublie et ta naissance et le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main pour servir ma colere,
Je saurai bien venger mon pays et mon pere.
J'aurois déja l'honneur d'un si fameux trépas,
Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras.
C'est lui qui, sous tes loix, me tenant asservie,
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie;
Seule contre un Tyran, en le faisant périr,
Par les mains de sa garde il me falloit mourir:
Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive;
Et, comme pour toi seul l'amour veut que je vive,
J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.
Pardonnez-moi, grands Dieux, si je me suis trompée,
Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée,

Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave en son lieu supposé !...
Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être ;
Et si pour me gagner il faut trahir ton maître,
Mille autres à l'envi recevroient cette loi,
S'ils pouvoient m'acquérir à même prix que toi.
Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne.
Vis pour ton cher Tyran, tandis que je meurs tienne ;
Mes jours avec les siens se vont précipiter,
Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.
Viens me voir dans son sang et dans le mien baignée,
De ma seule vertu mourir accompagnée,
Et te dire en mourant, d'un esprit satisfait :
« N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait.
» Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée,
» Où la gloire me suit, qui t'étoit destinée :
» Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ;
» Mais je vivrois à toi, si tu l'avois voulu. »

CINNA.

Eh bien ! vous le voulez, il faut vous satisfaire ;
Il faut affranchir Rome, il faut venger un pere,
Il faut sur un Tyran porter de justes coups ;
Mais apprenez qu'Auguste est moins Tyran que vous.
S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,
Il n'a point, jusqu'ici, tyrannisé nos ames ;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés,
Force jusqu'aux esprits et jusqu'aux volontés.
Vous me faites priser ce qui me déshonore ;
Vous me faites haïr ce que mon ame adore ;
Vous me faites répandre un sang pour qui je dois

Exposer tout le mien, et mille et mille fois :
Vous le voulez ; j'y cours : m'a parole est donnée ;
Mais ma main auſſi-tôt, contre mon sein tournée,
Aux mânes d'un tel Prince immolant votre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtiment ;
Et, par cette action dans l'autre confondue,
Recouvrera ma gloire auſſi-tôt que perdue.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE V.

ÉMILIE, FULVIE.

FULVIE.

VOUS avez mis son ame au désespoir.

ÉMILIE.

Qu'il cesse de m'aimer, ou suive son devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de sa vie....
Vous en pleurez ?

ÉMILIE.

Hélas ! cours après lui, Fulvie,
Et, si ton amitié daigne me secourir,
Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir :
Dis lui....

FULVIE.

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste ?

ÉMILIE.

Ah! c'est faire à ma haine une loi trop injuste.

FULVIE.

Et quoi donc?

ÉMILIE.

Qu'il acheve et dégage sa foi,
Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLETE, Gardes.

AUGUSTE.

TOUT ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

EUPHORBE.

Seigneur le récit même en paroît effroyable;
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoi! mes plus chers amis? quoi! Cinna? quoi, Maxime?
Les deux que j'honorois d'une si haute estime,
A qui j'ouvrois mon cœur, et dont j'avois fait choix,
Pour les plus importans et plus nobles emplois!
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon Empire,
Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire.
Maxime a vu sa faute; il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juste repentir;
Mais Cinna!

EUPHORBE.

Cinna seul dans sa rage s'obſtine,
Et contre vos bontés d'autant plus se mutine;
Lui seul combat encor vos vertueux efforts
Que sur les conjurés fait ce juste remords;
Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à raffermir leurs ames ébranlées.

AUGUSTE.

Lui seul les encourage et lui seul les séduit!
O le plus déloyal que la terre ait produit!
O trahison conçue au sein d'une furie!
O trop sensible coup d'une main si chérie!
Cinna, tu me trahis.... Polyclete, écoutez.
(*Il lui parle à l'oreille.*)

POLYCLETE.

Tous vos ordres, Seigneur, seront exécutés.

AUGUSTE.

Qu'Eraste en même tems aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.
(*Polyclete sort.*)

SCENE II.

AUGUSTE, EUPHORBE.

EUPHORBE.

Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir.
A peine du Palais il a pu revenir,
Que les yeux égarés et le regard farouche,
Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,
Il déteste sa vie; et ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier, tel que je vous l'ai dit;
Et m'ayant commandé que je vous avertisse,
Il ajoute: « Dis lui que je me fais justice,
» Que je n'ignore point ce que j'ai mérité; »
Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité,
Dont l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire,
M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE.

Sous ce pressant remords il a trop succombé,
Et s'est à mes bontés lui-même dérobé:
Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface;
Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grace,
Allez pourvoir au reste, et faites qu'on ait soin
De tenir en lieu sûr ce fidele témoin.

(*Euphorbe sort.*)

SCENE III.

AUGUSTE, *seul.*

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon ame et le soin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si, donnant des sujets, il ôte les amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines;
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr!
Pour elles rien n'est sûr: qui peut tout, doit tout craindre.
  Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne et n'as rien épargné?
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, et revois tout d'un tems
Pérouse au sien noyée et tous ses habitans.
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau;
Et puis ose accuser le destin d'injustice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent les droits que tu n'as pas gardés.
Leur trahison est juste et le ciel l'autorise:

Quitte ta dignité comme tu l'as acquise ;
Rends un sang infidele à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne ?
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel et fait seule mon crime,
Releve pour l'abattre un trône illégitime ;
Et, d'un zele effronté couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'Etat ?
Donc jusqu'à l'oublier je pourrois me contraindre !
Tu vivrois en repos après m'avoir fait craindre !
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :
Qui pardonne aisément invite à l'offenser ;
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.
Mais quoi ! toujours du sang et toujours des supplices !
Ma cruauté se lasse et ne peut s'arrêter :
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile :
Une tête coupée en fait renaître mille ;
Et le sang répandu de mille conjurés,
Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute,
Meurs et dérobe-lui la gloire de ta chute ;
Meurs, tu ferois pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour-à-tour s'intéresse ;
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;

Meurs enfin, puisqu'il faut, ou tout perdre, ou mourir.
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste:
Meurs. Mais quitte du moins la vie avec éclat;
Eteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat:
A toi-même en mourant immole ce perfide.
Contentant ces desirs, punis son parricide:
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas.
Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine,
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.
O Romains! ô vengeance! ô pouvoir absolu!
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu!
Qui fuit en même tems tout ce qu'il se propose,
D'un Prince malheureux ordonnez quelque chose!
Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

SCENE IV.

AUGUSTE, LIVIE.

AUGUSTE.

MADAME, on me trahit, et la main qui me tue
Rend sous mes déplaisirs ma constance abattue;
Cinna, Cinna, le traître!....

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit.

Seigneur; et j'ai pâli cent fois à ce récit.
Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme?

AUGUSTE.

Hélas! de quel conseil est capable mon ame?

LIVIE.

Votre sévérité, sans produire aucun fruit,
Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre, aucun ne s'intimide:
Salvidien à bas a soulevé Lépide;
Murene a succédé, Cépion l'a suivi,
Le jour à tous les deux dans les tourmens ravi
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace,
Dont Cinna maintenant ose prendre la place;
Et dans les plus bas rangs, les noms les plus abjects
Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.
Après avoir en vain puni leur insolence,
Essayez sur Cinna ce que peut la clémence;
Faites son châtiment de sa confusion,
Cherchez le plus utile en cette occasion.
Sa peine peut aigrir une ville animée,
Son pardon peut servir à votre renommée;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher,
Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons-les tout-à-fait en quittant cet Empire
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire:
J'ai trop, par vos avis, consulté là-dessus;
Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.
Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise:
Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise,

Et te rends ton État, après l'avoir conquis,
Plus paisible et plus grand que je ne te l'ai pris.
Si tu me veux haïr, hais-moi sans plus rien feindre;
Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre:
De tout ce qu'eut Sylla de puissance et d'honneur,
Lassé comme il en fut j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Assez et trop long-tems son exemple vous flatte;
Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate:
Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours,
Ne seroit pas bonheur s'il arrivoit toujours.

AUGUSTE.

Eh bien! s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre,
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.
Après un long orage, il faut trouver un port,
Et je n'en vois que deux, le repos ou la mort.

LIVIE.

Quoi! vous voulez quitter le fruit de tant de peines!

AUGUSTE.

Quoi! vous voulez garder l'objet de tant de haines!

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
C'est plutôt désespoir que générosité.

AUGUSTE.

Régner et caresser une main si traîtresse,
Au lieu de sa vertu, c'est montrer sa foiblesse.

LIVIE.

C'est régner sur vous-même, et, par un noble choix,
Pratiquer la vertu la plus digne des Rois.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme;
Vous me tenez parole, et c'en sont-là, Madame.
Après tant d'ennemis à mes pieds abattus,
Depuis vingt ans je regne, et j'en sais les vertus;
Je sais leurs divers ordres, et de quelle nature
Sont les devoirs d'un Prince en cette conjoncture.
Tout son peuple est blessé par un tel attentat,
Et la seule pensée est un crime d'État,
Une offense qu'on fait à toute sa Province,
Dont il faut qu'il la venge, ou cesse d'être Prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre passion.

AUGUSTE.

Ayez moins de foiblesse, ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez pas si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE.

Le Ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire.
Adieu, nous perdons tems.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,
Seigneur, que mon amour n'ait obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune.
(*Il sort.*)

LIVIE, *seule.*

J'aime votre personne, et non votre fortune.

Il m'échappe ; suivons et forçons-le de voir
Qu'il peut, en faisant grace, affermir son pouvoir ;
Et qu'enfin la clémence est la plus belle marque
Qui fasse à l'univers connoître un vrai Monarque.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

D'ou me vient cette joie, et que mal à propos
Mon esprit, malgré moi, goûte un entier repos !
César mande Cinna sans me donner d'alarmes !
Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes,
Comme si j'apprenois d'un secret mouvement,
Que tout doit succéder à mon contentement !
Ai-je bien entendu ? me l'as-tu dit, Fulvie ?

FULVIE.

J'avois gagné sur lui qu'il aimeroit la vie.
Et je vous l'amenois plus traitable et plus doux
Faire un second effort contre votre courroux ;
Je m'en applaudissois, quand soudain Polyclete,
Des volontés d'Auguste, ordinaire interprete,
Est venu l'aborder, et sans suite et sans bruit,
Et de sa part sur l'heure au palais l'a conduit.

Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause :
Chacun diversement soupçonne quelque chose ;
Tous présument qu'il ait un grand sujet d'ennui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarrasse et que je viens d'apprendre,
C'est que deux inconnus se sont saisis d'Évandre,
Qu'Euphorbe est arrêté sans qu'on sache pourquoi,
Que même de son maître on dit je ne sais quoi :
On lui veut imputer un désespoir funeste ;
On parle d'eaux, de Tybre, et l'on se tait du reste.

ÉMILIE.

Que de sujets de craindre et de désespérer,
Sans que mon triste cœur en daigne murmurer !
A chaque occasion le Ciel y fait descendre
Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre ;
Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler,
Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.
Je vous entends, grands Dieux ! vos bontés que j'adore
Ne peuvent consentir que je me déshonore ;
Et, ne me permettant soupirs, sanglots, ni pleurs,
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage
Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage,
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
Et dans la même assiette où vous me retenez.
O liberté de Rome ! ô mânes de mon pere !
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire ;
Contre votre Tyran j'ai ligué ses amis,
Et plus osé pour vous qu'il ne m'étoit permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'est pas moindre.

N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre ;
Mais si fumante encor d'un généreux courroux,
Par un trépas si noble et si digne de vous,
Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnoître
Le sang des grands héros dont vous m'avez fait naître....

SCENE VI.

MAXIME, ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

Mais je vous vois, Maxime, et l'on vous faisoit mort !

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport ;
Se voyant arrêté, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

ÉMILIE.

Que dit-on de Cinna ?

MAXIME.

Que son plus grand regret,
C'est de voir que César sait tout votre secret.
En vain il le dénie et le veut méconnoître ;
Évandre a tout conté pour excuser son maître,
Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

ÉMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter ;
Je suis prête à le suivre, et lasse de l'attendre.

MAXIME.

MAXIME.

Il vous attend chez moi.

EMILIE.

Chez vous?

MAXIME.

C'est vous surprendre;
Mais apprenez le soin que le ciel a de vous:
C'est un des conjurés qui va fuir avec vous.
Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive;
Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive.

ÉMILIE.

Me connois-tu, Maxime, et sais-tu qui je suis?

MAXIME.

En faveur de Cinna, je fais ce que je puis,
Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reste de lui-même.
Sauvons-nous, Émilie, et conservons le jour,
Afin de le venger par un heureux retour.

ÉMILIE.

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre,
Qu'il ne faut pas venger, de peur de leur survivre.
Quiconque après sa perte aspire à se sauver,
Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

MAXIME.

Quel désespoir aveugle à ces fureurs vous porte?
O Dieux! que de foiblesse en une ame si forte!
Ce cœur si généreux rend si peu de combat,
Et du premier revers la fortune l'abat?
Rappellez, rappellez cette vertu sublime;
Ouvrez enfin les yeux, et connoissez Maxime.

C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez ;
Le Ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez ;
Et puisque l'amitié n'en faisoit plus qu'une ame,
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme.
Avec la même ardeur il saura vous chérir
Que....

ÉMILIE.

Tu m'oses aimer, et tu n'oses mourir !
Tu prétends un peu trop ; mais, quoi que tu prétendes,
Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes ;
Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas :
Fais que je porte envie à ta vertu parfaite ;
Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette ;
Montre d'un vrai Romain la derniere vigueur,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.
Quoi ! si ton amitié pour Cinna s'intéresse,
Crois-tu qu'elle consiste à flatter sa maîtresse ?
Apprends, apprends de moi quel en est le devoir,
Et donne-m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

MAXIME.

Votre juste douleur est trop impétueuse.

ÉMILIE.

La tienne, en ta faveur, est trop ingénieuse.
Tu me parles déja d'un bienheureux retour.
Et dans tes déplaisirs tu conçois de l'amour.

MAXIME.

Cet amour en naissant est toutefois extrême ;
C'est votre amant, en vous, c'est mon ami que j'aime ;
Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé.....

ÉMILIE.

Maxime, en voilà trop pour un homme avisé:
Ma perte m'a surprise et ne m'a point troublée;
Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée,
Ma vertu toute entiere agit sans s'émouvoir,
Et je vois, malgré moi, plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi! vous suis-je suspect de quelque perfidie?

EMILIE.

Oui, tu l'es, puisqu'enfin tu veux que je le die.
L'ordre de notre fuite est trop bien concerté,
Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté.
Les Dieux seroient pour nous prodigues en miracles,
S'ils en avoient sans toi levé tous les obstacles.
Fuis sans moi; tes amours sont ici superflus.

MAXIME.

Ah! vous m'en dites trop.

ÉMILIE.

J'en présume encor plus.
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures;
Mais n'espere non plus m'éblouir de parjures.
Si c'est te faire tort que de m'en défier,
Viens mourir avec moi pour te justifier.

MAXIME.

Vivez, belle Émilie, et souffrez qu'un esclave....

ÉMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.....
Allons, Fulvie, allons.

(*Émilie et Fulvie sortent.*)

SCENE VII.

MAXIME, *seul.*

Désespéré, confus,
Et digne, s'il se peut, d'un plus cruel refus,
Que résous-tu, Maxime, et quel est le supplice
Que ta vertu prépare à ton vain artifice?
Aucune illusion ne te doit plus flatter;
Émilie en mourant va tout faire éclater:
Sur un même échafaud la perte de sa vie
Etalera sa gloire et ton ignominie;
Et sa mort va laisser à la postérité
L'infâme souvenir de ta déloyauté.
Un même jour t'a vu, par une fausse adresse,
Trahir ton Souverain, ton ami, ta maîtresse,
Sans que de tant de droits en un jour violés,
Sans que de deux amans au Tyran immolés,
Il te reste aucun fruit que la honte et la rage,
Qu'un remords inutile allume en ton courage.
Euphorbe, c'est l'effet de tes lâches conseils;
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils?
Jamais un affranchi n'est qu'un esclave infâme:
Bien qu'il change d'état, il ne change point d'ame;
La tienne encor servile avec la liberté,
N'a pu prendre un rayon de générosité.
Tu m'as fait relever une injuste puissance,
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance;

Mon cœur te résistoit, et tu l'as combattu
Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé sa vertu:
Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire,
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire.
Mais les Dieux permettront à mes ressentimens
De te sacrifier aux yeux des deux amans;
Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime,
Mon sang leur servira d'assez pure victime,
Si dans le tien mon bras, justement irrité,
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

PRENDS un siége, Cinna, prends, et, sur toute chose,
Observe exactement la loi que je t'impose;
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours,
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours;
Tiens ta langue captive, et si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir:
Sur ce point seulement contente mon desir.

CINNA.

Je vous obéirai, Seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon pere et les miens;
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance,
Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein,

T'avoit mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connoître,
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avoit fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie.
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie:
Je te fis prisonnier pour te combler de biens;
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens.
Je te restituai d'abord ton patrimoine,
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine;
Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parens
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs;
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'Empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire;
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le Ciel me voulut, en rappellant Mécene,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis après lui mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor mon ame irrésolue,
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour je te donne Émilie,

Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant Roi, je t'aurois donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire;
Mais ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA.

Moi! Seigneur? moi! que j'eusse une ame si traîtresse!
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse;
Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux:
Tu te justifieras après, si tu le peux;
Ecoute cependant et tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner demain au Capitole,
Pendant le sacrifice; et ta main, pour signal,
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal:
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main forte.
Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albain, Icile,
Maxime qu'après toi j'avois le plus aimé;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé,
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes loix les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauroient subsister.

Tu te tais maintenant et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel étoit ton dessein, et que prétendois-tu,
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un Souverain,
Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main;
Et si sa liberté te faisoit entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurois acceptée au nom de tout l'État,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel étoit donc ton but? d'y regner en ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si pour monter au trône et lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi;
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'Empire Romain
Ne puisse, après ma mort, tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connoître, et descends en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime;
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux;
Mais tu ferois pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnois à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'éleve au-dessus du vulgaire.

Ma faveur fait ta gloire et ton pouvoir en vient :
Elle seule t'éleve, et seule te soutient ;
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne :
Tu n'as crédit, ni rang qu'autant qu'elle t'en donne ;
Et pour te faire choir, je n'aurois aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie ;
Regne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Metels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres, enfin, de qui les grands courages
Des Héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux,
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu regnes sur eux ?
Parle, parle, il est tems.

CINNA.

Je demeure stupide ;
Non que votre colere ou la mort m'intimide :
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,
Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.
Mais c'est trop y tenir toute l'ame occupée.
Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée :
Le pere et les deux fils lâchement égorgés,
Par la mort de César étoient trop peu vengés :
C'est-là d'un beau dessein l'illustre et seule cause ;
Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
N'attendez point de moi d'infâmes repentirs,
D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs.
Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire :
Je sais ce que j'ai fait et ce qu'il vous faut faire ;

Vous devez un exemple à la postérité,
Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,
Et loin de t'excuser, tu couronnes ton crime.
Voyons si ta constance ira jusques au bout :
Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout ;
Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

SCENE II.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, ÉMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connoissez pas encor tous les complices,
Votre Émilie en est, Seigneur, et la voici.

CINNA.

C'est elle-même, ô Dieux !

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, aussi !

ÉMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire ;
Et j'en étois, Seigneur, la cause et le salaire.

AUGUSTE.

Quoi ! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui
T'emporte-t-il déja jusqu'à mourir pour lui ?
Ton ame à ces transports un peu trop s'abandonne ;
Et c'est trop tôt aimer l'amant que je te donne.

ÉMILIE.

Cet amour qui m'expose à vos ressentimens,
N'est point le prompt effet de vos commandemens:
Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étoient nées
Et ce sont des secrets de plus de quatre années.
Mais quoique je l'aimasse, et qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi;
Je ne voulus jamais lui donner d'espérance,
Qu'il ne m'eût de mon pere assuré la vengeance:
Je la lui fis jurer; il chercha des amis:
Le Ciel rompt le succès que je m'étois promis,
Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime,
Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime;
Son trépas est trop juste après son attentat,
Et toute excuse est vaine en un crime d'État:
Mourir en sa présence et rejoindre mon pere,
C'est tout ce qui m'amene, et tout ce que j'espere.

AUGUSTE.

Jusques à quand, ô Ciel! et par quelle raison
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison?
Pour ses débordemens j'en ai chassé Julie;
Mon amour en sa place a fait choix d'Émilie,
Et je la vois comme elle indigne de ce rang:
L'une m'ôtoit l'honneur, l'autre a soif de mon sang;
Et, prenant toutes deux leur passion pour guide,
L'une fut impudique, et l'autre est parricide....
O ma fille! est-ce là le prix de mes bienfaits?

ÉMILIE.

Mon pere l'eût pareil de ceux qu'il vous a faits.

AUGUSTE.

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

ÉMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendresse:
Il fut votre tuteur, et vous son assassin,
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin.
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul differe,
Que votre ambition s'est immolé mon pere,
Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler,
A son sang innocent vouloit vous immoler.

LIVIE.

C'en est trop, Émilie, arrête et considere
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton pere;
Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave, et non de l'Empereur.
Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
Le Ciel nous en absout alors qu'il nous la donne;
Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste et l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable;
Quoi qu'il ait fait ou fasse, il est inviolable.
Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main,
Et jamais on n'a droit sur ceux du Souverain.

ÉMILIE.

Aussi dans le discours que vous venez d'entendre,
Je parlois pour l'aigrir, et non pour me défendre.
Punissez donc, Seigneur, ces criminels appas,
Qui de vos favoris font d'illustres ingrats!
Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres:
Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres;

Et je suis plus à craindre, et vous plus en danger,
Si j'ai l'amour ensemble et le sang à venger.

CINNA.

Que vous m'ayiez séduit, et que je souffre encore
D'être déshonoré par celle que j'adore!
Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer;
J'avois fait ce dessein avant que de l'aimer.
A mes plus saints desirs la trouvant inflexible,
Je crus qu'à d'autres soins elle seroit sensible;
Je parlai de son pere et de votre rigueur,
Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.
Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme!
Je l'attaquai par-là, par-là je pris son ame;
Dans mon peu de mérite elle me négligeoit,
Et ne put négliger le bras qui la vengeoit.
Elle n'a conspiré que par mon artifice;
J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

ÉMILIE.

Cinna, qu'oses-tu dire? Est-ce là me chérir,
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir?

CINNA.

Mourez; mais en mourant ne souillez point ma gloire.

ÉMILIE.

La mienne se flétrit, si César te veut croire.

CINNA.

Et la mienne se perd, si vous tirez à vous
Toute celle qui suit de si généreux coups.

ÉMILIE.

Eh bien! prends-en ta part, et me laisse la mienne;
Ce seroit l'affoiblir, que d'affoiblir la tienne:

La gloire et le plaisir, la honte et les tourmens,
Tout doit être commun entre de vrais amans....
Nos deux ames, Seigneur, sont deux ames Romaines;
Unissant nos desirs, nous unîmes nos haines.
De nos parens perdus le vif ressentiment
Nous apprit nos devoirs en un même moment:
En ce noble dessein nos cœurs se rencontrerent,
Nos esprits généreux ensemble le formerent;
Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas:
Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas.

AUGUSTE.

Oui, je vous unirai, couple ingrat et perfide,
Et plus mon ennemi qu'Antoine, ni Lépide:
Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez;
Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez,
Et que tout l'univers, sachant ce qui m'anime,
S'étonne du supplice aussi-bien que du crime.....
Mais enfin le Ciel m'aime, et ses bienfaits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.

SCENE III et derniere.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, ÉMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

Approche, seul ami que j'éprouve fidele.

MAXIME.

Honorez moins, Seigneur, une ame criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as su garantir;
C'est à toi que je dois et le jour et l'Empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis, connoissez mieux le pire.
Si vous régnez encor, Seigneur, si vous vivez,
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.
Un vertueux remords n'a point touché mon ame;
Pour perdre mon rival, j'ai découvert sa trame:
Euphorbe vous a feint que je m'étois noyé,
De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé.
Je voulois avoir lieu d'abuser Émilie,
Effrayer son esprit, la tirer d'Italie,
Et pensois la résoudre à cet enlévement,
Sous l'espoir du retour pour venger son amant.
Mais au lieu de goûter ces grossieres amorces,
Sa vertu combattue a redoublé ses forces;
Elle a lu dans mon cœur. Vous savez le surplus,

Et je vous en ferois des récits superflus.
Vous voyez le succès de mon lâche artifice ;
Si pourtant quelque grace est due à mon indice,
Faites périr Euphorbe au milieu des tourmens,
Et souffrez que je meure aux yeux de ces amans.
J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître,
Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître ;
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE.

En est-ce assez, ô Ciel ! et le sort pour me nuire
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers,
Je suis maître de moi comme de l'univers ;
Je le suis, je veux l'être. O siecles ! ô mémoire !
Conservez à jamais ma derniere victoire ;
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie ;
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,
Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée, ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;
Je t'en avois comblé, je t'en veux accabler.
Avec cette beauté que je t'avois donnée,
Reçois le Consulat pour la prochaine année...
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang,
Préferes-en la pourpre à celle de mon sang.

Apprends sur mon exemple à vaincre ta colere :
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un pere.

ÉMILIE.

Et je me rends, Seigneur, à ces hautes bontés ;
Je recouvre la vue auprès de leurs clartés.
Je connois mon forfait qui me sembloit justice ;
Et, ce que n'avoit pu la terreur du supplice,
Je sens naître en mon ame un repentir puissant,
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.
Le Ciel a résolu votre grandeur suprême,
Et pour preuve, Seigneur, je n'en veux que moi-même ;
J'ose avec vanité me donner cet éclat,
Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'État.
Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle :
Elle est morte, et ce cœur devient sujet fidele ;
Et, prenant désormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous servir succede à sa fureur.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je, après que nos offenses
Au lieu de châtimens trouvent des récompenses !
O vertu sans exemple ! ô clémence qui rend
Votre pouvoir plus juste, et mon crime plus grand !

AUGUSTE.

Cesse d'en retarder un oubli magnanime,
Et tous deux avec moi faites grace à Maxime :
Il nous a trahi tous ; mais ce qu'il a commis
Vous conserve innocens, et me rend mes amis....

(*A Maxime.*)

Reprends auprès de moi ta place accoutumée ;
Rentre dans ton crédit et dans ta renommée :

Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grace à son tour,
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, il a trop de justice;
Et je suis plus confus, Seigneur, de vos bontés,
Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappellée
Vous consacre une foi lâchement violée;
Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,
Que la chute du Ciel ne pourroit l'ébranler.
Puisse le grand moteur des belles destinées,
Pour prolonger vos jours, retrancher nos années!
Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous!

LIVIE.

Ce n'est pas tout, Seigneur, une céleste flamme
D'un rayon prophétique illumine mon ame.
Oyez ce que les Dieux vous font savoir par moi;
De votre heureux destin c'est l'immuable loi.
Après cette action vous n'avez rien à craindre:
On portera le joug désormais sans se plaindre,
Et les plus indomptés, renversant leurs projets,
Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets.
Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une si belle vie;
Jamais plus d'assassins, ni de conspirateurs:
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
Rome, avec une joie et sensible et profonde,

Se démet en vos mains de l'Empire du monde ;
Vos royales vertus lui vont trop enseigner
Que son bonheur consiste à vous faire régner.
D'une si longue erreur pleinement affranchie,
Elle n'a plus de vœux que pour la Monarchie :
Vous prépare déja des Temples, des Autels,
Et le Ciel une place entre les Immortels ;
Et la postérité dans toutes les Provinces,
Donnera votre exemple aux plus généreux Princes.

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure, et j'ose l'espérer.
Ainsi toujours les Dieux vous daignent inspirer.
Qu'on redouble demain les heureux sacrifices,
Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices ;
Et que vos conjurés entendent publier
Qu'Auguste a tout appris et veut tout oublier.

FIN.

EXAMEN DE CINNA.

Ce Poëme a tant d'illustres suffrages qui lui donnent le premier rang parmi les miens, que je me ferois trop d'importans ennemis si j'en disois du mal : je ne le suis pas assez de moi-même pour chercher des défauts où ils n'en ont point voulu voir, et accuser le jugement qu'ils en ont fait, pour obscurcir la gloire qu'ils m'en ont donnée. Cette approbation, si forte et si générale, vient sans doute de ce que la vraisemblance s'y trouve si heureusement conservée où la vérité lui manque, qu'il n'a jamais besoin de recourir au nécessaire. Rien n'y contredit l'Histoire, bien que beaucoup de choses y soient ajoutées ; rien n'y est violenté par les incommodités de la représentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu.

Il est vrai qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulier. La moitié de la Piece se passe chez Émilie, et l'autre dans le cabinet d'Auguste. J'aurois été ridicule si j'avois prétendu que cet Empereur délibérât avec Maxime et Cinna, s'il quitteroit l'Empire ou non, précisément dans la même place où ce dernier vient de rendre compte à Émilie de la conspiration qu'il a formée contre lui. C'est ce qui m'a fait rompre

la liaison des Scenes au quatrieme Acte, n'ayant pu me résoudre à faire que Maxime vînt donner l'alarme à Émilie de la conjuration découverte, au lieu même où Auguste en venoit de recevoir l'avis par son ordre, et dont il ne faisoit que sortir avec tant d'inquiétude et d'irrésolution. C'eût été une imprudence extraordinaire, et tout-à-fait hors du vraisemblable, de se présenter dans son cabinet un moment après qu'il lui avoit fait révéler le secret de cette entreprise, dont il étoit un des chefs, et porter la nouvelle de sa fausse mort. Bien loin de pouvoir surprendre Émilie par la peur de se voir arrêtée, c'eût été se faire arrêter lui-même, et se précipiter dans un obstacle invincible au dessein qu'il vouloit exécuter. Émilie ne parle donc pas où parle Auguste, à la réserve du cinquieme Acte; mais cela n'empêche pas qu'à considérer tout le Poëme ensemble, il n'ait son unité de lieu, puisque tout s'y peut passer, non-seulement dans Rome, ou dans un quartier de Rome, mais dans le seul palais d'Auguste, pourvu que vous y vouliez donner un appartement à Émilie, qui soit éloigné du sien.

Le compte que Cinna lui rend de sa conspiration, justifie ce que j'ai dit ailleurs; que, pour faire souffrir une narration ornée, il faut que celui qui la fait et celui qui l'écoute, aient l'esprit assez tranquille et s'y plaisent assez pour lui prêter toute la patience qui lui est nécessaire. Émilie a de la joie d'apprendre de la bouche de son amant avec quelle chaleur il a suivi ses intentions, et Cinna n'en a pas moins de lui pou-

voir donner de si belles espérances de l'effet qu'elle en souhaite ; c'est pourquoi, quelque longue que soit cette narration, sans interruption aucune, elle n'ennuie point. Les ornemens de Rhétorique dont j'ai tâché de l'enrichir, ne la font point condamner de trop d'artifice, et la diversité de ses figures ne fait point regretter le tems que j'y perds ; mais si j'avois attendu à la commencer, qu'Evandre eût troublé ces deux amans par la nouvelle qu'il leur apporte, Cinna eût été obligé de s'en taire ou de la conclure en six vers, et Émilie n'en eût pu supporter davantage.

Comme les vers de ma Tragédie d'Horace ont quelque chose de plus net et de moins guindé pour les pensées que ceux du Cid, on peut dire que ceux de cette Piece ont quelque chose de plus achevé que ceux d'Horace, et qu'enfin la facilité de concevoir le sujet, qui n'est ni trop chargé d'incidens, ni trop embarrassé de récits de ce qui s'est passé avant le commencement de la Piece, est une des causes sans doute de la grande approbation qu'elle a reçue. L'Auditeur aime à s'abandonner à l'action présente, et à n'être point obligé, pour l'intelligence de ce qu'il voit, de réfléchir sur ce qu'il a déja vu, et de fixer sa mémoire sur les premiers Actes, pendant que les derniers sont devant ses yeux. C'est l'incommodité des Pieces embarrassées, qu'en termes de l'Art on nomme *implexes*, par un mot emprunté du Latin, telles que sont Rodogune et Héraclius. Elle ne se rencontre pas dans les simples ; mais, comme celles-là ont sans doute besoin de plus d'es-

prit pour les imaginer, et de plus d'art pour les conduire, celles-ci n'ayant pas le même secours du côté du sujet, demandent plus de force de vers, de raisonnement, et de sentiment pour les soutenir.

FIN.

POLYEUCTE, MARTYR,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE,

PAR P. CORNEILLE.



A PARIS,
Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 13.

M. DCC. LXXXV.

A

LA REINE RÉGENTE.

MADAME,

QUELQUE connoissance que j'aie de ma foiblesse, quelque profond respect qu'imprime Votre Majesté dans les ames de ceux qui l'approchent, j'avoue que je me jette à ses pieds sans timidité et sans défiance, et que je me tiens assuré de lui plaire, parce que je suis assuré de lui parler de ce qu'elle aime le mieux. Ce n'est qu'une Piece de Théatre que je lui présente; mais qui l'entretiendra de Dieu : la dignité de la matiere

est si haute, que l'impuissance de l'Artisan ne la peut ravaler ; et votre ame Royale se plaît trop à cette sorte d'entretien, pour s'offenser des défauts d'un Ouvrage où elle rencontrera les déliçes de son cœur. C'est par-là, MADAME, que j'espere obtenir de Votre Majesté le pardon du long-tems que j'ai attendu à lui rendre cette sorte d'hommage. Toutes les fois que j'ai mis sur notre Scene des vertus morales ou politiques, j'en ai toujours cru les tableaux trop peu dignes de paroître devant elle, quand j'ai considéré qu'avec quelque soin que je les pusse choisir dans l'Histoire, et quelques ornemens dont l'artifice les pût enrichir, elle en voyoit de plus grands exemples dans elle-même. Pour rendre les choses proportionnées, il falloit aller à la plus haute espece, et n'entreprendre pas de rien offrir de cette nature à une Reine très-Chrétienne, et qui l'est beaucoup plus encore par ses actions que par son titre, à moins que de lui offrir un portrait des vertus Chrétiennes, dont

l'amour et la gloire de Dieu formassent les plus beaux traits, et qui rendît les plaisirs qu'elle y pourra prendre aussi propres à exercer sa piété, qu'à délasser son esprit. C'est à cette extraordinaire et admirable piété, MADAME, que la France est redevable des bénédictions qu'elle voit tomber sur les premieres armes de son Roi ; les heureux succès qu'elles ont obtenus en sont les rétributions éclatantes, et des coups du Ciel, qui répand abondamment sur tout le Royaume les récompenses et les graces que Votre Majesté a méritées. Notre perte sembloit infaillible, après celle de notre grand Monarque : toute l'Europe avoit déja pitié de nous, et s'imaginoit que nous nous allions précipiter dans un extrême désordre, parce qu'elle nous voyoit dans une extrême désolation ; cependant la prudence et les soins de Votre Majesté, les bons conseils qu'elle a pris, les grands courages pour les exécuter, ont agi si puissamment dans tous les besoins de l'Etat, que cette premiere année de sa Ré-

gence a non-seulement égalé les plus glorieuses de l'autre regne, mais a même effacé, par la prise de Thionville, le souvenir du malheur, qui devant ses murs avoit interrompu une si longue suite de victoires. Permettez que je me laisse emporter au ravissement que me donne cette pensée, et que je m'écrie dans ce transport :

Que vos soins, grande Reine, enfantent de miracles!
Bruxelles et Madrid en sont tout interdits ;
Et si notre Apollon me les avoit prédits,
J'aurois moi-même osé douter de ses oracles.

Sous vos commandemens on force tous obstacles ;
On porte l'épouvante aux cœurs les plus hardis ;
Et par des coups d'essai vos Etats aggrandis,
Des drapeaux ennemis font d'illustres spectacles.

La Victoire elle-même accourant à mon Roi,
Et mettant à ses pieds Thionville et Rocroi,
Fait retentir ces vers sur les bords de la Seine.

France, attends tout d'un regne ouvert en triomphant,
Puisque tu vois déja les ordres de ta Reine
Faire un foudre en tes mains des armes d'un enfant.

Il ne faut point douter que des commencemens si merveilleux ne soient soutenus par

des progrès encore plus étonnans. Dieu ne laisse point ses ouvrages imparfaits ; il les achevera, Madame, et rendra non-seulement la Régence de Votre Majesté, mais encore toute sa vie, un enchaînement continuel de prospérités. Ce sont les vœux de toute la France, et ce sont ceux que fait avec plus de zele,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant
et très-fidele serviteur et sujet,
CORNEILLE.

ABRÉGÉ DU MARTYRE DE SAINT POLYEUCTE,

Écrit par SIMÉON MÉTAPHRASTE, *et rapporté par* SURIUS.

L'INGÉNIEUSE tissure des fictions avec la vérité, où consiste le plus beau secret de la Poésie, produit d'ordinaire deux sortes d'effets, selon la diversité des esprits qui la voient. Les uns se laissent si bien persuader à cet enchaînement, qu'aussi-tôt qu'ils ont remarqué quelques événemens véritables, ils s'imaginent la même chose des motifs qui les font naître, et des circonstances qui les accompagnent : les autres, mieux avertis de notre artifice, soupçonnent de fausseté tout ce qui n'est pas de leur connoissance ; si bien que, quand nous traitons quelqu'Histoire écartée, dont ils ne trouvent rien dans leur souvenir, ils l'attribuent toute entiere

à l'effort de notre imagination, et la prennent pour une aventure de Roman.

L'un et l'autre de ces effets seroit dangereux en cette rencontre : il y va de la gloire de Dieu, qui se plaît dans celle de ses Saints, dont la mort si précieuse devant ses yeux ne doit pas passer pour fabuleuse devant ceux des hommes. Au lieu de sanctifier notre Théatre par sa Représentation, nous y profanerions la sainteté de leurs souffrances, si nous permettions que la crédulité des uns, et la défiance des autres, également abusés par ce mélange, se méprissent également en la vénération qui leur est due, et que les premiers la rendissent mal-à-propos à ceux qui ne la méritent pas, pendant que les autres la dénieroient à ceux à qui elle appartient.

Saint Polyeucte est un Martyr, dont, s'il m'est permis de parler ainsi, beaucoup ont plutôt appris le nom à la Comédie qu'à l'Eglise. Le Martyrologe Romain en fait mention sur le 13 Février ; mais en deux mots, suivant sa coutume. Baronius, dans ses Annales, n'en écrit qu'une ligne. Le seul Surius, ou plutôt Mosander, qui l'a augmenté dans les dernieres im-

pressions, en rapporte la mort assez au long, sur le 9 de Janvier; et j'ai cru qu'il étoit de mon devoir d'en mettre ici l'abrégé. Comme il a été à propos d'en rendre la Représentation agréable, afin que le plaisir pût en insinuer plus doucement l'utilité, et lui servir comme de véhicule pour la porter dans l'ame du Peuple, il est juste aussi de lui donner cette lumiere pour démêler la vérité d'avec ses ornemens, et lui faire reconnoître ce qui lui doit imprimer du respect comme Saint, et ce qui le doit seulement divertir, comme industrieux. Voici donc ce que ce dernier nous apprend.

Polyeucte et Néarque étoient deux Cavaliers étroitement liés ensemble d'amitié : ils vivoient en l'an 250, sous l'Empire de Décius; leur demeure étoit dans Mélitene, Capitale d'Arménie, leur Religion différente. Néarque étoit Chrétien, et Polyeucte suivoit encore la secte des Gentils; mais ayant toutes les qualités dignes d'un Chrétien, et une grande inclination à le devenir. L'Empereur ayant fait publier un Edit très-rigoureux contre les Chrétiens, cette publication donna un grand trouble à Néarque, non

par la crainte des supplices dont il étoit menacé, mais pour l'appréhension qu'il eut que leur amitié ne souffrît quelque séparation ou réfroidissement par cet Édit, vu les peines qui y étoient proposées à ceux de sa Religion, et les honneurs promis à ceux du parti contraire. Il en conçut un si profond déplaisir, que son ami s'en apperçut, et l'ayant obligé du lui en dire la cause, il prit de-là occasion de lui ouvrir son cœur : Ne craignez point, lui dit-il, que l'Édit de l'Empereur nous désunisse ; j'ai vu cette nuit le Christ que vous adorez : il m'a dépouillé d'une robe sale, pour me revêtir d'une autre toute lumineuse, et m'a fait monter sur un cheval ailé pour le suivre. Cette vision m'a résolu entiérement à faire ce qu'il y a longtems que je médite ; le seul nom de Chrétien me manque, et vous-même, toutes les fois que vous m'avez parlé de votre grand Messie, vous avez pu remarquer que je vous ai toujours écouté avec respect ; et quand vous m'avez lu sa vie et ses enseignemens, j'ai toujours admiré la sainteté de ses actions et de ses discours. O Néarque ! si je ne me croyois pas indigne

d'aller à lui sans être initié de ses mysteres, et avoir reçu la grace de ses sacremens, que vous verriez éclater l'ardeur que j'ai de mourir pour sa gloire, et le soutien de ses éternelles vérités! Néarque l'ayant éclairci sur l'illusion du scrupule où il étoit par l'exemple du bon Larron, qui en un moment mérita le Ciel, bien qu'il n'eût pas reçu le Baptême, aussi-tôt notre Martyr, plein d'une sainte ferveur, prend l'Edit de l'Empereur, crache dessus, et le déchire en morceaux qu'il jette au vent; et voyant des Idoles que le Peuple portoit sur les autels pour les adorer, il les arrache à ceux qui les portoient, les brise contre terre, et les foule aux pieds, étonnant tout le monde, et son ami même, par la chaleur de ce zele qu'il n'avoit pas espéré.

Son beau-pere Félix, qui avoit la commission de l'Empereur pour persécuter les Chrétiens, ayant vu lui-même ce qu'avoit fait son gendre, saisi de douleur de voir l'espoir et l'appui de sa famille perdus, tâche d'ébranler sa constance, premiérement par de belles paroles, ensuite par des menaces, enfin par des

coups

coups qu'il lui fait donner par ses bourreaux sur tout le visage ; mais, n'en ayant pu venir à bout, pour dernier effort il lui envoie sa fille Pauline, afin de voir si ses larmes n'auroient point plus de pouvoir sur l'esprit d'un mari, que n'avoient eu ses artifices et ses rigueurs. Il n'avance rien par-là ; au contraire, voyant que sa fermeté convertissoit beaucoup de Payens, il le condamne à perdre la tête. Cet arrêt fut exécuté sur l'heure ; et le saint Martyr, sans autre Baptême que de son sang, s'en alla prendre possession de la gloire que Dieu a promise à ceux qui renonceroient à eux-mêmes pour l'amour de lui.

Voilà en peu de mots ce qu'en dit Surius ; le songe de Pauline, l'amour de Sévere, le Baptême effectif de Polyeucte, le sacrifice pour la victoire de l'Empereur, la dignitê de Félix que je fais Gouverneur d'Arménie, la mort de Néarque, la conversion de Félix et de Pauline sont des inventions et des embellissemens de Théatre. La seule victoire de l'Empereur contre les Perses a quelque fondemenr dans l'histoire ; et, sans chercher d'autres Auteurs, elle est

rapportée par M. Coeffeteau dans son histoire Romaine ; mais il ne dit pas, ni qu'il leur imposa tribut, ni qu'il envoya faire des sacrifices de remercîment en Arménie.

Si j'ai ajouté ces incidens et ces particularités selon l'art, ou non, les Savans en jugeront : mon but ici n'est pas de les justifier ; mais seulement d'avertir le Lecteur de ce qu'il en peut croire.

NOTE

DES RÉDACTEURS.

Nous ne donnons point le Sujet de Polyeucte, parce que Corneille, en rapportant l'abrégé du martyre de ce Saint, a suffisamment fait connoître ce qu'il a cru devoir y ajouter pour en composer sa Tragédie.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR POLYEUCTE.

« QUAND on passe de Cinna à Polyeucte, on se trouve dans un monde tout différent. (Voltaire, Préface de Polyeucte, Edition de P. Corneille, avec des Commentaires.) Mais les grands Poëtes, ainsi que les grands Peintres savent traiter tous les sujets. C'est une chose assez connue que Corneille ayant lu la Tragédie de Polyeucte chez Madame de Rambouillet, où se rassembloient alors les esprits les plus cultivés, cette Piece fut condamnée d'une voix unanime, malgré l'intérêt qu'on prenoit à l'Auteur dans cette maison. Voiture fut député de toute l'assemblée pour engager Corneille à ne pas faire représenter cet ouvrage. Il est difficile de démêler ce qui put porter les hommes du royaume qui avoient le plus de goût et de lumieres à juger si singuliérement. Furent-ils persuadés

qu'un martyre ne pouvoit jamais réussir sur le Théatre ? c'étoit ne pas connoître le Peuple. Croyoient-ils que les défauts que leur sagacité leur faisoit remarquer, révolteroient le Public? c'étoit tomber dans la même erreur qui avoit trompé les Censeurs du Cid. Ils examinoient le Cid par l'exacte raison, et ils ne voyoient pas qu'au Spectacle on juge par sentiment. Pouvoient-ils ne pas sentir les beautés singulieres des rôles de Sévere et de Pauline? Ces beautés, d'un genre si neuf et si délicat, les alarmerent peut-être : ils purent craindre qu'une femme qui aimoit à la fois son amant et son mari, n'intéressât pas; et c'est précisément ce qui fit le succès de la Piece... Ce qui est étonnant, c'est que tous les chef-d'œuvres se suivoient d'année en année. Cinna fut joué au commencement de 1643, et Polyeucte à la fin. Il est vrai que Lopes de Véga, Garnier, Calderon composoient encore plus vîte : *stantes pede in uno;* mais quand on ne s'asservit à aucune regle, qu'on n'est gêné, ni par la rime, ni par la conduite, ni par aucune bienséance, il est plus

aisé de faire dix Tragédies, que de faire Cinna et Polyeucte. »

« La chute de la Tragédie de Sainte Catherine, de Pujet de la Serre, donna mauvaise opinion de Saint Polyeucte à l'hôtel de Rambouillet, le Cardinal de Richelieu le condamna comme le Cid. C'est ce que nous apprend l'Abbé Hédelin d'Aubignac, ennemi de Corneille, et qui croyoit être son maître. » Voltaire, commentaires sur Polyeucte, &c.

Voltaire a mis *Sainte Agnès* pour *Sainte Catherine*. La Tragédie de Sainte Agnès est de Troterel, et fut jouée en 1615, et celle de Sainte Catherine, de Pujet de la Serre, imprimée en 1643, avoit apparemment été jouée quelques années auparavant.

« Plusieurs personnes ont entendu dire au Marquis de Saint-Aulaire, mort à l'âge de cent ans, que l'hôtel de Rambouillet avoit condamné le songe de Pauline. On disoit que dans une Piece chrétienne, ce songe est envoyé par Dieu même; et que, dans ce cas, Dieu qui a en vue la conversion de Pauline, doit faire servir ce

songe à cette même conversion ; mais qu'au contraire, il semble uniquement fait pour inspirer à Pauline de la haine contre les Chrétiens ; qu'elle voit des Chrétiens qui assassinent son mari, et qu'elle devoit voir tout le contraire. Ce qu'on pourroit encore reprocher à ce songe, c'est qu'il ne sert de rien dans la Piece ; ce n'est qu'un morceau de déclamation : il n'en est pas ainsi du songe d'Athalie, envoyé exprès par le Dieu des Juifs, il fait entrer Athalie dans le Temple, pour lui faire rencontrer ce même enfant qui lui est apparu pendant la nuit, et lui faire amener l'enfant même, le nœud et le dénouement de la Piece. Un pareil songe est à-la-fois sublime, vraisemblable, intéressant et nécessaire. Celui de Pauline est à la vérité un peu hors d'œuvre ; la Piece peut s'en passer. L'ouvrage seroit sans doute meilleur, s'il y avoit le même art que dans Athalie ; mais si ce songe de Pauline est une moindre beauté, ce n'est point du tout un défaut choquant : il y a de l'intérêt et du pathétique... S'il n'a pas l'extrême mérite de celui d'Athalie, qui fait le nœud de la Piece, il a celui de Camille (dans les Ho-

races,) il prépare..... On fait souvent des critiques judicieuses qui subsistent ; mais l'ouvrage qu'elles attaquent subsiste aussi. » *Ibidem.*

« C'est une tradition que tout l'hôtel de Rambouillet, et particuliérement l'Evêque de Vence, Godeau, condamnerent l'entreprise de Polyeucte, de renverser les autels des faux Dieux. On disoit que c'est un zele imprudent ; que plusieurs Evêques et plusieurs Synodes avoient expressément défendu ces attentats contre l'ordre et les loix ; qu'on refusoit même la communion aux Chrétiens qui, par des témérités pareilles, avoient exposé l'Eglise entiere aux persécutions. On ajoutoit que Polyeucte et même Pauline auroient intéressé bien davantage, si Polyeucte avoit simplement refusé d'assister au sacrifice idolâtre, fait en l'honneur de Sévere. Ces réflexions paroissent judicieuses ; mais il me paroît aussi que le Spectateur pardonne à Polyeucte son imprudence, comme celle d'un jeune homme pénétré d'un zele ardent, que le Baptême fortifie en lui : il n'examine pas si ce zele est selon la science. Au Théatre, on se prête toujours aux sentimens

naturels des personnages : on devient enthousiaste avec Polyeucte, inflexible avec *Horace*, tendre avec *Chimene*. Le Dialogue est vif et il entraîne. » *Ibidem.*

« L'extrême beauté du rôle de Sévere, la situation piquante de Pauline, sa scene admirable avec Sévere, au quatrieme acte, assurent à cette Piece un succès éternel. Non-seulement elle enseigne la vertu la plus pure, mais la dévotion et la perfection du Christianisme. Polyeucte et Athalie sont la condamnation éternelle de ceux qui, par une jalousie secrette, voudroient proscrire un Art sublime, dont les beautés n'effacent que trop leurs Ouvrages. Ils sentent combien cet Art est au-dessus du leur. Ne pouvant y atteindre, ils le veulent proscrire, et, par une injustice aussi absurde que barbare, ils confondent Tabarin et Guillot Gorju, avec Saint Polyeucte et le Grand-Prêtre Joad. Dacier, dans ses Remarques sur la Poétique d'Aristote, prétend que Polyeucte n'est pas propre au Théatre, parce que ce personnage n'excite ni la pitié, ni la crainte : il attribue tout le succès à Sévere et à Pauline. Cette opinion est assez générale;

mais il faut avouer aussi qu'il y a de très-beaux traits dans le rôle de Polyeucte, et qu'il a fallu un très-grand génie pour manier un sujet si difficile. » *Ibidem.*

« Quoique Cinna eût porté la Tragédie à son plus haut point, (Parfaict, Histoire du Théatre François, tome sixieme, page 121 et suivantes) on peut dire cependant que Polyeucte a eu plus de réussite, et a produit un plus grand effet au Théatre. Le Cid, ouvrant une carriere nouvelle, l'avoit rendu l'amusement le plus honnête des gens d'esprit et de goût; Cinna l'éleva au-dessus de la portée des Critiques, et Polyeucte réunit les suffrages des personnes pieuses et des connoisseurs.... L'exposition, le plan et la conduite de cette Piece sont admirables. Si l'on examine les caracteres en particulier, quelle grandeur d'ame et quelle noblesse ne voit-on pas dans le rôle de Sévere? Quelle vertu et quels sentimens dans celui de Pauline? (1) Quelle

(1) La Marquise de Sévigné (Lettre du 28 Août 1680) rapporte que Madame la Dauphine disoit, en admirant Pauline: « Eh bien! voilà la plus honnête femme du monde, qui n'aime point du tout son mari! »

constance dans Polyeucte ? Le personnage de Félix n'est pas si brillant ; mais il étoit nécessaire à l'Auteur.... C'est cependant cette Piece, que l'Hôtel de Rambouillet avoit unanimement désapprouvée, qui a accrédité de plus en plus le Spectacle, et fait considérer les Comédiens sur un ton différent qu'on n'avoit fait jusqu'alors. On peut même présumer que ce motif, joint à la conduite plus réglée des Acteurs, détermina Louis XIII, qui les protégeoit, à leur accorder un Arrêt très-favorable, en datte du 16 Avril 1641, où il est dit : *En cas que les Comédiens reglent tellement les actions du Théatre, qu'elles soient du tout exemptes d'impureté ; Nous voulons que leur exercice, qui peut innocemment divertir nos Peuples de diverses occupations mauvaises, ne puisse leur être imputé à blâme, ni préjudicier à leur réputation dans le commerce public ; ce que nous faisons, afin que le desir qu'ils auront d'éviter le reproche qu'on leur a fait jusqu'ici, leur donne autant de sujet de se contenir dans les termes de leur devoir des représentations publiques qu'ils feront, que la crainte des peines qui leur seroient inévita-*

bles, s'ils contrevenoient à la présente déclaration, &c. »

« Les Comédiens refuserent d'abord de jouer Polyeucte. (Apparamment à cause du jugement qu'en avoit porté l'Hôtel de Rambouillet.) Corneille se vit tellement découragé, que le Public fut à la veille d'être privé pour jamais de ce chef-d'œuvre. Cependant il donna son manuscrit à un vieux Comédien, que l'Editeur de Corneille, Antoine Joli, dit être Hauteroche, ce qui est impossible; mais que le Chevalier de Mouhy, dans son Histoire du Théatre François, a plus de raison de croire être La Roque. Quoi qu'il en soit, le Comédien jetta le manuscrit sur le ciel d'un lit, où il fut oublié pendant dix-huit mois. Un valet, en nettoyant, par hasard, le baldaquin, sauva Polyeucte. La Roque engagea ses camarades à lire cette Piece, et la Comédie assemblée prouva, dans cette occasion, qu'elle se connoissoit mieux en vrais talens que tous les merveilleux de l'Hôtel de Rambouillet. » Histoire du Théatre François, par le Chevalier de Mouhy, tome premier, page 285; et Anecdotes dramatiques,

dramatiques, tome second, page 84 et suivantes.

« Dans la premiere édition de cette Tragédie, on trouve ces quatre vers, du rôle de Sévere, à la fin de la derniere scene du quatrieme acte, en parlant des nouvelles maximes des Chrétiens :

» Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
» Ne sont qu'inventions de sages politiques,
» Pour contenir le peuple, ou bien pour l'émouvoir,
» Et dessus sa foiblesse affermir leur pouvoir, &c.

Quoique ces vers n'expriment que le doute vague d'un Payen à qui les extravagances de sa Religion rendoient suspectes toutes les autres Religions, et qui n'avoit aucune connoissance des preuves évidentes de la nôtre, Corneille s'est reproché plusieurs fois, et avec raison, de les avoir fait imprimer. On sait, de bonne part, que, malgré la délicatesse de sa conscience, il sentit trop tard que son intention pouvoit être mal interprétée. Il seroit à souhaiter que ceux qui courent la même carriere que ce grand homme, voulussent le prendre pour modele dans sa délicatesse de penser sur tout ce qui pourroit servir à corrompre la foi.... Polyeucte est la Piece qui com-

mença à accréditer le Spectacle aux yeux mêmes des personnes scrupuleuses. » Avertissement de l'édition de P. Corneille, par Joli, tome premier, *in*-12, 1747; et Anecdotes dramatiques, &c.

Parfaict rapporte ce Sonnet adressé à Corneille, par d'Alibray, à l'occasion de Polyeucte.

« Honte du tems passé, merveille de notre âge,
» Exemple inimitable à la postérité,
» Il ne te restoit plus qu'à faire un saint Ouvrage,
» Pour te mieux assurer de l'immortalité.

» Tu l'as fait, cher Corneille, et sans apprentissage,
» Ce chef-d'œuvre qu'en vain d'autres avoient tenté;
» Aux yeux mêmes du Ciel tu rends la scene sage,
» Et la fais, sans dégoût, parler de piété.

» Toi seul as rencontré cet Art si souhaité,
» Qui sait mettre l'utile avec le délectable :
» Polyeucte à la fois nous charme et nous instruit.

» Il rallume en nos cœurs une foi refroidie,
» Et dans les saints discours on ne fait point de fruit,
» Ou bien l'on en doit faire à voir ta Tragédie. »

« Dans le quatrieme acte de Polyeucte, à la fin de la derniere scene, où Sévere, frappé de l'unité de Dieu, découvre à Fabian, son Con-

fident, ses doutes sur la Religion Payenne, qui admet plusieurs Divinités à la fois, lorsque Baron étoit prêt à réciter ce vers :

» Nous en avons beaucoup, pour être de vrais Dieux ;

il s'approchoit de Fabian, comme une personne qui craint d'être entendue ; et, pour obliger ce Confident à ne pas perdre un mot de la fin du discours, il lui mettoit une main sur l'épaule, avant de prononcer ce vers. L'habitude où les Acteurs étoient, avant lui, de gesticuler beaucoup et de chanter en déclamant, fit d'abord regarder ce geste, et quelques autres que Baron employoit dans la Tragédie, comme trop voisins de la familiarité. Mais c'est par ce moyen que son jeu avoit atteint cette aimable vérité qui le distinguoit si fort de ses camarades. »

« Lorsque Sévere, après la mort de Polyeucte, dit à Félix et à Pauline :

» Servez-bien votre Dieu, servez votre Monarque, &c.

Baron, habile à deviner ce que les Auteurs ne disoient pas, mais qu'ils vouloient ou sembloient vouloir dire, prononçoit les dernieres paroles

d'une maniere fort différente de celle dont il prononçoit les premieres. Il passoit légérement sur le premier hémistiche, et il appuyoit fortement sur l'autre. Il annonçoit par un geste fin et par une inflexion adroite, combien le dévouement pour le service du Souverain lui paroissoit un point plus capital que l'exacte observation du Christianisme. » Anecdotes dramatiques, &c.

POLYEUCTE,

MARTYR;

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE;

Représentée en 1640.

PERSONNAGES.

FÉLIX, Sénateur Romain, Gouverneur d'Arménie.

POLYEUCTE, Seigneur Arménien, Gendre de Félix.

SÉVERE, Chevalier Romain, Favori de l'Empereur Décie.

NÉARQUE, Seigneur Arménien, Ami de Polyeucte.

PAULINE, Fille de Félix, et Femme de Polyeucte.

STRATONICE, Confidente de Pauline.

ALBIN, Confident de Félix.

FABIAN, Domestique de Sévere.

CLÉON, Domestique de Félix.

TROIS GARDES.

La Scene est à Mélitene, Capitale d'Arménie, dans le Palais de Félix.

POLYEUCTE, MARTYR, TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

Quoi ! vous vous arrêtez aux songes d'une femme !
De si foibles sujets troublent cette grande ame !
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé,
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé !

POLYEUCTE.

Je sais ce qu'est un songe, et le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit,
Forme de vains objets que le réveil détruit.
Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme;
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'ame,

Quand après un long-tems qu'elle a su nous charmer ;
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline, sans raison dans la douleur plongée,
Craint et croit déja voir ma mort qu'elle a songée.
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais,
Et tâche à m'empêcher de sortir du palais.
Je méprise sa crainte, et je cede à ses larmes :
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes ;
Et mon cœur attendri, sans être intimidé,
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.
L'occasion, Néarque, est-elle si pressante,
Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante ?
Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui ;
Nous le pourrons demain aussi-bien qu'aujourd'hui.

NÉARQUE.

Avez-vous cependant une pleine assurance
D'avoir assez de vie ou de persévérance ;
Et Dieu qui tient votre ame et vos jours dans sa main,
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain ?
Il est toujours tout juste et tout bon ; mais sa grace
Ne descend pas toujours avec même efficace.
Après certains momens que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénetrent les cœurs ;
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare :
Le bras qui la versoit en devient plus avare ;
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien,
Tombe plus rarement, ou n'opere plus rien.
Celle qui vous pressoit de courir au Baptême,
Languissante déja, cesse d'être la même ;

Et, pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouir,
Sa flamme se dissipe et va s'évanouir.

POLYEUCTE.

Vous me connoissez mal; la même ardeur me brûle,
Et le desir s'accroît, quand l'effet se recule.
Ces pleurs que je regarde avec un œil d'époux,
Me laissent dans le cœur aussi Chrétien que vous;
Mais pour en recevoir le sacré caractere,
Qui lave nos forfaits dans une eau salutaire,
Et qui, purgeant notre ame et décillant nos yeux,
Nous rend le premier droit que nous avions aux cieux,
Bien que je le préfere aux grandeurs d'un Empire,
Comme le bien suprême et le seul où j'aspire,
Je crois, pour satisfaire un juste et saint amour,
Pouvoir un peu remettre et différer d'un jour.

NÉARQUE.

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse;
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse.
Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler,
Quand il ne les peut rompre, il pousse à reculer.
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre;
Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelque autre;
Et ce songe rempli de noires visions,
N'est que le coup d'essai de ses illusions.
Il met tout en usage et priere et menace:
Il attaque toujours, et jamais ne se lasse;
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu,
Et que ce qu'on differe est à demi rompu.
Rompez ces premiers coups, laissez pleurer Pauline.

Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine!
Qui regarde en arriere, et douteux en son choix,
Lorsque sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour se donner à lui, faut-il n'aimer personne?

NÉARQUE.

Nous pouvons tout aimer: il le souffre, il l'ordonne;
Mais, à vous dire tout, ce Seigneur des Seigneurs
Veut le premier amour et les premiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,
Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même;
Négliger pour lui plaire et femme, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite
Qui vous est nécessaire et que je vous souhaite!
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit servir l'Etat quand on nous persécute,
Qu'aux plus âpres tourmens un Chrétien est en butte,
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point. La pitié qui me blesse
Sied bien aux plus grands cœurs et n'a point de foiblesse.
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort:
Tel craint de le fâcher, qui ne craint pas la mort;
Et, s'il faut affronter les plus cruels supplices,
Y trouver des appas, en faire mes délices,
Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faisant Chrétien.

NÉARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque;
Je brûle d'en porter la glorieuse marque.
Mais Pauline s'afflige, et ne peut consentir,
Tant ce songe la trouble, à me laisser sortir.

NÉARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes;
Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes,
Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un si cher époux.
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

Apaisez donc sa crainte,
Et calmez la douleur dont son ame est atteinte.
Elle revient.

NÉARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NÉARQUE.

Il le faut.
Fuyez un ennemi qui sait votre défaut,
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue,
Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut.

SCÈNE II.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

Adieu, Pauline, adieu ;
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie ?
Y va-t-il de l'honneur ? y va-t-il de la vie ?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel est donc ce secret ?

POLYEUCTE.

Vous le saurez un jour : je vous quitte à regret ;
Mais, enfin, il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez ?

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Le Ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même ;
Mais...

PAULINE.

Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir !
Vous avez des secrets que je ne puis savoir !

Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hyménée,
Donnez à mes soupirs cette seule journée.

POLYEUCTE.

Un songe vous fait peur !

PAULINE.

Ses présages sont vains,
Je le sais ; mais, enfin, je vous aime et je crains.

POLYEUCTE.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.
Adieu. Vos pleurs sur moi prennent trop de puissance ;
Je sens déja mon cœur prêt à se révolter,
Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

(*Polyeucte et Néarque sortent.*)

SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Va, néglige mes pleurs, cours et te précipite
Au-devant de la mort que les Dieux m'ont prédite.
Suis cet agent fatal de tes mauvais destins,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins...
Tu vois, ma Stratonice, en quel siecle nous sommes :
Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes !
Voilà ce qui nous reste, et l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre et des vœux qu'on nous fait !
Tant qu'ils ne sont qu'amans, nous sommes souveraines,

Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de Reines ;
Mais après l'hyménée, ils sont Rois à leur tour.

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour.
S'il ne vous traite ici d'entiere confidence,
S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence.
Sans vous en affliger, présumez avec moi
Qu'il est plus à propos qu'il vous cele pourquoi ;
Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.
Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose,
Qu'il soit quelquefois libre, et ne s'abaisse pas
A nous rendre toujours compte de tous ses pas.
On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes traverses ;
Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses,
Et la loi de l'hymen qui vous tient assemblés,
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine :
Il est Arménien, et vous êtes Romaine ;
Et vous pouvez savoir que nos deux Nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions.
Un songe en notre esprit passe pour ridicule ;
Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupule ;
Mais il passe dans Rome, avec autorité,
Pour fidele miroir de la fatalité.

PAULINE.

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,
Je crois que ta frayeur égaleroit la mienne,
Si de telles horreurs t'avoient frappé l'esprit,
Si je t'en avois fait seulement le récit.

STRATONICE.

A raconter ses maux, souvent on les soulage.

PAULINE.

Ecoute.... Mais il faut te dire davantage,
Et que, pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu saches ma foiblesse et mes autres amours.
Une femme d'honneur peut avouer sans honte
Ces surprises des sens que la raison surmonte;
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu,
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.
Dans Rome où je naquis, ce malheureux visage
D'un Chevalier Romain captiva le courage:
Il s'appelloit Sévere.... Excuse les soupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes desirs.

STRATONICE.

Est-ce lui qui naguere, aux dépens de sa vie,
Sauva des ennemis votre Empereur Décie?
Qui leur tira mourant la victoire des mains,
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains?
Lui qu'entre tant de morts immolés à son maître,
On ne put rencontrer ou du moins reconnoître?
A qui Décie, enfin, pour des exploits si beaux,
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux?

PAULINE.

Hélas! c'étoit lui-même, et jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur, ni vu plus honnête homme.
Puisque tu le connois, je ne t'en dirai rien:
Je l'aimai, Stratonice; il le méritoit bien.
Mais que sert le mérite où manque la fortune?
L'un étoit grand en lui, l'autre foible et commune:

Trop invincible obstacle, et dont trop rarement
Triomphe auprès d'un pere un vertueux amant.

STRATONICE.

La digne occasion d'une rare constance !

PAULINE.

Dis plutôt d'une indigne et folle résistance ;
Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir,
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.
Parmi ce grand amour que j'avois pour Sévere,
J'attendois un époux de la main de mon pere.
Toujours prête à le prendre ; et jamais ma raison
N'avoua de mes yeux l'aimable trahison.
Il possédoit mon cœur, mes desirs, ma pensée ;
Je ne lui cachois point combien j'étois blessée :
Nous soupirions ensemble et pleurions nos malheurs ;
Mais au lieu d'espérance il n'avoit que des pleurs ;
Et, malgré des soupirs si doux, si favorables,
Mon pere et mon devoir étoient inexorables.
Enfin, je quittai Rome et ce parfait amant,
Pour suivre ici mon pere en son gouvernement ;
Et lui, désespéré, s'en alla dans l'armée
Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.
Le reste, tu le sais : mon abord en ces lieux,
Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux ;
Et, comme il est ici le chef de la noblesse,
Mon pere fut ravi qu'il me prît pour maîtresse,
Et par son alliance il se crut assuré
D'être plus redoutable et plus considéré.
Il approuva sa flamme et conclut l'hyménée ;
Et moi, comme à son lit je me vis destinée,

Je donnai par devoir à son affection
Tout ce que l'autre avoit par inclination.
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte,
Dont en ce triste jour tu me vois l'ame atteinte.

STRATONICE.

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez;
Mais quel songe après tout tient vos sens alarmés?

PAULINE.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévere,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colere.
Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux;
Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire
Qui retranchant sa vie, assurent sa mémoire:
Il sembloit triomphant, et tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue:
« Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,
» Ingrate! m'a-t-il dit, et ce jour expiré,
» Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
A ces mots j'ai frémi, mon ame s'est troublée;
Ensuite des Chrétiens une impie assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jetté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai reclamé mon pere:
Hélas! c'est de tout point ce qui me désespere;
J'ai vu mon pere même, un poignard à la main,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein.
Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images;
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages:

Je ne sais ni comment, ni quand ils l'ont tué;
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.
Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

Il est vrai qu'il est triste;
Mais il faut que votre ame à ces frayeurs résiste.
La vision de soi peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juste terreur.
Pouvez-vous craindre un mort? pouvez-vous craindre un pere
Qui chérit votre époux, que votre époux révere,
Et dont le juste choix vous a donnée à lui
Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui?

PAULINE.

Il m'en a dit autant, et rit de mes alarmes;
Mais je crains des Chrétiens les complots et les charmes,
Et que sur mon époux leur troupeau ramassé
Ne venge tant de sang que mon pere a versé.

STRATONICE.

Leur secte est insensée, impie et sacrilége,
Et dans son sacrifice use de sortilége;
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels:
Elle n'en veut qu'aux Dieux, et non pas aux mortels.
Quelque sévérité que sur eux on déploie,
Ils souffrent sans murmure, et meurent avec joie;
Et depuis qu'on les traite en criminels d'État,
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE.

Tais-toi, mon pere vient.

SCENE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Ma fille, que ton songe
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge !
Que j'en crains les effets qui semblent s'approcher !

PAULINE.

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher ?

FÉLIX.

Sévere n'est point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait sa vie ?

FÉLIX.

Il est le favori de l'Empereur Décie.

PAULINE.

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenoit permis.
Le destin aux grands cœurs, si souvent mal propice,
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FÉLIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient !

FÉLIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en est trop.... Mais comment le pouvez-vous savoir?

FÉLIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne:
Un gros de courtisans en foule l'accompagne,
Et montre assez quel est son rang et son crédit....
Mais, Albin, redis-lui ce que ses gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous savez quelle fut cette grande journée
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,
Où l'Empereur captif, par sa main dégagé,
Rassura son parti déja découragé,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre:
Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son ombre,
Après qu'entre les morts on ne le put trouver;
Le Roi de Perse aussi l'avoit fait enlever.
Témoin de ses hauts faits et de son grand courage,
Ce Monarque en voulut connoître le visage;
On le mit dans sa tente, où, tout percé de coups,
Tout mort qu'il paroissoit, il fit mille jaloux.
Là bientôt il montra quelque signe de vie:
Ce Prince généreux en eut l'ame ravie;
Et sa joie, en dépit de son dernier malheur,
Du bras qui le causoit honora la valeur.
Il en fit prendre soin, la cure en fut secrete;
Et comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite,
Il offrit dignités, alliance, trésors,
Et pour gagner Sévere il fit cent vains efforts.
Après avoir comblé ses refus de louange,
Il envoie à Décie en proposer l'échange,

Et soudain l'Empereur transporté de plaisir,
Offre au Perse son frere et cent chefs à choisir.
Ainsi revint au camp le valeureux Sévere
De sa haute vertu recevoir le salaire;
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat et nous sommes surpris;
Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire:
Lui seul rétablit l'ordre et gagne la victoire;
Mais si belle et si pleine, et par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut et nous faisons la paix.
L'Empereur qui lui montre une amour infinie,
Après ce grand succès l'envoie en Arménie:
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,
Et par un sacrifice en rendre hommage aux Dieux.

FÉLIX.

O ciel! en quel état ma fortune est réduite!

ALBIN.

Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite,
Et j'ai couru, Seigneur, pour vous y disposer.

FÉLIX.

Ah! sans doute, ma fille, il vient pour t'épouser.
L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose:
C'est un prétexte faux dont l'amour est la cause.

PAULINE.

Cela pourroit bien être; il m'aimoit chérement.

FÉLIX.

Que ne permettra-t-il à son ressentiment!
Et jusques à quel point ne porte sa vengeance
Une juste colere avec tant de puissance?
Il nous perdra, ma fille.

PAULINE.

Il est trop généreux.

FÉLIX.

Tu veux flatter en vain un pere malheureux ;
Il nous perdra, ma fille.... Ah ! regret qui me tue,
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue !...
Ah ! Pauline, en effet tu m'as trop obéi ;
Ton courage étoit bon, ton devoir l'a trahi :
Que ta rébellion m'eût été favorable !
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable !
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnoit sur lui ;
Ménage en ma faveur l'amour qui le possede,
Et d'où provient mon mal, fais sortir le remede.

PAULINE.

Moi ! moi, que je revoie un si puissant vainqueur,
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur !
Mon pere, je suis femme, et je sais ma foiblesse ;
Je sens déja mon cœur qui pour lui s'intéresse,
Et poussera sans doute, en dépit de ma foi,
Quelque soupir indigne et de vous et de moi :
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Rassure un peu ton ame.

PAULINE.

Il est toujours aimable, et je suis toujours femme ;
Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu,
Je n'ose m'assurer de toute ma vertu :
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Il faut le voir, ma fille,
Ou tu trahis ton pere et toute ta famille.

PAULINE.

C'est à moi d'obéir, puisque vous commandez;
Mais voyez les périls où vous me hasardez.

FÉLIX.

Ta vertu m'est connue.

PAULINE.

Elle vaincra sans doute;
Ce n'est pas le succès que mon ame redoute:
Je crains ce dur combat, et ces troubles puissans
Que fait déja chez moi la révolte des sens.
Mais puisqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,
Souffrez que je me puisse armer contre moi-même;
Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FÉLIX.

Jusqu'au devant des murs je vais le recevoir.
Rappelle cependant tes forces étonnées,
Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

PAULINE.

Oui, je vais de nouveau dompter mes sentimens,
Pour servir de victime à vos commandemens.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SÉVERE, FABIAN.

SÉVERE.

Cependant que Félix donne ordre au sacrifice,
Pourrai-je prendre un tems à mes vœux si propice?
Pourrai-je voir Pauline, et rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux Dieux?
Je ne t'ai point célé que c'est ce qui m'amene;
Le reste est un prétexte à soulager ma peine.
Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez, Seigneur.

SÉVERE.

Ah! quel comble de joie!
Cette chere beauté consent que je la voie!
Mais ai-je sur son ame encor quelque pouvoir?
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir?
Quel trouble, quel transport lui cause ma venue!
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue?
Car je voudrois mourir plutôt que d'abuser

Des Lettres de faveur que j'ai pour l'épouser ;
Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle :
Jamais à ses desirs mon cœur ne fut rebelle ;
Et si mon mauvais sort avoit changé le sien,
Je me vaincrois moi-même et ne prétendrois rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire.

SÉVERE.

D'où vient que tu frémis et que ton cœur soupire ?
Ne m'aime-t-elle plus ? Eclaircis-moi ce point.

FABIAN.

M'en croirez-vous, Seigneur ? ne la revoyez point ;
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses :
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses ;
Et, dans ce haut degré de puissance et d'honneur,
Les plus Grands y tiendront votre amour à bonheur.

SÉVERE.

Qu'à des pensers si bas mon ame se ravale !
Que je tienne Pauline à mon sort inégale !
Elle en a mieux usé : je la dois imiter ;
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la, Fabian, ton discours m'importune :
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune ;
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement,
En cherchant une mort digne de son amant.
Ainsi ce rang est sien, cette faveur est sienne,
Et je n'ai rien, enfin, que d'elle je ne tienne.

FABIAN.

Non ; mais, encore un coup, ne la revoyez point.

SÉVERE.

Ah ! c'en est trop ; enfin, éclaircis-moi ce point.
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée ?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire : elle est...

SÉVERE.

Quoi ?

FABIAN.

Mariée.

SÉVERE.

Soutiens-moi, Fabian, ce coup de foudre est grand,
Et frappe d'autant plus, que plus il me surprend.

FABIAN.

Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage ?

SÉVERE.

La constance est ici d'un difficile usage :
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur,
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur ;
Et quand d'un feu si beau les ames sont éprises,
La mort les trouble moins que de telles surprises.
Je ne suis plus à moi quand j'entends ce discours.
Pauline est mariée !

FABIAN.

Oui, depuis quinze jours,
Polyeucte, un Seigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de son hymen la douceur infinie.

SÉVERE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix ;
Polyeucte a du nom, et sort du sang des Rois.

Foibles soulagemens d'un malheur sans remede !
Pauline ! je verrai qu'un autre vous possede !
  O Ciel ! qui, malgré moi, me renvoyez au jour !
O sort ! qui redonniez l'espoir à mon amour !
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée,
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée !...
  Voyons-la toutefois, et dans ce triste lieu
Achevons de mourir en lui disant adieu.
Que mon cœur, chez les morts emportant son image,
De son dernier soupir puisse lui faire hommage.

FABIAN.

Seigneur, considérez...

SÉVERE.

Tout est considéré ;
Quel désordre peut craindre un cœur désespéré ?
N'y consent-elle pas ?

FABIAN.

Oui, Seigneur ; mais...

SÉVERE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SÉVERE.

Eh ! ce n'est pas un mal que je veuille guérir !
Je ne veux que la voir, soupirer et mourir !

FABIAN.

Vous vous échapperez sans doute en sa présence :
Un amant qui perd tout, n'a plus de complaisance.
Dans un tel entretien il suit sa passion,
Et ne pousse qu'injure et qu'imprécation.

SÉVERE.

Juge autrement de moi, mon respect dure encore;
Tout violent qu'il est, mon désespoir l'adore.
Quels reproches aussi peuvent m'être permis?
De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis?
Elle n'est point parjure, elle n'est point légere:
Son devoir m'a trahi, mon malheur et son pere;
Mais son devoir fut juste, et son pere eut raison.
J'impute à mon malheur toute la trahison.
Un peu moins de fortune et plutôt arrivée,
Eût gagné l'un par l'autre, et me l'eût conservée;
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir.
Laisse-la-moi donc voir, soupirer et mourir!

FABIAN.

Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême,
Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.
Elle a craint comme moi ces premiers mouvemens,
Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amans,
Et dont la violence excite assez de trouble,
Sans que l'objet présent l'irrite et le redouble.

SÉVERE.

Fabian, je la vois.

FABIAN.

Seigneur, souvenez-vous....

SÉVERE.

Hélas! elle aime un autre! un autre est son époux!

SCENE VI.

SÉVERE, PAULINE, STRATONICE, FABIAN.

PAULINE.

Oui, je l'aime, Sévere, et n'en fais point d'excuse:
Que toute autre que moi vous flatte et vous abuse;
Pauline a l'ame noble, et parle à cœur ouvert.
Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd:
Si le Ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
A vos seules vertus je me serois donnée;
Et toute la rigueur de votre premier sort
Contre votre mérite eût fait un vain effort.
Je découvrois en vous d'assez illustres marques
Pour vous préférer même aux plus heureux Monarques;
Mais, puisque mon devoir m'imposoit d'autres loix,
De quelque amant pour moi que mon pere eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne,
Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurois vu, quand je l'aurois haï,
J'en aurois soupiré, mais j'aurois obéi,
Et sur mes passions ma raison souveraine
Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine.

SÉVERE.

Que vous êtes heureuse, et qu'un peu de soupirs
Fait un aisé remede à tous vos déplaisirs!
Ainsi, de vos desirs toujours Reine absolue,
Les plus grands changemens vous trouvent résolue.

De la plus forte ardeur vous portez vos esprits
Jusqu'à l'indifférence, et peut-être au mépris ;
Et votre fermeté fait succéder sans peine
La faveur au dédain, et l'amour à la haine.
Qu'un peu de votre humeur ou de votre vertu
Soulageroit les maux de ce cœur abattu !
Un soupir, une larme à regret répandue
M'auroit déja guéri de vous avoir perdue,
Ma raison pourroit tout sur l'amour affoibli,
Et de l'indifférence iroit jusqu'à l'oubli ;
Et mon feu désormais se réglant sur le vôtre,
Je me tiendrois heureux entre les bras d'un autre.
O trop aimable objet qui m'avez trop charmé !
Est-ce-là comme on aime, et m'avez-vous aimé ?

PAULINE.

Je vous l'ai trop fait voir, Seigneur, et si mon ame
Pouvoit bien étouffer les restes de sa flamme,
Dieux, que j'éviterois de rigoureux tourmens !
Ma raison, il est vrai, dompte mes sentimens ;
Mais quelque autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y regne pas, elle les tyrannise ;
Et quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition.
Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte :
Votre mérite est grand, si ma raison est forte ;
Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux,
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux,
Qu'il est environné de puissance et de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
Que j'en sais mieux le prix, et qu'il n'a point déçu

Le généreux espoir que j'en avois conçu.
Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,
Et qui me range ici dessous les loix d'un homme,
Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas,
Qu'il déchire mon ame et ne l'ébranle pas.
C'est cette vertu même, à nos desirs cruelle,
Que vous louyiez alors en blasphêmant contre elle :
Plaignez-vous-en encor ; mais louez sa rigueur
Qui triomphe à la fois de vous et de mon cœur,
Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincere
N'auroit pas mérité l'amour du grand Sévere.

SÉVERE.

Ah ! Madame, excusez une aveugle douleur
Qui ne connoît plus rien que l'excès du malheur ;
Je nommois inconstance, et prenois pour un crime,
De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
De grace, montrez moins à mes sens désolés
La grandeur de ma perte et ce que vous valez ;
Et, cachant par pitié cette vertu si rare,
Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare,
Faites voir des défauts qui puissent à leur tour
Affoiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas ! cette vertu, quoiqu'enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une ame trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs,
Trop rigoureux effets d'une aimable présence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défense.
Mais si vous estimez ce vertueux devoir,

Conservez-m'en la gloire et cessez de me voir.
Epargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte,
Epargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte;
Enfin, épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourmens et les miens.

SÉVERE.

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste!

PAULINE.

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SÉVERE.

Quel prix de mon amour! Quel fruit de mes travaux!

PAULINE.

C'est le remede seul qui peut guérir nos maux.

SÉVERE.

Je veux mourir des miens; aimez-en la mémoire.

PAULINE.

Je veux guérir des miens; ils souilleroient ma gloire.

SÉVERE.

Ah! puisque votre gloire en prononce l'arrêt,
Il faut que ma douleur cede à son intérêt;
Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne?
Elle me rend les soins que je dois à la mienne.
Adieu. Je vais chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas,
Et remplir dignement, par une mort pompeuse,
De mes premiers exploits l'attente avantageuse;
Si toutefois, après ce coup mortel du sort,
J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moi, dont votre vue augmente le supplice,

Je l'éviterai même en votre sacrifice ;
Et seule dans ma chambre, enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux Dieux faire des vœux secrets.

SÉVERE.

Puisse le juste Ciel, content de ma ruine,
Combler d'heur et de jours Polyeucte et Pauline !

PAULINE.

Puisse trouver Sévere, après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur !

SÉVERE.

Il la trouvoit en vous.

PAULINE.

Je dépendois d'un pere.

SÉVERE.

O devoir qui me perd et qui me désespere !
Adieu, trop vertueux objet et trop charmant !

PAULINE.

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant !

(*Sévere et Fabian sortent.*)

SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

Je vous ai plaint tous deux, et verse encor des larmes;
Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes.
Vous voyez clairement que votre songe est vain:
Sévere ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laisse-moi respirer du moins si tu m'as plainte;
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte:
Souffre un peu de relâche à mes esprits troublés,
Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE.

Quoi! vous craignez encor?

PAULINE.

Je tremble, Stratonice;
Et bien que je m'effraie avec peu de justice,
Cette injuste frayeur sans cesse reproduit
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

STRATONICE.

Sévere est généreux.

PAULINE.

Malgré sa retenue,
Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.

PAULINE.

Je crois même au besoin qu'il seroit son appui ;
Mais, soit cette croyance, ou fausse ou véritable,
Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable :
A quoi que sa vertu puisse le disposer,
Il est puissant, il m'aime, et vient pour m'épouser.

SCENE IV.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

C'est trop verser de pleurs ; il est tems qu'ils tarissent,
Que votre douleur cesse, et vos craintes finissent :
Malgré les faux avis par vos Dieux envoyés,
Je suis vivant, Madame, et vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour est encor long, et ce qui plus m'effraie,
La moitié de l'avis se trouve déja vraie ;
J'ai cru Sévere mort, et je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le sais ; mais enfin j'en prends peu de souci :
Je suis dans Mélitene, et quel que soit Sévere,
Votre pere y commande, et l'on m'y considere ;
Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison
D'un cœur tel que le sien craindre une trahison.

On m'avoit assuré qu'il vous faisoit visite,
Et je venois lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.

Il vient de me quitter assez triste et confus ;
Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoi ! vous me soupçonez déja de quelque ombrage ?

PAULINE.

Je ferois à tous trois un trop sensible outrage.
J'assure mon repos que troublent ses regards ;
La vertu la plus ferme évite les hasards :
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte ;
Et pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa présence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre ;
Et bien que la vertu triomphe de ses feux,
La victoire est pénible et le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite et devoir trop sincere !
Que vous devez coûter de regrets à Sévere !
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux,
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux !
Plus je vois mes défauts, et plus je vous contemple,
Plus j'admire.....

SCENE V.

POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE, STRATONICE, CLÉON.

CLÉON.

SEIGNEUR, Félix vous mande au Temple;
La victime est choisie et le peuple à genoux,
Et pour sacrifier il n'attend plus que vous.

POLIEUCTE.

Va, nous allons te suivre..... Y venez-vous, Madame?
(*Cléon sort.*)

PAULINE.

Sévere craint ma vue; elle irrite sa flamme:
Je lui tiendrai parole et ne veux plus le voir.
Adieu. Vous l'y verrez, pensez à son pouvoir,
Et ressouvenez-vous que sa faveur est grande.

POLYEUCTE.

Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende;
Et, comme je connois sa générosité,
Nous ne nous combattrons que de civilité.
(*Pauline et Stratonice sortent.*)

SCENE VI.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

OU pensez-vous aller ?

POLYEUCTE.

Au Temple où l'on m'appelle.

NÉARQUE.

Quoi ! vous mêler aux vœux d'une troupe infidelle ?
Oubliez-vous déja que vous êtes Chrétien ?

POLYEUCTE.

Vous, par qui je le suis, vous en souvient-il bien ?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux Dieux.

POLYEUCTE.

Et moi, je les déteste.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,
Et mourir dans leur Temple, ou les y terrasser.
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolatrie et montrer qui nous sommes :

C'est l'attente du Ciel, il nous la faut remplir;
Je viens de le promettre et je vais l'accomplir.
Je rends graces au Dieu que tu m'as fait connoître
De cette occasion qu'il a si-tôt fait naître,
Où déja sa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE.

Ce zele est trop ardent, souffrez qu'il se modere.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révere.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle?

POLYEUCTE.

Il sera mon appui.

NÉARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

NÉARQUE.

Il suffit sans chercher d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

NÉARQUE.

Mais dans ce Temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le Ciel déja la palme est préparée.

NÉARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourroient ôter :
Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure?
Quand elle ouvre le Ciel, peut-elle sembler dure ?
Je suis Chrétien, Néarque, et le suis tout-à-fait :
La foi que j'ai reçue aspire à son effet.
Qui fuit, croit lâchement, et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe ;
Vivez pour protéger les Chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir ?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre ?

NÉARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre ;
Sous l'horreur des tourmens je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber.
Dieu fait part au besoin de sa force infinie :
Qui craint de le nier, dans son ame le nie ;
Il croit le pouvoir faire et doute de sa foi.

NÉARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grace, et rien de ma foiblesse.

Mais

Mais loin de me presser, il faut que je vous presse.
D'où vient cette froideur ?

NÉARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant : suivons ce saint effort ;
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut, je me souviens encor de vos paroles,
Négliger pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire, et verser tout son sang.
Hélas ! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez et que je vous souhaite ?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand' peine Chrétien j'en montre plus que vous ?

NÉARQUE.

Vous sortez du Baptême, et ce qui vous anime,
C'est sa grace qu'en vous n'affoiblit aucun crime :
Comme encor tout entiere elle agit pleinement,
Et tout semble possible à son feu véhément ;
Mais cette même grace en moi diminuée,
Et par mille péchés sans cesse exténuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses,
Sont des punitions qu'attirent mes offenses ;
Mais Dieu dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier.
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolatrie et montrer qui nous sommes ;

Puissai-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir !

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le Ciel vous envoie,
Je reconnois Néarque, et j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de tems, le sacrifice est prêt.
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule:
Allons en éclairer l'aveuglement fatal,
Allons briser ces Dieux de pierre et de métal,
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste,
Faisons triompher Dieu; qu'il dispose du reste.

NÉARQUE.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
Et répondre avec zele à ce qu'il veut de nous.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PAULINE, *seule.*

Que de soucis flottans! que de confus nuages
Présentent à mes yeux d'inconstantes images!
Douce tranquillité que je n'ose espérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer!
Mille agitations que mes troubles produisent,
Dans mon cœur ébranlé tour-à-tour se détruisent;
Aucun espoir n'y coule où j'ose persister,
Aucun effroi n'y regne où j'ose m'arrêter.
Mon esprit embrassant tout ce qu'il s'imagine,
Voit tantôt mon bonheur et tantôt ma ruine,
Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet,
Qu'il ne peut espérer, ni craindre tout-à-fait.
Sévere incessamment brouille ma fantaisie:
J'espere en sa vertu, je crains sa jalousie;
Et je n'ose penser que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.
Comme entre deux rivaux la haine est naturelle,
L'entrevue aisément se termine en querelle;
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter,
L'autre un désespéré qui peut tout attenter:

Quelque haute raison qui regle leur courage,
L'un conçoit de l'envie et l'autre de l'ombrage;
La honte d'un affront, que chacun d'eux croit voir,
Ou de nouveau reçue, ou prête à recevoir,
Consumant dès l'abord toute leur patience,
Forme de la colere et de la défiance,
Et saisissant ensemble et l'époux et l'amant,
En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.
Mais que je me figure une étrange chimere,
Et que je traite mal Polyeucte et Sévere,
Comme si la vertu de ces fameux rivaux
Ne pouvoit s'affranchir de ces communs défauts!
Leurs ames à tous deux, d'elles-mêmes maîtresses,
Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses:
Ils se verront au Temple en hommes généreux;
Mais las! ils se verront, et c'est beaucoup pour eux.
Que sert à mon époux d'être dans Mélitene,
Si contre lui Sévere arme l'aigle Romaine,
Si mon pere y commande et craint ce Favori,
Et se repent déja du choix de mon mari?
Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte;
En naissant il avorte et fait place à la crainte:
Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.
Dieux! faites que ma peur puisse enfin se tromper....
Mais sachons-en l'issue.

SCENE II.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

EH bien! ma Stratonice,
Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice?
Ces rivaux généreux au Temple se sont vus?

STRATONICE.

Ah! Pauline!...

PAULINE.

Mes voeux ont-ils été déçus?
J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.
Se sont-ils querellés?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque,
Les Chrétiens...

PAULINE.

Parle donc, les Chrétiens?

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon ame à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

PAULIN

L'ont-ils assassiné?

STRATONICE.

Ce seroit peu de chose.
Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus...

PAULINE.

Il est mort!

STRATONICE.

Non, il vit; mais, ô pleurs superflus!
Ce courage si grand, cette ame si divine
N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.
Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux,
C'est l'ennemi commun de l'État et des Dieux,
Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
Une peste exécrable à tous les gens de bien,
Un sacrilege impie, en un mot, un Chrétien.

PAULINE.

Ce mot auroit suffi sans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux Chrétiens sont-ce des impostures?

PAULINE.

Il est ce que tu dis s'il embrasse leur foi;
Mais il est mon époux, et tu parles à moi.

STRATONICE.

Ne considérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimai par devoir, ce devoir dure encore.

STRATONICE.

Il vous donne à présent sujet de le haïr:
Qui trahit tous nos Dieux, auroit pu vous trahir.

PAULINE.

Je l'aimerois encor, quand il m'auroit trahie;
Et, si de tant d'amour tu peux être ébahie,
Apprends que mon devoir ne dépend point du sien;
Qu'il y manque, s'il veut, je dois faire le mien.
Quoi! s'il aimoit ailleurs, serois-je dispensée
A suivre, à son exemple, une ardeur insensée!
Quelque Chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur;
Je chéris sa personne, et je hais son erreur.
Mais quel ressentiment en témoigne mon pere?

STRATONICE.

Une secrete rage, un excès de colere,
Malgré qui, toutefois, un reste d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié:
Il ne veut point sur lui faire agir sa justice,
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

PAULINE.

Quoi! Néarque en est donc?

STRATONICE.

Néarque l'a séduit:
De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras, le traînoit au Baptême.
Voilà ce grand secret, et si mystérieux
Que n'en pouvoit tirer votre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blâmois alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyois pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon ame à mes douleurs,
Il me faut essayer la force de mes pleurs :
En qualité de femme ou de fille j'espere
Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un pere ;
Que si sur l'un et l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au Temple.

STRATONICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple ;
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,
Et crains de faire un crime en vous la racontant :
Apprenez en deux mots leur brutale insolence.
Le Prêtre avoit à peine obtenu du silence,
Et devers l'orient assuré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect ;
A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi l'un et l'autre étaloit sa manie,
Des mysteres sacrés hautement se moquoit,
Et traitoit de mépris les Dieux qu'on invoquoit.
Tout le Peuple en murmure, et Félix s'en offense ;
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence :
« Quoi ! lui dit Polyeucte, en élevant sa voix,
» Adorez-vous des Dieux ou de pierre ou de bois ? »
Ici dispensez-moi du récit des blasphêmes
Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes ;
L'adultere et l'inceste en étoient les plus doux.
« Oyez, dit-il ensuite, oyez Peuple, oyez tous.
» Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque,
» De la Terre et du Ciel est l'absolu Monarque,

» Seul Être indépendant, seul Maître du destin,
» Seul principe éternel et souveraine fin.
» C'est ce Dieu des Chrétiens qu'il faut qu'on remercie
» Des victoires qu'il donne à l'Empereur Décie;
» Lui seul tient en sa main le succès des combats:
» Il le veut élever; il le peut mettre à bas.
» Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense;
» C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense.
» Vous adorez en vain des monstres impuissans. »
Se jettant, à ces mots, sur le vin et l'encens,
Après en avoir mis les saints vases par terre,
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'Autel.
Cieux! a-t-on vu jamais, a-t-on vu rien de tel?
Du plus puissant des Dieux nous voyons la statue
Par une main impie à leurs pieds abattue,
Les mysteres troublés, le Temple profané,
La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné,
Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste,
Félix.... Mais le voici qui vous dira le reste.

PAULINE.

Que son visage est sombre et plein d'émotion!
Qu'il montre de tristesse et d'indignation!

SCENE III.

FÉLIX, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Une telle insolence avoir osé paroître!
En public ! à ma vue !... Il en mourra, le traître !

PAULINE.

Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

FÉLIX.

Je parle de Néarque, et non de votre époux.
Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre,
Mon ame lui conserve un sentiment plus tendre ;
La grandeur de son crime et de mon déplaisir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

PAULINE.

Je n'attendois pas moins de la bonté d'un pere.

FÉLIX.

Je pouvois l'immoler à ma juste colere ;
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De son audace impie a monté la fureur :
Vous l'avez pu savoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

FÉLIX.

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit,
Quand il verra punir celui qui l'a séduit.
Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre,

La crainte de mourir et le desir de vivre,
Ressaisissent une ame avec tant de pouvoir
Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace:
Cette indiscrete ardeur tourne bientôt en glace;
Et nous verrons bientôt son cœur inquiété
Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage?

FÉLIX.

Aux dépens de Néarque, il doit se rendre sage.

PAULINE.

Il le doit; mais, hélas! où me renvoyez-vous,
Et quels tristes hasards ne court point mon époux,
Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espere
Le bien que j'espérois de la bonté d'un pere?

FÉLIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir;
Je devois même peine à des crimes semblables,
Et, mettant différence entre ces deux coupables,
J'ai trahi la justice à l'amour paternel,
Je me suis fait pour lui moi-même criminel;
Et j'attendois de vous, au milieu de vos craintes,
Plus de remercîmens que je n'entends de plaintes.

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien?
Je sais quelle est l'humeur et l'esprit d'un Chrétien,
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure;
Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

FÉLIX.

Sa grace est en sa main; c'est à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la toute entiere.

FÉLIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX.

Je l'abandonne aux loix qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-pere est l'appui?

FÉLIX.

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FÉLIX.

Mais il se plaît à l'être:
Qui chérit son erreur, ne la veut pas connoître.

PAULINE.

Mon pere! au nom des Dieux.....

FÉLIX.

Ne les réclamez pas,
Ces Dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX.

Eh bien! qu'il leur en fasse.

PAULINE.

Au nom de l'Empereur dont vous tenez la place.....

FÉLIX.

FÉLIX.

J'ai son pouvoir en main; mais, s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il?

FÉLIX.

Tous Chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles;
En épousant Pauline, il s'est fait votre sang.

FÉLIX.

Je regarde sa faute et ne vois plus son rang.
Quand le crime d'Etat se mêle au sacrilége,
Le sang, ni l'amitié n'ont plus de privilége.

PAULINE.

Quel excès de rigueur!

FÉLIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

O de mon songe affreux trop véritable effet!
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille?

FÉLIX.

Les Dieux et l'Empereur sont plus que ma famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter!

FÉLIX.

J'ai les Dieux et Décie ensemble à redouter.
Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste;
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste?

S'il nous sembloit tantôt courir à son malheur,
C'est d'un nouveau Chrétien la premiere chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance
Que deux fois en un jour il change de croyance:
Outre que les Chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légéreté.
Ce n'est point une erreur avec le lait sucée,
Que sans examiner son ame ait embrassée;
Polyeucte est Chrétien parce qu'il l'a voulu,
Et vous portoit au Temple un esprit résolu.
Vous devez présumer de lui comme du reste.
Le trépas n'est pour eux ni honteux, ni funeste;
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos Dieux:
Aveugles pour la terre, ils aspirent aux Cieux;
Et, croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe,
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,
Et les menent au but où tendent leurs desirs:
La mort la plus infâme ils l'appellent martyre.

FÉLIX.

Eh bien donc! Polyeucte aura ce qu'il desire.
N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon pere....

SCENE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Albin, en est-ce fait?

ALBIN.

Oui, Seigneur, et Néarque a payé son forfait.

FÉLIX.

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie?

ALBIN.

Il l'a vu; mais, hélas! avec un œil d'envie:
Il brûle de le suivre au lieu de reculer,
Et son cœur s'affermit au lieu de s'ébranler.

PAULINE.

Je vous le disois bien. Encore un coup, mon pere,
Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,
Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri...

FÉLIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE.

Je l'ai de votre main, mon amour est sans crime,
Il est de votre choix la glorieuse estime,
Et j'ai pour l'accepter éteint le plus beau feu
Qui d'une ame bien née ait mérité l'aveu.
Au nom de cette aveugle et prompte obéissance
Que j'ai toujours rendue aux loix de la naissance,

Si vous avez pu tout sur moi, sur mon amour,
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour.
Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre,
Par ces beaux sentimens qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'ôtez pas vos dons : ils sont chers à mes yeux,
Et m'ont assez coûté pour m'être précieux!

FÉLIX.

Vous m'importunez trop. Bien que j'aie un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre :
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs,
Malgré moi m'en toucher, c'est perdre et tems et pleurs;
J'en veux être le maître, et je veux bien qu'on sache
Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux Chrétien,
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez ; n'irritez plus un pere qui vous aime,
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.
Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir :
Cependant quittez-nous ; je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grace, permettez....

FÉLIX.

Laissez-nous seuls, vous dis-je;
Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige :
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins;
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

(*Pauline et Stratonice sortent.*)

SCENE V.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Albin, comme est-il mort ?

ALBIN.

En brutal, en impie,
En bravant les tourmens, en dédaignant la vie,
Sans regret, sans murmure, et sans étonnement,
Dans l'obstination et l'endurcissement;
Comme un Chrétien enfin, le blasphême à la bouche.

FÉLIX.

Et l'autre ?

ALBIN.

Je l'ai dit déja : rien ne le touche;
Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut.
On l'a violenté pour quitter l'échafaut :
Il est dans la prison où je l'ai vu conduire;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FÉLIX.

Que je suis malheureux !

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FÉLIX.

On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint !
De pensers sur pensers mon ame est agitée;
De soucis sur soucis elle est inquiétée :

Je sens l'amour, la haine, et la crainte et l'espoir,
La joie et la douleur tour-à-tour l'émouvoir.
J'entre en des sentimens qui ne sont pas croyables;
J'en ai de violens, j'en ai de pitoyables;
J'en ai de généreux qui n'oseroient agir,
J'en ai même de bas, et qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre,
Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre,
Je déplore sa perte; et, le voulant sauver,
J'ai la gloire des Dieux ensemble à conserver:
Je redoute leur foudre et celui de Décie.
Il y va de ma charge, il y va de ma vie:
Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excusera l'amitié d'un beau-pere,
Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révere.

FÉLIX.

A punir les Chrétiens son ordre est rigoureux;
Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux.
On ne distingue point quand l'offense est publique,
Et lorsqu'on dissimule un crime domestique,
Par quelle autorité peut-on, par quelle loi
Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi?

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,
Ecrivez à Décie, afin qu'il en ordonne.

FÉLIX.

Sévere me perdroit si j'en usois ainsi:
Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.

Si j'avois différé de punir un tel crime,
Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime,
Il est homme et sensible, et je l'ai dédaigné,
Et de tant de mépris son esprit indigné,
Que met au désespoir cet hymen de Pauline,
Du courroux de Décie obtiendroit ma ruine.
Pour venger un affront tout semble être permis,
Et les occasions tentent les plus remis.
Peut-être, et ce soupçon n'est pas sans apparence,
Il rallume en son cœur déja quelque espérance,
Et, croyant bientôt voir Polyeucte puni,
Il rappelle un amour à grand' peine banni.
Juge si sa colere, en ce cas implacable,
Me feroit innocent de sauver un coupable,
Et s'il m'épargneroit, voyant par mes bontés
Une seconde fois ses desseins avortés!
Te dirai-je un penser indigne, bas et lâche?
Je l'étouffe; il renaît, il me flatte et me fâche:
L'ambition toujours me le vient présenter,
Et tout ce que je puis, c'est de le détester.
Polyeucte est ici l'appui de ma famille;
Mais si, par son trépas, l'autre épousoit ma fille,
J'acquerrois bien par-là de plus puissans appuis
Qui me mettroient plus haut cent fois que je ne suis.
Mon cœur en prend par force une maligne joie;
Mais que plutôt le Ciel à tes yeux me foudroie,
Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,
Que jusques-là ma gloire ose se démentir!

ALBIN.

Votre cœur est trop bon et votre ame trop haute.
Mais vous résolvez-vous à punir cette faute?

FÉLIX.

Je vais dans la prison faire tout mon effort
A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort,
Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin si toujours il s'obstine?

FÉLIX.

Ne me presse point tant; dans un tel déplaisir
Je ne puis que résoudre et ne sais que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir, en serviteur fidele,
Qu'en sa faveur déja la ville se rebelle,
Et ne peut voir passer par la rigueur des loix
Sa derniere espérance et le sang de ses Rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée;
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée,
Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX.

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN.

Tirez-l'en donc vous-même, et d'un espoir de grace,
Apaisez la fureur de cette populace.

FÉLIX.

Allons; et s'il persiste à demeurer Chrétien,
Nous en disposerons sans qu'elle en sache rien.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, CLÉON, Trois autres Gardes.

POLYEUCTE.

Gardes, que me veut-on ?

CLÉON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O présence ! ô combat que sur-tout j'appréhende !...
Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace et t'ai vu sans effroi;
Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes;
Je craignois beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes....
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce pressant besoin redouble ton secours....
Et toi qui tout sortant encor de la victoire,
Regardes mes travaux du séjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,
Prête du haut du Ciel la main à ton ami....
Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office?
Non pour me dérober aux rigueurs du supplice :

Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader :
Mais comme il suffira de trois pour me garder,
L'autre m'obligeroit d'aller querir Sévere.
Je crois que sans péril on peut me satisfaire.
Si j'avois pu lui dire un secret important,
Il vivroit plus heureux, et je mourrois content.

CLÉON.

Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévere à mon défaut fera ta récompense.
Va, ne perds point de tems, et reviens promptement.

CLÉON.

Je serai de retour, Seigneur, dans un moment.
(*Cléon sort, & les trois Gardes se retirent au fond du Théatre.*)

SCENE II.

POLYEUCTE, *seul.*

Source délicieuse en miseres féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés ?
Honteux attachemens de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés ?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre ;

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire ;
Vous étalez en vain vos charmes impuissans,
Vous me montrez en vain par tout ce vaste Empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissans :
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les grands sont confondus ;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop long-tems abandonné les siens ;
De ton heureux destin, vois la suite effroyable,
Le Scythe va venger la Perse et les Chrétiens.
Encore un peu plus outre, et ton heure est venue,
Rien ne t'en sauroit garantir ;
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colere,
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux,
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-pere,
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux ;
Je consens, ou plutôt, j'aspire à ma ruine.
Monde, pour moi tu n'as plus rien ;

Je porte en un cœur tout Chrétien
Une flamme toute divine,
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du Ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir;
De vos sacrés attraits les ames possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup et donnez davantage;
Vos biens ne sont point inconstans,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

C'est vous, ô feu divin! que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre....
Je la vois; mais mon cœur, d'un saint zele enflammé,
N'en goûte plus l'appas dont il étoit charmé;
Et mes yeux, éclairés des célestes lumieres,
Ne trouvent plus aux siens leurs graces coutumieres.

SCENE III.

POLYEUCTE, PAULINE, Gardes.

POLYEUCTE.

MADAME, quel dessein vous fait me demander?
Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder?
Cet effort généreux de votre amour parfaite
Vient-il à mon secours? vient-il à ma défaite?
Apportez-vous ici la haine ou l'amitié,
Comme mon ennemie, ou ma chere moitié?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemis que vous-même:
Seul vous vous haïssez, lorsque chacun vous aime.
Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé;
Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.
A quelque extrémité que votre crime passe,
Vous êtes innocent si vous vous faites grace.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités;
Chéri de tout le peuple, estimé chez le Prince,
Gendre du Gouverneur de toute la Province:
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux,
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour
vous:
Mais après vos exploits, après votre naissance,
Après votre pouvoir, voyez notre espérance,

Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau,
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

Je considere plus ; je sais mes avantages
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages.
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers
Que troublent les soucis, que suivent les dangers ;
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue :
Aujourd'hui dans le trône, et demain dans la boue;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontens,
Que peu de vos Césars en ont joui long-tems.
J'ai de l'ambition ; mais plus noble et plus belle :
Cette grandeur périt ; j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au dessus de l'envie, au dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie,
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit ?

PAULINE.

Voilà de vos Chrétiens les ridicules songes,
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges:
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux ;
Mais pour en disposer ce sang est-il à vous ?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage:
Le jour qui vous la donne en même tems l'engage ;
Vous la devez au Prince, au Public, à l'État.

POLYEUCTE.

Je la voudrois pour eux perdre dans un combat ;
Je sais quel en est l'heur et quelle en est la gloire.

Des ayeux de Décie on vante la mémoire,
Et ce nom précieux encore à vos Romains,
Au bout de six cents ans lui met l'Empire aux mains.
Je dois ma vie au Peuple, au Prince, à sa Couronne;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne:
Si mourir pour un Prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort?

PAULINE.

Quel Dieu!

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline, il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un Dieu comme vos Dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissans, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez.
C'est le Dieu des Chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre;
Et la Terre et le Ciel n'en connoissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble Idolâtre et Chrétien!

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévere,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon pere.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir:
Il m'ôte des périls que j'aurois pu courir;
Et, sans me laisser lieu de tourner en arriere,
Sa faveur me couronne entrant dans la carriere;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et sortant du Baptême, il m'envoie à la mort.

Si vous pouviez comprendre, et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie...
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

PAULINE.

Cruel ! car il est tems que ma douleur éclate,
Et qu'un juste reproche accable une ame ingrate ;
Est-ce-là ce beau feu ? sont-ce là tes sermens ?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentimens ?
Je ne te parlois point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ;
Je croyois que l'amour t'en parleroit assez,
Et je ne voulois pas de sentimens forcés ;
Mais cette amour si ferme et si bien méritée,
Que tu m'avois promise et que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?
Tu me quittes, ingrat ! et le fais avec joie ;
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie,
Et ton cœur insensible à ces tristes appas
Se figure un bonheur où je ne serai pas !
C'est donc-là le dégoût qu'apporte l'hyménée !
Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir !
Encor s'il commençoit un heureux repentir,
Que tout forcé qu'il est j'y trouverois de charmes !...
..uis, courage : il s'émeut ; je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, et plût à Dieu, qu'à force d'en verser,
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne,
Et si l'on peut au Ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs :
Mais si dans ce séjour de gloire et de lumiere
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma priere,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour....
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
Elle a trop de vertu pour n'être pas Chrétienne :
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux ? qu'oses-tu souhaiter ?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

PAULINE.

Que plutôt...

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense :
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu :
Il viendra ; mais le tems ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimere, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime

Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au Ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Célestes vérités!

PAULINE.

Etrange aveuglement!

POLYEUCTE.

Eternelles clartés!

PAULINE.

Tu préferes la mort à l'amour de Pauline!

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine!

PAULINE.

Va, cruel! va mourir; tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laisser, ne t'en mets pas en peine:
Je vais...

SCENE IV.

POLYEUCTE, PAULINE, SÉVERE, FABIAN, Gardes.

PAULINE.

Mais quel dessein en ce lieu vous amene?
Sévere? Auroit-on cru qu'un cœur si généreux
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite;
A ma seule priere il rend cette visite....
Je vous ai fait, Seigneur, une incivilité
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Possesseur d'un trésor dont je n'étois pas digne,
Souffrez, avant ma mort, que je vous le résigne,
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des Cieux,
Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme
Qu'ait adoré la Terre et qu'ait vu naître Rome.
Vous êtes digne d'elle; elle est digne de vous:
Ne la refusez pas de la main d'un époux;
S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre:
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre.
Rendez-lui votre cœur, et recevez sa foi:
Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi;
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte desire.
Qu'on me mene à la mort; je n'ai plus rien à dire....
Allons, Gardes, c'est fait.

(*Polyeucte et les Gardes sortent.*)

SCENE V.

SÉVERE, PAULINE, FABIAN.

SÉVERE.

Dans mon étonnement
Je suis confus pour lui de son aveuglement;
Sa résolution a si peu de pareilles
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.
Un cœur qui vous chérit, (mais quel cœur assez bas
Auroit pu vous connoître et ne vous chérir pas ?)
Un homme aimé de vous, si-tôt qu'il vous possede,
Sans regret il vous quitte: il fait plus, il vous cede;
Et, comme si vos feux étoient un don fatal,
Il en fait un présent lui-même à son rival!
Certes, ou les Chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicités doivent être infinies,
Puisque pour y prétendre ils osent rejetter
Ce que de tout l'Empire il faudroit acheter.
Pour moi, si mes destins, un peu plus tôt propices,
Eussent de votre hymen honoré mes services,
Je n'aurois adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurois fait mes Rois, j'en aurois fait mes Dieux;
On m'auroit mis en poudre, on m'auroit mis en cendre
Avant que...

PAULINE.

Brisons-là; je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur qui sent vos premiers feux,

Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.
Sévere, connoissez Pauline toute entiere.
Mon Polyeucte touche à son heure derniere;
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment:
Vous en êtes la cause, encor qu'innocemment.
Je ne sais si votre ame, à vos desirs ouverte,
Auroit osé former quelque espoir sur sa perte;
Mais sachez qu'il n'est point de si cruels trépas
Où d'un front assuré je ne porte mes pas;
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure,
Que d'épouser un homme, après son triste sort,
Qui, de quelque façon, soit cause de sa mort;
Et si vous me croyiez d'un ame si peu saine,
L'amour que j'eus pour vous tourneroit toute en haine.
Vous êtes généreux; soyez-le jusqu'au bout.
Mon pere est en état de vous accorder tout:
Il vous craint; et j'avance encor cette parole,
Que s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole.
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui;
Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande;
Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande:
Conserver un rival dont vous êtes jaloux,
C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous;
Et si ce n'est assez de votre renommée,
C'est beaucoup qu'une femme, autrefois tant aimée,
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher.
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévere.

Adieu. Résolvez seul ce que vous devez faire ;
Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer,
Pour vous priser encor, je le veux ignorer.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

SÉVERE, FABIAN.

SÉVERE.

Qu'est ceci, Fabian ? quel nouveau coup de foudre
Tombe sur mon bonheur et le réduit en poudre ?
Plus je l'estime près, plus il est éloigné :
Je trouve tout perdu quand je crois tout gagné ;
Et toujours la fortune, à me nuire obstinée,
Tranche mon espérance aussi-tôt qu'elle est née.
Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus,
Toujours triste, toujours et honteux et confus,
De voir que lâchement elle ait osé renaître,
Qu'encor plus lâchement elle ait osé paroître,
Et qu'une femme, enfin, dans la calamité
Me fasse des leçons de générosité...
Votre belle ame est haute autant que malheureuse,
Mais elle est inhumaine autant que généreuse,
Pauline, et vos douleurs, avec trop de rigueur,
D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.
C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne,
Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne ;

Et que, par un cruel et généreux effort,
Pour vous rendre en ses mains je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laissez à son destin cette ingrate famille;
Qu'il accorde, s'il veut, le pere avec la fille,
Polyeucte et Félix, l'épouse avec l'époux.
D'un si cruel effort quel prix espérez-vous?

SÉVERE.

La gloire de montrer à cette ame si belle,
Que Sévere l'égale, et qu'il est digne d'elle,
Qu'elle m'étoit bien due, et que l'ordre des Cieux,
En me la refusant, m'est trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuser le sort, ni le Ciel d'injustice,
Prenez garde au péril qui suit un tel service.
Vous hasardez beaucoup, Seigneur, pensez-y bien.
Quoi! vous entreprenez de sauver un Chrétien?
Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie
Quelle est et fut toujours la haine de Décie?
C'est un crime vers lui si grand, si capital,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SÉVERE.

Cet avis seroit bon pour quelque ame commune.
S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune,
Je suis encor Sévere, et tout ce grand pouvoir
Ne peut rien sur ma gloire et rien sur mon devoir,
Ici l'honneur m'oblige, et j'y veux satisfaire;
Qu'après le sort se montre ou propice ou contraire,
Comme son naturel est toujours inconstant,
Périssant glorieux, je périrai content.

Je te dirai bien plus, mais avec confidence :
La secte des Chrétiens n'est pas ce que l'on pense.
On les hait ; la raison, je ne la connois point,
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ai voulu les connoître ;
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître,
Et sur cette croyance on punit du trépas
Des mysteres secrets que nous n'entendons pas.
Mais Cérès Eleusine, et la bonne Déesse
Ont leurs secrets comme eux à Rome et dans la Grece;
Encore impunément nous souffrons en tous lieux,
Leur Dieu seul excepté, toute sorte de Dieux :
Tous les monstres d'Egypte ont leurs Temples dans Rome ;
Nos ayeux à leur gré faisoient un Dieu d'un homme ;
Et leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le Ciel de tous nos Empereurs.
Mais à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.
Les Chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout ;
Mais si j'ose entre nous dire ce qui me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble ;
Et, me dût leur colere écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais Dieux.
Enfin chez les Chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes ;
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ;
Et depuis tant de tems que nous les tourmentons,
Les a-t-on vu mutins ? les a-t-on vu rebelles ?

Nos

Nos Princes ont-ils eu des soldats plus fideles ?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux,
Et lions au combat, ils meurent en agneaux.
J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.....
Allons trouver Félix ; commençons par son gendre,
Et contentons ainsi d'une seule action,
Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FÉLIX, ALBIN, CLÉON, GARDES.

FÉLIX.

Albin, as-tu bien vu la fourbe de Sévere?
As-tu bien vu sa haine, et vois-tu ma misere?

ALBIN.

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux,
Et ne vois rien en vous qu'un pere rigoureux.

FÉLIX.

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine!
Dans l'ame il hait Félix et dédaigne Pauline;
Et, s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
Les restes d'un rival trop indignes de lui.
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grace;
Tranchant du généreux il croit m'épouvanter:
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je sais des gens de Cour quelle est la politique;
J'en connois mieux que lui la plus fine pratique:
C'est en vain qu'il tempête et feint d'être en futeur,

Je vois ce qu'il prétend auprès de l'Empereur.
De ce qu'il me demande, il m'y feroit un crime:
Epargnant son rival, je serois sa victime;
Et s'il avoit affaire à quelque mal-adroit,
Le piége est bien tendu, sans doute il le perdroit.
Mais un vieux Courtisan est un peu moins crédule:
Il voit quand on le joue et quand on dissimule;
Et moi j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'à lui-meme au besoin j'en ferois des leçons.

ALBIN.

Dieux! que vous vous gênez par cette défiance!

FÉLIX.

Pour subsister en Cour c'est la haute science.
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir;
Toute son amitié nous doit être suspecte.
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN.

Grace, grace, Seigneur! que Pauline l'obtienne.

FÉLIX.

Celle de l'Empereur ne suivroit pas la mienne;
Et, loin de le tirer de ce pas hasardeux,
Ma bonté ne feroit que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévere promet....

FÉLIX.

Albin, je m'en défie,
Et connois mieux que lui la haine de Décie.

En faveur des Chrétiens s'il choquoit son courroux,
Lui-même assurément se perdroit avec nous.
Je veux tenter pourtant encore une autre voie....
(*A Cléon.*)
Amenez Polyeucte, et si je le renvoie,
S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.
(*Cléon sort.*)

ALBIN.

Votre ordre est rigoureux.

FÉLIX.

Il faut que je le suive,
Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.
Je vois le peuple ému pour prendre son parti;
Et toi-même tantôt tu m'en as averti.
Dans ce zele pour lui qu'il fait déja paroître,
Je ne sais si long-tems j'en pourrois être maître :
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,
J'en verrois des effets que je ne veux pas voir;
Et Sévere, aussi-tôt courant à sa vengeance,
M'iroit calomnier de quelque intelligence.
Il faut rompre ce coup qui me seroit fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance est un étrange mal!
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage;
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage;
Que c'est mal le guérir que le désespérer.

FÉLIX.

En vain après sa mort il voudra murmurer;

Et s'il ose venir à quelque violence,
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence:
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver....
Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver....
Soldats, retirez-vous et gardez-bien la porte.
(Les Gardes se retirent.)

SCENE II.

FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FÉLIX.

As-tu donc pour la vie une haine si forte,
Malheureux Polyeucte ! et la loi des Chrétiens
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie, et j'en aime l'usage;
Mais sans attachement qui sente l'esclavage,
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens:
La raison me l'ordonne et la loi des Chrétiens;
Et je vous montre à tous par-là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FÉLIX.

Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

FÉLIX.

Donne-moi pour le moins le tems de me connoître;
Pour me faire Chrétien sers-moi de guide à l'être,
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi,

Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point Félix, il sera votre juge :
Vous ne trouverez point devant lui de refuge.
Les Rois et les Bergers y sont d'un même rang.
De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FÉLIX.

Je n'en répandrai plus, et quoi qu'il en arrive,
Dans la foi des Chrétiens je souffrirai qu'on vive ;
J'en serai protecteur.

POLYEUCTE.

Non, non, persécutez,
Et soyez l'instrument de nos félicités.
Celle d'un vrai Chrétien n'est que dans les souffrances ;
Les plus cruels tourmens lui sont des récompenses.
Dieu qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les persécutions.
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre ;
Ce n'est qu'à ses Élus que Dieu les fait entendre.

FÉLIX.

Je te parle sans fard et veux être Chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien ?

FÉLIX.

La présence importune....

POLYEUCTE.

Et de qui ? de Sévere ?

FÉLIX.

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colere ;
Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard !
Portez à vos payens, portez à vos idoles
Le sucre empoisonné que sement vos paroles.
Un Chrétien ne craint rien, ne dissimule rien ;
Aux yeux de tout le monde il est toujours Chrétien.

FÉLIX.

Ce zele de ta foi ne sert qu'à te séduire,
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerois ici hors de saison :
Elle est un don du Ciel, et non de la raison ;
Et c'est-là que bientôt voyant Dieu face à face,
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grace.

FÉLIX.

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer :
En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre,
Dont la condition répond mieux à la vôtre ;
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FÉLIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux.
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites ;
Mais, malgré ma bonté qui croît plus tu l'irrites,
Cette insolence enfin te rendroit odieux,
Et je me vengerois aussi-bien que nos Dieux.

POLYEUCTE.

Quoi ! vous changez bientôt d'humeur et de langage !
Le zele de vos Dieux rentre en votre courage !

Celui d'être Chrétien s'échappe, et, par hasard,
Je vous viens d'obliger à me parler sang fard.

FÉLIX.

Va, ne présume pas que quoi que je te jure,
De tes nouveaux Docteurs je suive l'impoture;
Je flattois ta manie, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher.
Je voulois gagner tems pour ménager ta vie,
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie;
Mais j'ai fait trop d'injure à nos Dieux tout-puissans:
Choisis de leur donner ton sang ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'est point douteux.... Mais j'apperçois Pauline.
O Ciel!

SCENE III.

FÉLIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine?
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour?
Ne pourrai-je fléchir la nature ou l'amour?
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux, ni d'un pere?

FÉLIX.

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévere.

PAULINE.

Tigre ! assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour par pitié cherche à vous soulager ;
Il voit quelle douleur dans l'ame vous possede,
Et sait qu'un autre amour en est le seul remede.
Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer,
Sa présence toujours a droit de vous charmer :
Vous l'aimiez ; il vous aime, et sa gloire augmentée....

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel ! pour être ainsi traitée,
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi?
Vois pour te faire vaincre un si fort adversaire,
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire,
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
Si justement acquis à son premier vainqueur ;
Et, si l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline ;
Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment,
Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement,
Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
Pour vivre sous tes loix à jamais asservie.
Si tu peux rejeter de si justes desirs,
Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs,
Ne désespere pas une ame qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déja dit et vous le dis encore,

Vivez avec Sévere, ou mourez avec moi.
Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi;
Mais de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,
Je ne vous connois plus si vous n'êtes Chrétienne....
C'en est assez Félix, reprenez ce courroux,
Et sur cet insolent vengez vos Dieux et vous.

PAULINE.

Ah ! mon pere, son crime à peine est pardonnable;
Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable.
La nature est trop forte, et ses aimables traits
Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais:
Un pere est toujours pere, et sur cette assurance
J'ose appuyer encore un reste d'espérance.
Jetez sur votre fille un regard paternel :
Ma mort suivra la mort de ce cher criminel;
Et les Dieux trouveront sa peine illégitime,
Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,
Et qu'elle changera, par ce redoublement,
En injuste rigueur un juste châtiment.
Nos destins, par vos mains rendus inséparables,
Nous doivent rendre heureux ensemble ou misérables;
Et vous seriez cruel jusques au dernier point,
Si vous désunissiez ce que vous avez joint.
Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire,
Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.
Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX.

Oui, ma fille, il est vrai qu'un pere est toujours pere;

Rien n'en peut effacer le sacré caractere :
Je porte un cœur sensible, et vous l'avez percé;
Je me joins avec vous contre cet insensé...
  Malheureux Polyeucte! es-tu seul insensible ?
Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible ?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché ?
Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché ?
Ne reconnois-tu plus ni beau-pere, ni femme,
Sans amitié pour l'un, et pour l'autre sans flamme ?
Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux,
Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux ?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grace!
Après avoir deux fois essayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir tenté l'amour et son effort,
Après m'avoir montré cette soif du Baptême,
Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
Vous vous joignez ensemble! Ah! ruses de l'enfer!
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher ?
Vos résolutions usent trop de remise;
Prenez la vôtre, enfin, puisque la mienne est prise.
  Je n'adore qu'un Dieu Maître de l'Univers,
Sous qui tremblent le Ciel, la Terre et les Enfers.
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie;
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre!

Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos Dieux,
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux Cieux:
La prostitution, l'adultere, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste;
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos Immortels.
J'ai profané leur Temple et brisé leurs Autels;
Je le ferois encor, si j'avois à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévere,
Même aux yeux du Sénat, aux yeux de l'Empereur.

FÉLIX.

Enfin, ma bonté cede à ma juste fureur.
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis Chrétien.

FÉLIX.

Impie!
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis Chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es? ô cœur trop obstiné!....
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire....
Chere Pauline, adieu, conservez ma mémoire.

PAULINE.

PAULINE.

Je te suivrai par-tout, et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, et que l'on m'obéisse;
Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

(Polyeucte, Pauline et les Gardes sortent.)

SCENE IV.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Je me fais violence, Albin; mais je l'ai dû.
Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.
Que la rage du Peuple à présent se déploie,
Que Sévere en fureur tonne, éclate, foudroie,
M'étant fait cet effort, j'ai fait ma sûreté...
Mais n'es-tu point surpris de cette dureté?
Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables,
Ou des impiétés à ce point exécrables?
Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé;
Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé:
J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes;
Et, certes, sans l'horreur de ses derniers blasphêmes,
Qui m'ont rempli soudain de colere et d'effroi,
J'aurois eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire
Qui tient, je ne sais quoi, d'une action trop noire,
Indigne de Félix, indigne d'un Romain,
Répandant votre sang par votre propre main.

FÉLIX.

Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie;
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affoiblie,
Et quand nos vieux Héros avoient de mauvais sang,
Ils eussent pour le perdre ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Votre ardeur vous séduit; mais quoi qu'elle vous die,
Quand vous la sentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Pauline, et que son désespoir,
Par ses pleurs et ses cris, saura vous émouvoir....

FÉLIX.

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître,
Et que ce désespoir qu'elle fera paroître,
De mes commandemens pourra troubler l'effet.
Va donc; cours-y mettre ordre et voir ce qu'elle fait:
Romps ce que ses douleurs y donneroient d'obstacle,
Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle,
Tâche à la consoler... Va donc; qui te retient?

ALBIN.

Il n'en est pas besoin, Seigneur, elle revient.

SCENE V.

FÉLIX, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

PERE barbare ! acheve, acheve ton ouvrage;
Cette seconde hostie est digne de ta rage :
Joins ta fille à ton gendre ; ose, que tardes-tu?
Tu vois le même crime ou la même vertu;
Ta barbarie en elle a les mêmes matieres.
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumieres;
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a décillé les yeux et me les vient d'ouvrir.
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée;
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée :
Je suis Chrétienne, enfin, n'est-ce point assez dit ?
Conserve, en me perdant, ton rang et ton crédit :
Redoute l'Empereur, appréhende Sévere ;
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire.
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas;
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.
Mene, mene-moi voir tes Dieux que je déteste :
Ils n'en ont brisé qu'un; je briserai le reste :
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissans qu'en leurs mains vous peignez;
Et, saintement rebelle aux loix de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par-là je fais voir;

C'est la grace qui parle, et non le désespoir.
Le faut-il dire encòr, Félix ? je suis Chrétienne :
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne ;
Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,
Puisqu'il t'assure en Terre, en m'élevant aux Cieux.

SCENE VI et derniere.

SÉVERE, FÉLIX, PAULINE, ALBIN, FABIAN.

SÉVERE.

Pere dénaturé ! malheureux politique !
Esclave ambitieux d'une peur chimérique !
Polyeucte est donc mort, et par vos cruautés
Vous pensez conserver vos tristes dignités !
La faveur que pour lui je vous avois offerte,
Au lieu de le sauver précipite sa perte :
J'ai prié, menacé ; mais sans vous émouvoir,
Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir.
Eh bien ! à vos dépens vous verrez que Sévere
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire ;
Et, par votre ruine, il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre, eût pu vous protéger.
Continuez aux Dieux ce service fidele ;
Par de telles horreurs montrez-leur votre zele.
Adieu ; mais quand l'orage éclatera sur vous,
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FÉLIX.

Arrêtez-vous, Seigneur, et d'une ame apaisée
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.
Ne me reprochez plus que, par mes cruautés,
Je tâche à conserver mes tristes dignités :
Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre ;
Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre :
Je m'y trouve forcé par un secret appas ;
Je cede à des transports que je ne connois pas,
Et, par un mouvement que je ne puis entendre,
De ma fureur je passe au zele de mon gendre.
C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent
Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant ;
Son amour, épandu sur toute la famille,
Tire après lui le pere aussi-bien que la fille :
J'en ai fait un Martyr, sa mort me fait Chrétien ;
J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien.
C'est ainsi qu'un Chrétien se venge et se courrouce :
Heureuse cruauté dont la suite est si douce !...
Donne la main, Pauline... Apportez des liens,
Immolez à vos Dieux ces deux nouveaux Chrétiens :
Je le suis ; elle l'est, suivez votre colere.

PAULINE.

Qu'heureusement, enfin, je retrouve mon pere !
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX.

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SÉVERE.

Qui ne seroit touché d'un si tendre spectacle ?
De pareils changemens ne vont point sans miracle.

Sans doute vos Chrétiens qu'on persécute en vain,
Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain :
Ils menent une vie avec tant d'innocence,
Que le ciel leur en doit quelque reconnoissance.
Se relever plus forts, plus ils sont abattus,
N'est pas aussi l'effet des communes vertus.
Je les aimai toujours quoi qu'on m'en ait pu dire :
Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire ;
Et peut-être qu'un jour je les connoîtrai mieux.
J'approuve cependant que chacun ait ses Dieux,
Qu'il les serve à sa mode et sans peur de la peine.....
Si vous êtes Chrétien, ne craignez plus ma haine ;
Je les aime, Félix, et de leur protecteur
Je n'en veux pas en vous faire un persécuteur.
Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque,
Servez bien votre Dieu, servez notre Monarque :
Je perdrai mon crédit envers sa Majesté,
Ou vous verrez finir cette sévérité ;
Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FÉLIX.

Daigne le Ciel en vous achever son ouvrage ;
Et, pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
Vous inspirer bientôt toutes ses vérités.....
Nous autres, bénissons notre heureuse aventure ;
Allons à nos Martyrs donner la sépulture,
Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir par-tout le nom de Dieu.

FIN.

EXAMEN DE POLYEUCTE.

Ce martyre est rapporté par Surius sur le 9e de Janvier. Polyeucte vivoit en l'année 250, sous l'Empereur Décius. Il étoit Arménien, ami de Néarque, et gendre de Félix, qui avoit la commission de l'Empereur pour faire exécuter ses Edits contre les Chrétiens. Cet ami l'ayant résolu à se faire Chrétien, il déchira ces Edits qu'on publioit, arracha les Idoles des mains de ceux qui les portoient sur les autels pour les adorer, les brisa contre terre, résista aux larmes de sa femme Pauline, que Félix employa auprès de lui pour le ramener à leur culte, et perdit la vie par l'ordre de son beau-pere, sans autre baptême que celui de son sang. Voilà ce que m'a prêté l'Histoire, le reste est de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ai fait Félix, Gouverneur d'Arménie, et ai pratiqué un sacrifice public, afin de rendre l'occasion plus illustre, et donner un prétexte à Sévere de venir en cette Province, sans faire éclater son amour, avant qu'il en eût l'aveu de Pauline. Ceux qui veulent arrêter nos Héros dans une médiocre bonté, où quelques interpretes d'Aristote bornent leur vertu, ne trouveront pas ici leur compte, puisque celle de Polyeucte va jusqu'à la sainteté, et

n'ai aucun mélange de foiblesse. J'en ai déja parlé ailleurs ; et, pour confirmer ce que j'en ai dit par quelques autorités, j'ajouterai ici, que Mirturnus, dans son Traité du Poëte, agite cette question : *Si la Passion de Jésus-Christ et les martyres des Saints doivent être exclus du Théatre, à cause qu'ils passent cette médiocre bonté,* et résout en ma faveur. Le célebre Heinsius, qui non-seulement a traduit la Poétique de notre Philosophe, mais a fait un Traité de la constitution de la Tragédie, selon sa pensée, nous en a donné une sur le martyre des Innocens. L'illustre Grotius a mis sur la Scene la Passion même de Jésus-Christ, et l'histoire de Joseph ; et le savant Buchanan a fait la même chose de celle de Jephté, et de la mort de Saint Jean-Baptiste. C'est sur ces exemples que j'ai hasardé ce Poëme, où je me suis donné des licences qu'ils n'ont pas prises, de changer l'histoire en quelque chose, et d'y mêler des épisodes d'invention : aussi m'étoit-il plus permis sur cette matiere, qu'à eux sur celle qu'ils ont choisie. Nous ne devons qu'une croyance pieuse à la vie des Saints, et nous avons le même droit sur ce que nous en tirons pour le porter sur le Théatre, que sur ce que nous empruntons des autres Histoires ; mais nous devons une Foi chrétienne et indispensable à tout ce qui est dans la Bible, qui ne nous laisse aucune liberté d'y rien changer. J'estime toutefois qu'il ne nous est pas défendu d'y ajouter quelque chose, pourvu qu'il ne détruise rien de ces vérités dictées par le Saint-Esprit. Buchanan ni Grotius ne l'ont pas fait dans leurs Poëmes ; mais aussi ne les ont-ils pas rendus

assez fournis pour notre Théatre, et ils ne s'y sont proposé pour exemple que la constitution la plus simple des Anciens. Heinsius a plus osé qu'eux dans celui que j'ai nommé. Les Anges qui bercent l'Enfant Jésus, et l'ombre de Mariamne avec les Furies qui agitent l'esprit d'Hérode, sont des agrémens qu'il n'a pas trouvés dans l'Evangile. Je crois même qu'on en peut supprimer quelque chose, quand il y a apparence qu'il ne plairoit pas sur le Théatre, pourvu qu'on ne mette rien en la place; car alors ce seroit changer l'histoire, ce que le respect que nous devons à l'Ecriture ne permet point. Si javois à y exposer celle de David et de Bethsabée, je ne décrirois pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fît une impression trop chatouilleuse dans l'esprit de l'auditeur; mais je me contenterois de le peindre avec de l'amour pour elle, sans parler aucunement de quelle maniere cet amour se seroit emparé de son cœur.

Je reviens à Polyeucte, dont le succès a été très-heureux. Le style n'en est pas si fort, ni si majestueux que celui de Cinna et de Pompée; mais il a quelque chose de plus touchant, et les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin, que sa représentation a satisfait tout ensemble les dévots et les gens du monde. A mon gré, je n'ai point fait de Piece où l'ordre du Théatre soit plus beau, et l'enchaînement des scenes mieux ménagé. L'unité d'action, et celle de jour et de lieu y ont leur justesse; et les scrupules qui peuvent naître, touchant ces deux

dernieres, se dissiperont aisément, pour peu qu'on me veuille prêter cette faveur que l'auditeur nous doit toujours, quand l'occasion s'en offre, en reconnoissance de la peine que nous avons prise à le divertir.

Il est hors de doute que si nous appliquons ce Poëme à nos coutumes, le sacrifice se fait trop tôt après la venue de Sévere, et cette précipitation sortira du vraisemblable par la nécessité d'obéir à la regle. Quand le Roi envoie ses ordres dans les villes, pour y faire rendre des actions de graces pour ses victoires, ou pour d'autres bénédictions qu'il reçoit du Ciel, on ne les exécute pas dès le jour même; mais aussi il faut du tems pour assembler le Clergé, les Magistrats, et les Corps de Ville, et c'est ce qui en fait différer l'exécûtion. Nos Acteurs n'avoient ici aucunes de ces assemblées à faire..

Il suffisoit de la présence de Sévere et de Félix, et du ministere du Grand-Prêtre; et ainsi nous n'avons eu aucun besoin de remettre ce sacrifice à un autre jour. D'ailleurs, comme Félix craignoit ce Favori, qu'il croyoit irrité du mariage de sa fille, il étoit bien-aise de lui donner le moins d'occasion de tarder qu'il lui étoit possible, et de tâcher, durant son peu de séjour, à gagner son esprit par une prompte complaisance, et montrer tout ensemble une impatience d'obéir aux volontés de l'Empereur.

L'autre scrupule regarde l'unité de lieu, qui est assez exacte, puisque tout se passe dans une salle ou antichambre commune aux appartemens de Félix et de sa fille. Il semble que la bienséance y soit un peu forcée,

pour conserver cette unité au second Acte, en ce que Pauline vient jusques dans cette anti-chambre pour trouver Sévere, dont elle devroit attendre la visite dans son cabinet. A quoi je réponds, qu'elle a eu deux raisons de venir au-devant de lui; l'une, pour faire plus d'honneur à un homme dont son pere redoutoit l'indignation, et qu'il lui avoit commandé d'adoucir en sa faveur; l'autre, pour rompre plus aisément la conversation avec lui, en se retirant dans ce cabinet, s'il ne vouloit pas la quitter à sa priere, et se délivrer par cette retraite d'un entretien dangereux pour elle; ce qu'elle n'eût pu faire, si elle eût reçu sa visite dans son appartement.

Sa confidence avec Stratonice, touchant l'amour qu'elle avoit pour ce Cavalier, me fait faire une réflexion sur le tems qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup sur nos Théatres, d'affections qui ont déja duré deux ou trois ans, dont on attend à révéler le secret, justement au jour de l'action qui se représente, et non-seulement sans aucune raison de choisir ce jour-là plutôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vraisemblablement on s'en est dû ouvrir beaucoup auparavant avec la personne à qui on en fait confidence. Ce sont choses dont il faut instruire le Spectateur, en les faisant apprendre par un des Acteurs à l'autre; mais il faut prendre garde avec soin, que celui à qui on les apprend ait eu lieu de les ignorer jusques-là, aussi-bien que le Spectateur, et que quelque occasion tirée du sujet oblige celui qui le récite à rompre enfin un silence qu'il a gardé si long-tems.

L'Infante, dans le Cid, avoue à Léonor l'amour secret qu'elle a pour lui, et l'auroit pu faire un an ou six mois plus tôt. Cléopâtre, dans Pompée, ne prend pas des mesures plus justes avec Charmion. Elle lui conte la passion de César pour elle, et comme

. . . . Chaque jour ses couriers
Lui portent en tribut ses vœux et ses lauriers.

Cependant, comme il ne paroît personne avec qui elle ait plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion, il y a grande apparence que c'étoit elle-même dont cette Reine se servoit pour introduire ces couriers, et qu'ainsi elle devoit savoir déja tout ce commerce entre César et sa maîtresse. Du moins il falloit marquer quelque raison qui lui eût laissé ignorer jusques-là tout ce qu'elle lui apprend, et de quel autre ministere cette Princesse s'étoit servie pour recevoir ces couriers. Il n'en va pas de même ici. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour lui faire entendre le songe qui la trouble, et les sujets qu'elle a de s'en alarmer; et, comme elle n'a fait ce songe que la nuit d'auparavant, et qu'elle ne lui eût jamais révélé son secret, sans cette occasion qui l'y oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de lui faire cette confidence plus tôt qu'elle ne l'a faite.

Je n'ai point fait de narration de la mort de Polyeucte, parce que je n'avois personne pour la faire, ni pour l'écouter, que des payens qui ne la pouvoient ni écouter, ni faire, que comme ils avoient fait et écouté celle de Néarque; ce qui auroit été une répétition et marque

de

de stérilité, et en outre n'auroit pas répondu à la dignité de l'action principale, qui est terminée par-là. Ainsi j'ai mieux aimé la faire connoître, par un saint emportement de Pauline que cette mort a convertie, que par un récit qui n'eût point eu de grace dans une bouche indigne de le faire. Félix son pere se convertit après elle, et ces deux conversions, quoique miraculeuses, sont si ordinaires dans les martyres qu'elles ne sortent point de la vraisemblance, parce qu'elles ne sont pas de ces événemens rares et singuliers qu'on ne peut tirer en exemple, et elles servent à remettre le calme dans les esprits de Félix, de Sévere et de Pauline, que sans cela j'aurois bien eu de la peine à retirer du Théatre dans un état qui rendît la Piece complette, en ne laissant rien à souhaiter à la curiosité de l'Auditeur.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.

